

Faute de choix

Patricia Wentworth

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**Patricia
Wentworth**
**Faute de
choix**

GRANDS DETECTIVES

10

18



PATRICIA WENTWORTH

FAUTE DE CHOIX

Traduit de l'anglais par Éric Moreau

Édition 10/18 « Grands Détectives »

Octobre 2010

Titre original : *Beggar's Choice* (1931)

ISBN 978-2-264-05003-8

Sur l'auteur

Patricia Wentworth, pseudonyme de Dora Amy Elles, est née en 1878 à Mussoorie (Inde). C'est à la suite d'un concours organisé par le *Daily Mail*, en 1923, que le public découvre les romans policiers de Patricia Wentworth, déjà connue pour ses ouvrages historiques. Cinq ans plus tard, elle crée un détective hors du commun : Miss Maud Silver. Prototype du *armchair detective*, Miss Silver, tout comme sa cadette Miss Marple (qui ne verra le jour qu'en 1930, sous la plume d'Agatha Christie), est une délicieuse vieille dame douée d'un don d'observation hors pair. Héroïne d'une trentaine d'intrigues, Miss Silver assurera dès lors la renommée de Patricia Wentworth, décédée en 1961. L'inspecteur Lamb, qui apparaît épisodiquement dans nombre de titres de la série « Miss Silver », est aussi le héros principal de trois romans, dont *Meurtre à Craddock House*.

CHAPITRE PREMIER

Journal de Carthew Fairfax :

14 septembre 1929. Je crois que j'ai touché le fond, aujourd'hui. Je vais écrire à ce sujet, d'abord parce que cela m'occupera, et ensuite à cause de l'événement singulier qui s'est produit. Plus j'y pense, et plus cela me semble étrange, aussi vais-je m'y atteler tant que je suis sûr de me rappeler les détails et de ne pas fabuler. Il paraît que l'esprit s'emballa lorsqu'on est souvent seul. C'est fou, quand on pense qu'autrefois je sortais en ville prendre du bon temps avec des camarades. Désormais ce n'est plus la ville, c'est Londres, terre de solitude crasseuse et poussiéreuse, et si j'apercevais un copain, je l'évitais. J'ai fichu tout ça à la poubelle après que j'ai dégringolé, un barreau à la fois, jusqu'au bas de l'échelle. Même si je n'y suis pas encore, je ne dois pas en être loin.

Relatons donc ce qui s'est passé aujourd'hui.

Je me levai de bon matin afin de répondre à une annonce pour un poste de secrétaire. Chose extraordinaire, je me sentais prêt à casser la baraque. Je dois être de nature optimiste, car lorsque je cherche du travail, je suis en général persuadé que mes efforts vont porter leurs fruits. Je me souviens d'avoir débordé d'espoir juste avant de commencer chez cette ordure de Craddock, où je ne restai qu'une semaine et d'où je partis en hâte, de peur de l'assassiner si je ne m'échappais pas ; quoi que me réserve le destin, je préfère éviter la potence, ne serait-ce que pour Fay.

Je me lançai donc, enthousiaste, jusqu'à ce que le bonhomme de l'entretien ne me rembarre. C'était un goujat suffisant, aux sourcils noirs broussailleux et aux vêtements outrageusement neufs. Il m'envoya paître. Lorsque je le vis regarder mes chaussures, je bouillis de colère. Je pensais qu'au bout de trois ans à perdre des boulots minables pour en chercher de plus minables, j'aurais dû être rodé, mais je bouillais. J'eus envie de lui sauter dessus et de lui rétorquer : « Je n'écris pas avec mes chaussures, duchemol, et de toute façon je préférerais les avaler toutes crues plutôt que d'accepter votre poste à la noix ! »

Dix minutes plus tard, je fulminais encore, mais commençais à me trouver idiot. Je considérai mes chaussures à la lumière du jour. L'air était lourd, le soleil s'efforçait de percer les nuages sans vraiment y parvenir, mais même sans soleil, j'avoue que ces chaussures

m'emplirent d'un sentiment de malaise et de découragement, parce que quand vos chaussures vous lâchent, vous pouvez tirer un trait sur la recherche de travail. Je savais mes semelles mal en point, mais les semelles importent peu tant que le cuir tient bon. Le mien, hélas, n'allait pas me durer longtemps. Depuis toujours, ma chaussure gauche est plus malmenée que l'autre, et je sentais cette idiote prête à rendre l'âme. Demain, elle serait cuite.

J'y songeai plutôt calmement. En ce qui me concernait, demain commençait à prendre des allures de version personnelle de fin du monde. J'ai trois semaines de loyer en retard, et trois, c'est la limite tolérée par Mrs. Bell. Ç'allait être « payez ou partez », et je ne risquais pas de payer.

Alors que je tournais à l'angle, je tombai nez à nez avec Isobel Tarrant.

Jamais je n'avais ressenti pareil choc, me semble-t-il. Je m'étais enfoncé assez loin dans des conjectures fort réjouissantes quant à mon sort probable si je ne trouvais pas de travail dans les prochaines heures. Et voilà que je tombais sur Isobel ! Je ne crois pouvoir expliquer ce que j'éprouvai alors, mais Isobel était à mille lieues de mes considérations. Je réfléchissais. J'eus l'impression de la rencontrer dans un quartier misérable et sinistre, que sa présence en ces lieux était ma faute, mais je me moquais qu'il s'agît d'un endroit misérable, ou qu'elle ne fût pas à sa place, du moment que je la rencontrais. Moi qui ne l'avais pas vue depuis trois ans, voilà qu'Isobel apparaissait devant moi. À quoi bon faire semblant ? Si j'écris ces pages, ce n'est pas parce qu'un événement étrange a eu lieu plus tard, mais parce que j'ai envie de parler d'Isobel. Je me languissais d'elle et me voilais la face, me persuadant que je l'avais oubliée.

Et soudain je la vis. Je l'avais oubliée comme un homme qui meurt de soif oublie l'eau – il en oublie le goût, il ne peut s'en procurer, et puis quelqu'un lui en montre, un étang sur lequel miroite le soleil et où s'écoule un ruisseau limpide. Il existait pareil étang à Linwood, et celui-ci me rappelait toujours Isobel. Les arbres l'entouraient de si près que l'eau paraissait d'une profondeur insondable. Tout d'abord, on la croyait immobile comme du verre, mais si on l'observait attentivement, on voyait le ru se déverser loin à l'intérieur, et à condition de connaître le bon endroit, on voyait le reflet du ciel. Quand le soleil atteignait une certaine position, on pouvait regarder au fond, tout au fond. Autrefois, je croyais que quelque chose se cachait dans cet étang, et j'inventais des histoires à ce sujet. Plus tard, lorsque je rencontrai Isobel, je pensai aussitôt à cet étang. Sans doute à cause de ses yeux, qui semblent aussi profonds. Et je l'aimais tant qu'elle me rappelait toutes les belles choses qu'il m'avait été donné de

voir. L'étang de Linwood est magnifique.

Mais je me suis éloigné du sujet. Je tournai à l'angle, et voilà que nous nous trouvâmes nez à nez. S'il s'était présenté la moindre possibilité de l'éviter, je l'aurais saisie, mais il n'en existait aucune, aussi levai-je mon chapeau. Elle s'écria alors : « Cart ! », s'arrêta net et répéta « Cart ! ». Je n'eus pas le temps de dire ouf que nous nous serrions la main. Comment aurais-je pu faire autrement ? Je ne pouvais feindre de ne pas la reconnaître. Lorsque je voulus retirer ma main, elle s'y agrippa et s'exclama : « Oh, *Cart* ! »

Je ne me rappelle pas ce que je répondis... j'avoue que je restai muet... je ne voulais rien dire... je voulais la regarder. Elle portait une robe bleue, et tout d'abord je la crus pâle, pâle à faire peur, et mon cœur eut une sorte de sursaut de trouille, car je craignis qu'elle fût malade. Puis lorsqu'elle eut dit « Oh, *Cart* ! », elle reprit des couleurs, et je la trouvai si belle que j'aurais pu m'agenouiller pour baiser le sol à ses pieds. Je n'en fis rien, bien sûr ; je restai comme deux ronds de flan et la contemplai.

— Oh, Cart, où étais-tu passé ? demanda-t-elle alors.

Je recouvrai mes esprits et retirai ma main.

— À droite à gauche.

— Et de quoi vis-tu ?

— De petits boulots... quand j'en trouve.

— Tu en as un, en ce moment ? s'enquit-elle d'une voix très douce.

Elle me plaignait. Peu m'importe, tant que ça ne lui fait pas de mal. Elle ne regarda pas mes chaussures, ni le reste de mes habits fatigués, mais elle voyait bien où j'en étais arrivé, et sa voix n'était pas tout à fait ferme. Son cœur est aussi sensible que sa voix est douce.

Songeant qu'il faudrait être un sacré mufle pour essayer d'en profiter, j'eus un petit rire.

— Je suis des pistes. Souhaite-moi bonne chasse !

Elle aurait dû saisir la balle au bond, me dire bonne chance et me laisser partir, mais elle posa sur moi des yeux emplis d'une sorte de souffrance céleste.

— Pourquoi as-tu disparu ? demanda-t-elle d'un ton si fluët que j'entendis à peine.

— « Disparu » ? répétais-je. On croirait un roman de gare. J'ai seulement mené une vie ennuyeuse et respectable. Un peu de travail, un peu de divertissement, etc.

— Et pas d'amis ? Tu as disparu, c'est le mot, déclara-t-elle sans me

laisser le temps de répondre. Tu n'as donné aucune chance à tes amis. C'était injuste.

— Isobel, qu'entends-tu par « injuste » ? lui opposai-je, m'étant alors plus ou moins ressaisi.

— Tu n'as pas donné la moindre chance à tes amis.

— Comment auraient-ils pu m'aider ? En me glissant des billets dans la main jusqu'au jour où ils se seraient dit « Vingt-deux, voilà Cart ! Je file ! » ?

Elle poussa un petit cri aigu comme si je l'avais offensée.

— Non, je ne pensais pas à ça.

— Tu pensais peut-être que j'aurais pu leur demander de me dégoter du boulot... « Dis donc, j'ai un copain, ce pauvre Cart... dans la dèche jusqu'au cou... il a dû démissionner de l'armée parce que son père ne lui a pas laissé un kopeck... il s'est fait embaucher par Lymington juste à temps pour être entraîné dans sa grande faillite... »

Elle m'interrompit.

— Cart... arrête !

— C'est pourtant ce qu'il leur aurait fallu raconter, non ? La banqueroute de Lymington, ça n'a rien de très glorieux, ma petite. Personne ne voulait de son secrétaire. Un jour, un type m'a dit que si je n'étais pas un filou, je devais être le plus fieffé imbécile de l'Empire britannique, et que dans un cas comme dans l'autre, il n'avait pas besoin de moi.

Elle produisit un son sans que sa bouche forme aucun mot. J'avais conscience de l'avoir heurtée mais, d'humeur massacrant, je me voulais blessant. D'une certaine manière, cela me rapprocha d'elle. Depuis trois ans, elle était aussi loin de moi que si j'étais mort. De voir que je l'avais blessée, je me sentis de nouveau vivant.

— Je n'avais rien d'un candidat intéressant, repris-je. Sténo, zéro. Dactylo, zéro. Langues parlées, anglais niveau collège. En somme, sur le marché du travail, un moins que rien. On ne se pointe pas chez un patron en déclarant : « Je suis bon tireur, pas mauvais au polo et j'ai un bon coup de raquette », raillai-je. Voilà ce que mes meilleurs amis auraient pu avancer de mieux à mon sujet. Aujourd'hui, je tape à la machine, je me débrouille en sténo, mais n'importe quel gamin un peu doué sorti du secondaire me dépasse sans doute dans ces deux disciplines.

— Tu ne nous as pas laissé la moindre chance, à aucun de nous. Il ne s'agissait pas de te trouver un travail... seulement d'être tes amis. Quand je suis... dans l'ennui, dit-elle après une courte hésitation, c'est

là que j'ai le plus besoin de mes amis.

Ne pouvant m'en empêcher, je la regardai un moment. Puis j'eus peur de continuer. Je lisais une telle gentillesse, magnifique et sincère, dans ses yeux ; en outre, je crus voir sa lèvre frémir.

— Les gens se lassent vite quand on est dans les soucis, dis-je.

— C'est ton orgueil qui parle, rétorqua Isobel d'une voix posée.

Je ris de nouveau.

— Non, ma petite... c'est l'expérience. Te souviens-tu de Jimmy Buckley ? Non, tu ne l'as pas connu... ça remonte à trop loin. Vois-tu, c'est une histoire fort instructive. Jimmy s'est retrouvé sans le sou, et tous ses amis lui sont venus en aide, l'ont dépanné financièrement et lui ont cherché du travail. Jimmy ne gardait pas ses boulots, alors ils ont cherché encore, mais avec moins d'entrain, et ils ont arrêté de lui filer de l'argent. À ce moment-là, Jimmy s'est mis à réclamer, et aux dernières nouvelles, il passait son temps à écrire des lettres de supplication... Il a tenté sa chance auprès de toutes ses relations, puis auprès de ses amis... hélas, à l'époque, ce n'étaient plus ses amis, et de leur côté, ils l'appelaient « cet imbécile de Buckley » ou « ce pauvre diable de Jimmy ». Voilà, c'est comme ça. Jimmy, ma chère, c'est un gros panneau d'avertissement. Tu comprends ?

— Il doit bien exister un juste milieu entre taper ses amis et faire comme s'ils n'existaient plus.

— *Facilis descensus !* rétorquai-je.

Elle tendit la main vers moi, mais je m'écartai.

— Et ton oncle, Cart... pourquoi as-tu refusé qu'il t'aide ? Je sais qu'il le voulait... je l'ai entendu en parler... il a dit qu'il t'avait fait une proposition en or.

Je m'esclaffai.

— Sous conditions ! T'a-t-il expliqué lesquelles ?

Elle dit non rapidement, comme si je l'avais encore blessée. J'avais dû m'exprimer avec dureté, car elle parut craintive, et j'eus le sentiment d'être un monstre.

— Tu ne pouvais pas accepter les conditions ? demanda-t-elle d'un ton faible, hésitant.

Je secouai la tête. Je me demandai quelle aurait été sa réaction si je lui avais annoncé que l'une d'elles était de me marier. Quel idiot je suis ! Ça ne l'affecterait pas... ça ne l'aurait jamais affectée. Si j'avais fait le beau, léché la main de mon oncle, accepté son nonos et épousé Anna Lang, elle m'aurait envoyé un cadeau de mariage et ses vœux de

bonheur. Drôle de monde. Anna me voulait, moi je voulais Isobel, et, résultat, je me retrouve dans la mouise. Bah, jamais je n'ai trouvé Anna à mon goût. Je me rappelle le lui avoir avoué à un âge où l'on est plus franc. Je devais avoir dans les quatorze ans, et elle aussi... un sac d'os aux yeux immenses. Je lui avais confié combien je me réjouissais qu'elle ne soit que la nièce d'oncle John et pas ma cousine ; elle avait alors rétorqué que si elle était sa nièce, nous étions forcément cousins. Après quoi, saisie d'une violente colère, elle m'avait griffé le visage. Face à l'oncle John, j'avais prétendu que c'était le chat, mais cette petite furie avait fondu en larmes de rage pure et répondu que non, c'était elle, parce que je ne l'aimais pas et qu'elle recommencerait encore et encore jusqu'à gagner mon cœur.

Ces souvenirs confus se bousculaient dans ma tête. Je tentai de ne pas prononcer le moindre mot. M'en trouvant incapable, je lui dis au revoir, mais je crains que ma voix ne m'ait trahi.

— Passeras-tu me voir, Cart ?

— Non, très chère, je regrette.

Je levai mon chapeau et repartis.

Je marchai le plus vite possible, sans vraiment me soucier d'où mes pas me conduisaient, mais au bout d'un moment je me repris et me dirigeai vers chez moi. Alors qu'il m'aurait fallu réfléchir à ce que j'allais faire ensuite, à ce que j'allais raconter à Mrs. Bell et expliquer à Fay, j'étais incapable de penser à rien d'autre qu'à Isobel. J'avais de grandes enjambées, et comme j'arrivais à moins d'une demi-douzaine de rues de la maison, on me fourra quelque chose dans la main. C'est là que commence la partie étrange de mon récit, et je tiens à tout consigner avec précision. N'aurais-je été en train de rêvasser, j'eusse sans doute vu le visage de l'homme tandis qu'il approchait de moi. En fait, lorsque je sortis la tête des nuages, je trouvai dans ma main un papier, et celui qui me l'avait remis traversait la rue en diagonale à vive allure, dos à moi, sans rien m'offrir à voir de lui qu'un costume élimé, un chapeau melon gras et une liasse de prospectus sous son bras.

Je considérai le papier, de la taille d'un prospectus. Mais ce n'était pas un ; c'était une feuille blanche au milieu de laquelle on avait collé une coupure de journal. Un prospectus, je l'aurais jeté dans le caniveau. Lorsqu'on recherche du travail, en revanche, les coupures de journaux ont plutôt tendance à attirer votre attention. Je la lus. En voici le texte, mot pour mot :

Voulez-vous 500 livres ? Si vous désirez les gagner, écrivez

Je relevai la tête et vis l'homme au melon sur le trottoir d'en face. Il fourgua un prospectus à une jeune femme en robe de coton sans manches et tourna au croisement. Après une courte hésitation, je m'élançai sur ses pas. Lorsque j'eus atteint l'angle de la rue, je ne le vis nulle part. Il y a là quelques boutiques, et une cinquantaine de mètres plus loin, un pub. D'après l'allure du bonhomme, c'est là qu'il avait dû entrer. Je n'avais nulle intention de le suivre. Par terre, là où quelqu'un avait dû le jeter, je vis un de ses prospectus – ou plutôt, j'aperçus ce qui à première vue ressemblait à l'un d'eux. Après vérification, je le ramassai. Des mêmes dimensions que le mien, ce n'était pourtant pas une feuille blanche avec une coupure de journal collée dessus, mais un papier imprimé qui disait : « Soutenez l'Empire, mangez plus de fruits. »

Je le jetai à mon tour et revins sur mes pas. Un autre prospectus gisait à un mètre ou deux de l'endroit où je l'avais vu en donner un à la femme aux bras nus. Je n'aurais pu jurer qu'il s'agissait de celui-là, mais il était là, bien net. Comme sur celui que j'avais ramassé, on exhortait les Londoniens à soutenir l'Empire.

Je restai un instant immobile, le prospectus à la main, et au bout d'un moment je me demandai ce que cela signifiait. C'est étrange, voyez-vous... quel que soit l'angle sous lequel on l'envisage, c'est étrange. Voilà un type qui distribue des prospectus prônant la consommation de fruits, et au beau milieu de ces tracts anodins se trouve une coupure de journal qu'il me remet. Pourquoi à moi ? Voilà ce que je veux savoir. M'était-elle destinée, ou était-elle là par hasard, auquel cas il fallait bien qu'elle tombe sur quelqu'un ? Mais s'il ne s'agissait pas d'un hasard... pourquoi ? Bien sûr, je ne dirais pas non à cinq cents livres, j'en conviens. Nom d'une pipe, rien qu'un billet de cinq serait une aubaine.

CHAPITRE II

Isobel Tarrant resta immobile. Elle regardait Cart Fairfax s'éloigner mais ne le voyait pas, car de chaudes larmes l'aveuglaient. Elle venait de le revoir au bout de trois ans, et il s'en allait... il s'en allait, dans un instant il aurait disparu, et il s'écoulerait peut-être encore trois ans, ou trente, avant qu'elle le revoie. Ou pis, jamais. Ce mot cognait comme un marteau sur son cœur – jamais, jamais, *jamais*. Ne pas savoir où il était, ni à quoi il s'occupait, s'il était souffrant ou en bonne santé, et si quelqu'un prenait soin de lui, ni même s'il était toujours en vie.

— Je ne le supporterai pas, dit-elle à voix basse. Non, je ne pourrai pas !

Puis, tel un écho effrayant, quelque chose lui chuchota : « Il le faut. »

— Non, pas question ! déclara Isobel de toutes ses forces.

Elle chassa ses larmes et vit Cart tourner au carrefour, avec son balancement d'épaules caractéristique. L'instant d'après, elle hélait un taxi.

— Prenez lentement cette rue. Suivez l'homme qui vient de s'y engager. Il est grand et porte un costume de serge bleue. Suivez-le, mais qu'il ne s'en aperçoive pas.

Le souffle court, le feu aux joues, Isobel s'enfonça dans le coin de la banquette et se demanda ce que le chauffeur pouvait bien penser de sa requête. Ça lui était égal, mais elle ne put s'en empêcher.

Ils tournèrent. Cart avançait d'un bon pas, la tête haute. Elle se pencha et dit :

— Doucement... plus doucement !

— Bien, miss.

Elle arriva en retard pour le déjeuner. Peu importait, car tante Willy le fut davantage. Miss Williamina Tarrant n'avait jamais été à l'heure de sa vie. Sous son propre toit, on mangeait quand elle avait faim. Ce jour-là, Isobel et elle rendaient visite à tante Carrie. Carrie Lester et Willy Tarrant étaient sœurs depuis quelque soixante ans, mais le temps n'avait en rien atténué les mille vétilles qu'elles se reprochaient l'une l'autre.

À l'arrivée d'Isobel, Mrs. Lester attendait dans le vestibule. Depuis dix minutes, elle ne cessait d'y entrer et d'en sortir tel un petit fantôme agacé, le visage froncé par un air de profond mécontentement.

— Je suis navrée, tante Carrie.

— Ma petite, répondit Mrs. Lester, ni toi, ni moi, ni personne ne doit être navré, c'est inutile. Ta tante Willy est de moins en moins ponctuelle, et je ne comprendrai jamais pourquoi elle est incapable d'arriver à l'heure. Et puis Eliza qui est de mauvaise humeur... ça ne me surprend guère, car si j'étais cuisinière, que le repas était prêt et que je devais tout remettre sur le feu... si ça se trouve, ta tante Willy ne viendra pas, ou alors elle viendra accompagnée... et j'ai beau être hospitalière, on se doit d'avoir *un tant soit peu* de respect pour ses gens, et je t'avouerai qu'Eliza a des raisons de se plaindre... même si ta tante estime que je la gâte... mais comme je le répète toujours, je préfère avoir une cuisinière gâtée et la garder qu'en voir défilier treize dans l'année comme ma sœur.

Mrs. Lester sortit un petit mouchoir à bordure brodée d'un grand sac de soie grise et se frotta le bout du nez jusqu'à ce qu'il devienne rose, puis elle rangea son mouchoir et ferma son sac d'un geste sec.

À cause de ses élégants cheveux blancs, de son air craintif, de ses yeux et de son nez qui avaient tendance à rosir, Isobel trouvait toujours à tante Carrie un air de lapin blanc. Lorsqu'elle précéda sa nièce dans l'escalier, elle ressemblait à un lapin qui s'enfuit avec sa dernière feuille de laitue.

Alors qu'elles arrivaient à l'étage, la porte du vestibule s'ouvrit à la volée, et Miss Willy Tarrant fit irruption. Ce fut plus complexe que cela, car on fit tourner une clé dans la serrure, mais c'était là l'effet que produisait toujours l'arrivée de Miss Willy. Elle entra en fanfare, accompagnée de plusieurs personnes, et sa voix grave et sonore emplit aussitôt la petite maison.

— Parker... je suis là. Où est Mrs. Lester ? Au fait, Parker... il faudra trois couverts de plus... vous devriez prévenir Eliza.

Elle s'élança vers l'escalier.

— Suis-moi, Janet. Carrie ! *Carrie* ! Nous voilà. J'ai invité Janet à déjeuner. Et je ne crois pas que tu connaisses les Markham... ils sont formidables. Bobby, voici ma sœur, même si ça ne saute pas aux yeux, et ma nièce Isobel, qui vit chez moi. Cis, où êtes-vous passée ?

Mrs. Lester se souvint qu'elle se devait de respecter l'étiquette. Tremblante de rage, elle serra la main à Janet Wimpole, une parente, puis au gros homme chauve qui s'appelait Bobby, et à la jeune femme

mince mal fagotée qui devait être Cis.

Miss Willy emplissait la pièce de sa voix tonitruante, de sa présence et de son assurance impérieuse. Elle semblait plus grande et corpulente qu'elle ne l'était vraiment. Une robe de satin noir égayée de motifs roses la moulait. Sa figure rouge – brûlée par le soleil – contrastait avec son foulard de tulle rose pâle. Ses cheveux noirs, aussi impeccables et ondulés qu'une perruque, ne comptaient qu'une pointe de gris. En entrant, elle avait ôté un-chapeau de feutre, rose lui aussi, qui reposait à présent là où elle l'avait jeté, sur une table consacrée aux photographies des petits-enfants de Mrs. Lester et à un pot-pourri.

Lorsque la cloche retentit, ils allèrent à la salle à manger. Chaque convive reçut environ une louche de soupe, après quoi Parker posa devant sa maîtresse un légumier d'argent contenant les six petites côtelettes prévues pour les trois dames. « Et pas une autre bouchée, ni morceau, ni goutte, ni lampée ne sortira de cette cuisine », avait décrété Eliza en les envoyant par le passe-plats.

Miss Willy éclata de rire.

— Je vous avais prévenus que ce serait à la fortune du pot... on ne pourra me le reprocher ! Mais il y a un jambon. Parker, où est ce jambon ? Allez donc le chercher, que nous ne mourions pas de faim.

Parker interrogea sa maîtresse du regard.

— Le jambon conviendra, répondit Mrs. Lester d'une petite voix pincée.

Parker toussa et s'approcha.

— Je regrette, madame, Eliza n'a pas estimé le jambon digne d'être servi.

Mrs. Lester blêmit. Elle employait Eliza depuis quinze ans, et elle savait reconnaître un ultimatum.

Miss Willy bondit.

— Balivernes ! Je vais aller voir Eliza moi-même. C'est un jambon succulent, et un beau morceau. Sers les côtelettes, Carrie, je reviens tout de suite. Toi, moi et Isobel mangerons du jambon. Inutile de m'accompagner, Parker... je vais juste dire un mot à Eliza.

Janet Wimpole eut envie de rire. C'était une jolie femme, adorable, veuve de trente-cinq ans sans enfants, toujours disposée à garder un petit, chaperonner une jeune fille ou tenir compagnie à un invalide. Elle regarda Isobel et se demanda pourquoi elle était si pâle. Puis Miss Willy revint, triomphante, le jambon posé sur un plateau digne d'un palais.

Lorsque chacun eut été servi, avec en accompagnement les

instructions tonitruantes de Miss Willy, le nom de Cart émergea soudain du bourdonnement des conversations. Janet n'aurait su déterminer avec certitude d'où il avait surgi. Bobby Markham, la jeune femme prénommée Cis et Miss Willy parlaient en même temps, alors que de son côté elle se penchait vers Isobel pour tenter de comprendre une phrase que Carrie Lester avait déjà répétée deux fois. C'était selon elle Bobby Markham qui avait dit « Fairfax », et au même instant, elle sentit le bras d'Isobel se rétracter brusquement contre le sien, comme si l'on venait de la brûler. Miss Willy saisit ce nom au vol, puis se détourna et le lança à Isobel.

— Cart Fairfax... j'allais t'en parler... c'est incroyable... Bobby a croisé Cart, l'autre jour. Nous qui nous étions toujours demandé ce qu'il était devenu.

— J'espère qu'il a réussi, déclara Janet.

— Allons, ma chérie, comment veux-tu qu'il ait réussi, après avoir abandonné son régiment et s'être compromis chez cet affreux Lymington, qui n'était qu'un vulgaire escroc... Si je n'avais pas eu le bon sens de retirer mon argent de ses griffes juste à temps, Isobel et moi serions sans doute en train de trimer à l'usine, à l'heure qu'il est.

— J'espère que non. Mais, Willy, ne présentez pas ainsi le fait qu'il ait dû quitter son régiment... ça donne l'impression que...

— Il l'a pourtant quitté, répondit sèchement Miss Willy.

— Parce qu'il n'avait plus assez d'argent. Ce n'est pas sa faute si son père vivait au-dessus de ses moyens et ne lui a laissé que des dettes.

Miss Willy eut un brusque mouvement de la tête.

— L'orgueil précède la chute. Bobby l'a rencontré dans le bureau de son frère, qui faisait la queue en espérant qu'on l'embauche comme vingtième clerc ou je ne sais quoi. Quelle déchéance pour Cart Fairfax !

Elle eut un rire de colère et regarda Isobel.

— Il n'a même pas obtenu la place, ajouta-t-elle d'une voix pleine de méchanceté. Enfin, même s'il avait réussi, ça ne l'aurait guère aidé. On ne peut aider ceux qui refusent qu'on les aide. Il a sombré, et il a eu ce qu'il méritait.

— Carthew Fairfax me semblait être un jeune homme fort sympathique, intervint Carrie Lester. Et c'était un ami d'Isobel... n'est-ce pas, ma chérie ?

Blême, Isobel adressa un regard souriant à tante Carrie.

— Oui, un ami très cher.

— Il refusait qu'on l'aide, répéta Miss Willy. John Carthew l'aurait aidé... c'est son oncle, le frère de sa mère, expliqua-t-elle aux Markham.

— Je sais, fit Bobby Markham. Plein aux as. J'aurais bien aimé avoir un oncle prêt à m'aider, moi. Ce n'est pas l'orgueil qui l'étouffe, le Bobby !

— Cart Fairfax est un imbécile, déclara Miss Willy. Il a offensé John, et maintenant il semblerait qu'il ait mal tourné, et il ne l'a pas volé.

— Ça n'a pourtant rien de déshonorant d'être pauvre, n'est-ce pas, Willy ? répliqua Janet de sa voix charmante.

— Qui parle d'être pauvre ? Pauvre, tu l'es... et moi aussi... tout le monde l'est. Mais Cart s'est déshonoré. D'abord il a quitté son régiment, et puis il est devenu secrétaire de ce filou de Lymington...

— Qui était sur les bancs de l'école avec son père, répliqua Janet Wimpole.

La figure déjà colorée de Miss Willy s'empourpra davantage.

— Sacré tandem, tiens ! Pas un pour rattraper l'autre, même si je pense qu'il vaut mieux escroquer sa propre famille que ruiner des inconnus par milliers... Non, Isobel, ne me contredis pas ! Peu m'importe ce qu'on pense, un homme qui se prétend riche, qui envoie son fils dans un régiment coûteux, dépense sans compter et vit comme un prince, puis meurt sans laisser le moindre penny est un escroc. Quant à ce chien de Lymington, nul ne sait combien il en a ruinés en faisant faillite et en se tirant une balle dans la tête.

— Qu'est-il advenu du fils ? s'enquit Bobby Markham.

Elle le fixa d'un regard perplexe.

— Cart Fairfax ?

— Non, Peter Lymington.

— Il est parti à l'étranger, si je ne m'abuse. N'attendez pas de moi que je m'intéresse à ce qu'il est devenu, mais en revanche voilà ce que je pense : si Carthew Fairfax avait eu une once d'estime de soi, il serait parti aussi. Personne n'avait besoin de lui ici, j'en suis sûre.

— Sa mère si, répondit Isobel, d'une voix vive et claire. Elle était très malade, et il ne voulait pas la laisser...

— Elle est morte il y a au moins deux ans. Pourquoi n'a-t-il pas mis les voiles à ce moment-là ?

— Pourquoi ne pas lui poser la question, Willy ? dit Janet.

Miss Willy tambourina du bout des doigts sur la table.

— Parce que c'est inutile... je le sais déjà. Il s'est fourré dans une situation compliquée, et il n'a pas envie de partir. N'est-ce pas vous qui m'en avez parlé, Bobby ? Non ? Alors ce doit être Kitty Mason... ou Joan Connell... non, pas elle... bref, peu importe. Et si John Carthew n'était pas un vieil imbécile, il cesserait de se morfondre au sujet de ce jeune homme et le laisserait se débrouiller.

— Il se morfond ? demanda rapidement Janet.

— Oui, et ce n'est pas du goût d'Anna Lang... la nièce de sa femme. Elle vit chez lui, et voyez-vous, elle devrait prendre garde que cela n'aille pas au-delà.

Parker entra. Une tache écarlate lui colorait chaque joue. Elle posa une tarte microscopique à un bout de la table et la moitié d'un cake aux prunes à l'autre. Le déjeuner se poursuivit.

Isobel avait de plus en plus mal à la tête. Son cœur aussi souffrait. Lorsque les autres allèrent à l'étage, Janet la retint.

— Laisse-les passer devant, ensuite nous monterons dans ta chambre. J'ai à te parler.

Il régnait dans la petite pièce aux rideaux de chintz un calme délicieux. Isobel ôta son chapeau, lissa ses cheveux noirs très doux et poussa un soupir de soulagement. Elle avait la peau blanche et les yeux d'un bleu foncé limpide. À cet instant, une ombre les assombrissait. Un jour, Cart lui avait dit que ses yeux recelaient mille secrets, en se demandant si elle les lui révélerait un jour.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Janet.

— C'est Cart, répondit simplement Isobel.

— Ma petite chérie, ne prête pas attention à ce que raconte Willy... ça ne vaut pas grand-chose.

— Je sais... mais...

— Quoi ?

— Oh, Jan, je l'ai vu !

— Qui ça, Cart ?

— Oui.

— Où ?

— Dans la rue. Il a l'air...

Elle pressa le poing contre ses lèvres tremblantes.

— Comment l'as-tu trouvé ?

Isobel releva le menton.

— Pas comme elle l’a décrit. Il est resté le même... c’est Cart, tout simplement, mais... très maigre. Jan, tu n’imagines pas comme il est maigre et...

Sa voix s’étrangla. Elle ne pouvait raconter à personne que Cart... Cart paraissait si misérable que c’en était douloureux.

Janet alla jusqu’à la coiffeuse et manipula certains des adorables accessoires en ivoire incrustés d’un *I* doré. Tout dans la chambre était d’une grande délicatesse. Elle voulait reconforter Isobel, mais la soutenir dans son attachement à ce malheureux Cart Fairfax risquait d’être à double tranchant. Elle se demanda dans quelle mesure Willy conjecturait, si c’était son affection pour Isobel qui l’emplissait de colère et lui donnait ce ton acerbe lorsqu’elle évoquait Cart.

— Ma chérie... dit-elle d’une voix hésitante et peinée.

Puis la porte s’ouvrit brusquement et Miss Willy entra, l’air victorieux, s’éventant avec son chapeau de feutre rose.

— Je viens de congédier Eliza. Carrie ne s’y serait jamais résolue, et elle devrait se réjouir que l’on s’en charge à sa place. Vous n’imaginez pas comme cette cuisinière s’est montrée impertinente quand je suis descendue chercher le jambon !

CHAPITRE III

Cart Fairfax cessa d'écrire, se leva en soupirant, étira sa main engourdie et descendit l'escalier étroit jusqu'au palier du dessous. Une heure plus tôt, il avait entendu Fay rentrer ; mieux valait lui annoncer qu'il n'avait pas décroché le poste, et que selon toute probabilité Mrs. Bell le mettrait à la porte le lendemain. Fay était mélancolique depuis des jours, mais il trouvait inutile de ne pas la prévenir. Aucune raison qu'elle en soit affectée, mis à part qu'elle avait l'habitude de l'avoir sous la main.

Il frappa à sa porte et entra lorsqu'il obtint pour réponse un « Oh, entrez... entrez donc ! » irrité. Un nuage de fumée de cigarette envahissait la pièce. Une robe de dentelle vert clair à moitié achevée était jetée sur le lit, morceaux de tissu et bouts de coton jonchaient le tapis rouge usé. Le petit chapeau noir de Fay à l'épingle de diamant gisait près de la porte.

Vêtue d'une robe courte noire, enfoncée dans son fauteuil informe, Fay fumait. C'était une femme menue, à l'air si fragile qu'on craignait de la casser en la touchant. Lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, Cart avait pensé à un petit oiseau transparent de verre filé parfois exposé dans la vitrine des boutiques de curiosités : petit, artificiel, délicat, un oiseau de paradis miniature dont le plumage s'évaporerait au moindre contact. Elle avait la peau diaphane, de grands yeux bleu pâle, des mains et des pieds minuscules, et des cheveux possédant les véritables texture et couleur du verre filé, d'un jaune paille clair qui ne fonce jamais. Quant à ses cils, les eût-elle gardés naturels, ils auraient peut-être eu le même ton, mais jamais depuis son quinzième anniversaire elle n'avait laissé la nature, trop peu raffinée, agir à sa guise. Ses cils étaient aussi noirs que ceux de Cart.

Cart Fairfax ferma la porte et faillit piétiner le chapeau. Fay sursauta.

— Fais donc attention où tu mets les pieds, Cart, maladroit que tu es !

Elle jeta sa cigarette à travers la pièce.

— Bon sang ! pesta-t-elle lorsqu'il la ramassa.

— Ça a roussi ta dentelle. Tu vas finir par mettre le feu à la maison.

— Ça ne me déplairait pas, rétorqua-t-elle en riant. En fait,

j'adorerais la réduire en cendres et m'envoler dans un nuage de fumée ! Pas toi ?

— Ne raconte pas de sottises, Fay ! Tu as des tracas ?

— Si j'ai des tracas ? J'en ai un tas... une tonne... une montagne ! s'exclama-t-elle, terminant sa phrase par une sorte de hurlement.

Puis elle se redressa, sortit une cigarette et tenta de l'allumer, gâcha trois allumettes et jeta la boîte, qui alla rebondir contre la porte.

Fay se leva d'un mouvement brusque.

— Combien d'argent as-tu, Cart ?

— Euh, je n'en ai pas.

— Tu dois bien en avoir. Tout le monde a un minimum d'argent, déclara-t-elle en s'approchant de lui. Cart, combien as-tu, en vrai ?

Cart Fairfax rit.

— Quatre shillings et six pence... ou quatre shillings et sept pence. Tu veux que je compte ?

Une étrange lueur passa dans le regard de Fay et disparut aussitôt, trop fugace pour qu'il puisse la déchiffrer.

Fay le considéra d'un air morne.

— Je ne plaisante pas.

— Moi non plus. L'argent, c'est très sérieux. Surtout quand on n'a pas le moindre sou.

Il tenait toujours le mégot qu'il avait ramassé. Une frêle spirale de fumée s'élevait entre eux. Cart fronça les sourcils, mais avant qu'il ait eu le temps de parler elle avait posé la main sur son bras.

— Je ne peux pas croire que tu n'aies que quelques shillings.

Il lui fit signe que si.

— Mais tu pourrais trouver plus... il doit bien y avoir un moyen... parce que... Cart, ne prends pas cet air !

— Je ne prends aucun air, rétorqua-t-il d'un ton grave. Allons, tu sais depuis le début que je n'ai pas un sou.

— Oui, mais...

Elle qui s'était légèrement écartée vint à présent se presser contre lui.

— Tu pourrais en demander... en emprunter... à ton oncle, par exemple...

Cart se dégagea.

— Tu divagues. Que se passe-t-il ? Tu t'es attiré des ennuis ?

— Hélas, oui.

— Quel genre d'ennuis ?

Il renifla la cigarette, la jeta dans la cheminée, puis fixa Fay d'un air inquisiteur.

— Où trouves-tu ces trucs infects ?

La lueur reparut. C'était de la peur... à nu, aussitôt reconnaissable.

— Dois-je te rendre compte de toutes les cigarettes que je fume ?

— Celle-ci contenait de la drogue.

— C'est faux.

— Si, c'est la vérité. Où l'as-tu obtenue ? On gagnera beaucoup de temps si tu me l'avoues tout de suite.

Fay retourna s'asseoir, sortit une autre cigarette et se pencha pour l'allumer, l'épaule tournée vers Cart. Il vit l'allumette trembler dans sa main.

— C'est un piège à gogos, dit-il tandis qu'elle s'enfonçait dans le fauteuil et envoyait une petite bouffée en l'air.

— J'aimerais bien savoir faire des ronds de fumée, dit Fay. Tu pourrais m'apprendre.

— C'est un piège à gogos, Fay.

— Écris donc à Peter pour le prévenir, déclara-t-elle. C'est ce que tu feras si je ne te promets pas à genoux que je resterai sage, pas vrai ? ajouta-t-elle, voyant qu'il ne répondait pas.

— Non.

Il alla jusqu'au foyer et se tint dos à l'étroite cheminée vieillotte.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Qui te donne des cigarettes de haschich, Fay ?

Elle souffla une bouffée dans sa direction.

— Ce sont des cigarettes normales !

Sans un mot, il se dirigea vers la porte.

— Cart... tu ne t'en vas quand même pas ?

— Si, justement.

— Pourquoi ?

— À quoi bon rester ?

Fay laissa tomber sa cigarette et bondit sur ses pieds.

— Cart, reviens ! Je te l'ai expliqué... je t'ai expliqué que j'étais dans un mauvais pas... et c'est la vérité... si tu ne m'aides pas, c'en est fini de moi.

Elle lui saisit le bras et le força à se retourner.

— Fini... terminé ! Tu m'entends ? Je suis morte ! Ça t'est égal, n'est-ce pas ?

— J'aimerais que tu cesses de débiter des âneries. Bien sûr que ça ne m'est pas égal !

— À cause de moi... ou à cause de Peter ?

— À cause de vous deux.

Fay s'éloigna vivement de lui.

— Et s'il n'y avait pas Peter... s'il n'y avait que moi... tu te ficherais de ce qui m'arrive, hein ?

Cart s'appuya contre la porte, l'air las, mais sa lassitude cachait sa contrariété. Son amitié avec Peter n'impliquait pas qu'il doive être confronté à ce genre de dispute avec sa femme. Pourtant, si elle s'était fourrée dans le pétrin, c'était à lui que revenait de l'en tirer, puisque Peter Lymington, depuis New York, ne pouvait intervenir. Il fronça les sourcils de son air le plus mécontent, celui qui creusait les rides dont l'avaient marqué ces trois dernières années.

— Pourrais-je savoir ce que tu as fait ? demanda-t-il d'un ton presque brusque.

Il y eut un silence, pendant lequel Fay le regarda, la figure pâle, les lèvres blêmes, écartées et tremblantes, battant des paupières, les poings serrés le long du corps.

— Très bien, je m'en vais.

Comme il s'apprêtait à sortir, elle fit volte-face, alla à la cheminée en courant d'un pas mal assuré, s'accrocha au manteau des deux mains et resta ainsi, oscillante.

Cart la rejoignit.

— Pourquoi ne m'expliques-tu pas ce qui se passe ?

— Parce que ça ne t'intéresse pas.

— Je t'ai assuré que si, répliqua-t-il d'un ton impatienté.

— Pas assez pour m'aider.

— Que veux-tu ?

— Cinq cents livres, dit Fay en tournant soudain la tête vers lui.

L'audace qui animait son regard fut comme de la lumière scintillant sur l'eau... une eau bleue peu profonde. Elle se réfléchit sur le visage de Cart, s'y attarda un instant, puis disparut.

— *Cinq cents livres ?* s'exclama Cart.

Cette fois-ci, il obtint un hochement de tête, très calme.

— Pour quoi faire ?

— Recoller les morceaux.

— Quels morceaux ?

Fay posa le front contre la cheminée et parla la tête baissée vers le foyer poussiéreux.

— Je t'ai dit que j'avais des soucis. Il me faut cinq cents livres pour m'en sortir. C'est tout.

— Ah, c'est tout ?

— Oui. Cart, ce que tu peux être cruel.

— Ce n'est pas mon intention... mais il faut que tu craches le morceau. Comment t'es-tu retrouvée dans cette situation ?

Fay demeura silencieuse ; la pièce entière l'était aussi. Le silence était tel que Cart et elle auraient pu être morts, ou elle aurait pu être morte et Cart aussi loin que Peter, songea-t-elle. Éprouvant une étrange pointe d'agressivité, elle se demanda si Cart serait peiné si elle venait à disparaître, puis très vite sa colère monta et lui délia la langue.

— D'accord, je vais tout te raconter, mais ça va te déplaire.

Elle releva la tête et regarda droit devant elle.

— J'ai pris de l'argent.

— D'accord. À qui ? s'enquit Cart après une pause.

— Dans ma boutique de malheur, pardi. On a l'impression que c'est ce que Delphine cherche, tant elle est négligente. Elle laisse des chèques traîner pendant des jours. Des jours, que dis-je ? des semaines... ou plutôt des mois. J'ai fini par en encaisser un. Ils me connaissent, à la banque, et le chèque n'était pas barré... certains de ses clients sont aussi négligents qu'elle. Puis comme par hasard il y a eu du grabuge, et je m'en suis sortie de justesse.

Cart posa la main sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'es pas sérieuse ?

Elle se libéra d'un mouvement brusque.

— Mais si. Si tu crois que ça m'amuse ! J'ai failli être attrapée, et

ça m'a semblé tout le contraire d'amusant.

Il laissa tomber sa main le long de son flanc.

— Et à présent tu dois trouver la somme... cinq cents livres.

— Pas tout à fait. Ce n'est que le début.

— Oh... ce n'est que le début ?

Elle tapa du pied.

— Je viens de le dire ! Ne me regarde pas comme ça !

Cart aurait préféré ne pas avoir à la regarder du tout.

— Continue, dit-il.

— L'argent, je l'ai trouvé.

— Puis-je te demander comment ?

— Oui... c'est là que le bât blesse... je l'ai eu par un homme.

— Quel genre d'homme ?

— Il s'appelle Fosicker. Je... l'ai rencontré...

Cart haussa les sourcils.

— Tu l'as rencontré, répéta-t-il avec une froide conviction. Tu veux dire que tu l'as levé ?

Fay tourna la tête vers lui. Il se demanda si elle allait le gifler, mais son regard fut le seul coup qu'il reçut. Puis, comme elle se détournait, il l'entendit dire d'une voix gênée, étranglée :

— Tu ne m'as jamais... invitée... à sortir.

Il fut désarçonné. Qu'entendait-elle par là ? Ils étaient en train de parler d'argent... Au prix d'un grand effort, il revint au sujet de leur discussion.

— Cet homme t'a prêté de l'argent ?

— Il me l'a donné.

— Comme ça, sans contrepartie ? demanda Cart avec une ironie amère.

— Non... bien sûr que non. Je ne suis pas une bécasse. Je ne m'attendais pas à ce qu'il le fasse. Mais je sais me préserver. Ce n'est pas ce que tu crois.

— De quoi s'agit-il, alors ? s'enquit-il avec gravité.

C'était tout de même la femme de Peter.

— D'un arrangement à l'amiable, répondit-elle d'un ton plus dur.

Le plus dur était passé. Elle alluma une autre cigarette. Parler du

chèque, c'était le pire. Les hommes se formalisaient tant pour ce genre de choses, et Cart...

Cart s'adressait à elle.

— Veux-tu poursuivre, s'il te plaît ?

— Il m'a donné l'argent, et moi j'ai... eh bien... j'ai accepté de... je... c'est assez difficile à expliquer.

— J'en ai l'impression, oui, mais si tu essayais ?

— Il dirige une affaire, et il m'a demandé d'être une sorte d'intermédiaire... *enfin tu vois...*

— Pas encore.

— Quelle tête de mule tu fais !

— Oui. Son affaire, qu'est-ce que c'est ?

Fay souffla de la fumée, qui resta en suspens tel un voile ondoyant. Il ne lui aurait pas déplu qu'il fût plus épais, car les yeux de Cart...

— C'est là le problème, répondit-elle en tâchant de rire, sans grand succès. Parce que je crois que c'est un genre de contrebande.

— Quel genre ?

— Je ne vois pas pourquoi on n'aurait pas le droit d'acheter ce qu'on veut si on en a envie, déclara Fay avec désinvolture.

— De quoi s'agit-il ?

— Pour l'amour du Ciel, Cart, cesse de m'assommer de questions !

— Pas tant que je n'aurai pas obtenu de réponse.

— De drogue, répondit Fay en poussant un soupir maussade.

CHAPITRE IV

Une demi-heure plus tard, Cart avait toujours l'impression d'être en train de jouer à colin-maillard dans la cohorte des faux-fuyants de Fay – mouvants, accrochés du bout des doigts, mais jamais tout à fait empoignés. À peine daignait-elle donner une explication qu'elle y ajoutait une réserve. S'il pensait avoir saisi un élément concret, celui-ci lui échappait et disparaissait. Las d'être debout immobile, il avait déambulé un moment dans la pièce afin de contrôler son impatience, pour enfin s'asseoir à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier et, dans le silence qui s'était installé, tenter de démêler l'histoire, ou plutôt les histoires, de Fay.

Elle avait volé de l'argent à Delphine et l'avait remplacé par celui de Fosicker, mais elle n'avait dû compléter qu'une partie, puisque, d'après ce qu'il avait compris, Delphine s'en était rendu compte. Ou alors elle avait remis l'intégralité de la somme, avant de céder de nouveau à la tentation d'un nouvel « emprunt ». Lorsqu'il se montrait insistant, elle se dérobait. Elle avait peur de Fosicker. « S'il te prend dans ses griffes, tu es fichu... c'est ce que tout le monde raconte. Il y avait une fille... » Puis Fay se mordait la lèvre ou tournait brusquement la tête, faisant alors tomber des cendres sur son cou nu. Une certitude se dégageait néanmoins de façon limpide : Fay avait peur, et plus cette partie de colin-maillard se poursuivait, plus il apparaissait qu'elle avait de bonnes raisons pour cela.

D'après les bribes de renseignements que Cart parvint à récolter, Fosicker gagnait beaucoup d'argent en vendant de la drogue, mais il prenait soin de ne courir aucun risque. À quoi bon alors qu'il trouvait des pigeons tels que Fay pour les prendre à sa place ? Si elle se rebiffait, il pouvait la menacer de la dénoncer à Delphine. Voilà comment fonctionnait son système.

L'air sévère, il regarda au-dessus de la tête de Fay. Quel dommage que la banqueroute de Lymington n'ait pas eu lieu ne fût-ce qu'une semaine plus tôt. Cynique, Cart était convaincu que Fay Everitt n'aurait sans doute pas épousé le fils d'un homme ruiné. Il lui semblait que Peter allait payer cher son mariage secret. En attendant, Peter se trouvait en Amérique et Fay était sa femme, et il fallait bien que quelqu'un la tire de ce guêpier.

— Tu pourrais dire quelque chose, déclara Fay.

— Jene sais quoi dire. Tu t'es fourrée dans un sacré pétrin, pas

vrai ?

— Si j'avais cinq cents livres...

— Oui... qu'en ferais-tu ?

— J'épongerais mes dettes et je quitterais le pays.

— Tu dois cinq cents livres à Delphine ?

Des dettes ? Cet euphémisme laissa un goût amer dans la bouche de Cart. Nom d'une pipe, cet argent, elle l'avait volé ! Mais cinq cents livres... même dans l'établissement le plus négligent !

— Non, bien sûr que non ! se récria-t-elle d'un ton sincèrement surpris.

— Combien... dois-tu encore ?

— Je ne sais pas trop. La semaine dernière, Fosicker m'a donné cinquante, alors... attends voir...

Elle se plongea dans des calculs.

— C'est très difficile à savoir avec exactitude... mais pas plus de trois cents ou trois cent cinquante.

— Oh, pas plus que ça !

— Non, je ne crois pas. L'argent me file entre les doigts, tu comprends ; parfois je suis presque à flot, mais parfois je suis presque à sec.

— Je vois.

Son ton ironique lui valut un brusque haussement d'épaules de la part de Fay.

— Je vois, répéta-t-il. Bref, tu paierais tes dettes... et ensuite ?

— Je pensais aller retrouver Peter, répondit Fay en jetant un bref regard en biais. Supposons qu'il faille quatre cents pour tout régler... ça m'en laisserait cent pour payer ma traversée et emporter mes affaires.

Cart se leva.

— Et que comptes-tu raconter à Peter ?

Fay ouvrit grandes les paupières et le fixa de ses yeux pâles d'un air surpris, ingénu.

— Il n'y aurait rien à lui raconter... je ne devrais plus rien à personne.

— Plus d'ardoise, pardi ! Alors ? fit-il avec un rire amer. Où trouveras-tu cet argent ?

— Cart !

La peur qu'il percevait dans la voix de Fay n'était pas feinte. Oui, seule sa peur ne laissait aucun doute. Fay était terrifiée.

— Cart... Peter m'a dit qu'il aura économisé de quoi payer mon voyage d'ici octobre. Si tu lui envoyais un télégramme pour le prévenir que j'en ai besoin maintenant...

— Ça ne se monterait pas à cinq cents livres.

— Non, mais si je quittais le pays... si je disparaissais... crois-tu qu'ils essaieraient de me rattraper ?

— Oui, c'est possible. Si tu t'enfuyais avec quatre cents livres, je pense que oui, ajouta-t-il après réflexion.

— Je ne les ai pas ! Arrête de dire des choses pareilles. Ils ne pourraient pas venir me chercher parce que j'ai emprunté de l'argent... je suis sûre que non.

Cart posa la main sur la poignée de la porte.

— Oh, cesse de parler d'emprunt. Appelle un chat un chat si tu veux que je t'aide.

Il s'efforça de se calmer.

— Écoute, Fay, si je le peux, je t'aiderai.

— Pour Peter ?

— Oui.

— Pas pour moi ? demanda Fay, les cils baissés.

Cart avait le sentiment qu'il lui fallait répliquer, mais il ignorait pourquoi.

Il ouvrit la porte.

— Je ferai mon possible, dit-il d'un ton brusque avant de sortir.

Lorsque la porte se referma, Fay la fixa du regard, les yeux brillants de colère et pleins de défi.

Dans le couloir, les pas de Cart s'éloignaient. Elle se leva d'un mouvement vif et courut jusqu'à la porte, mais il avait disparu. À quoi bon le rappeler ? Il ne se souciait que de Peter. Il n'avait que faire d'elle. Tant qu'elle était la femme de Peter, elle existerait à ses yeux, mais si elle n'était que Fay Everitt, il n'aurait que faire d'elle. Elle pâlit et son visage se durcit. Pourquoi tenait-il à ce point à Peter... cet imbécile, ce gros lourdaud de Peter ? S'il ne l'aidait que par égard pour Peter, qu'il s'abstienne. Non... non... impossible... il fallait qu'on l'aide. La peur la traversa de nouveau telle une douleur fulgurante.

Elle alla jusqu'à son lit et, les yeux baignés de larmes, contempla la

robe de dentelle verte. Puis elle se jeta sur l'édredon et fondit en larmes.

CHAPITRE V

Journal de Carthew Fairfax :

14 septembre. Je me suis disputé avec Fay, qui semble s'être fourrée dans un terrible pétrin. Je perdais patience, alors j'ai préféré m'en aller. Il semblerait qu'il faille trouver de l'argent d'une manière ou d'une autre. À l'écouter, il pousse sur les arbres. Je le note ce soir parce qu'il ne cesse de se produire des événements étranges et que je tiens à les coucher par écrit. Cela fait une éternité qu'il ne se passe rien, et soudain tout s'enchaîne. Je ne vais pas relater ma querelle avec Fay – ça m'agace trop, et mieux vaut ne pas consigner les ennuis qu'elle s'est attirés. Pas de chance pour Peter. D'après elle, il est sur le point d'avoir rassemblé l'argent pour sa traversée. Il ne m'en a rien dit dans sa dernière lettre, mais en y réfléchissant bien, je pourrais compter sur les doigts d'une main le nombre de fois qu'il a mentionné Fay. Certes, il m'a demandé de veiller sur elle, mais il lui a laissé le soin de m'en avertir et de m'annoncer qu'ils étaient mariés. Je crains qu'il ne me reproche de ne pas m'être montré à la hauteur.

J'espère que je suis parti avant de m'emporter... j'ignore si c'est le cas. J'ai regagné ma chambre, et la première chose que j'y ai vue, c'a été le morceau de papier qu'on m'avait remis dans la rue et, s'imposant à mon regard en gros caractères en haut de la coupure collée dessus : « Voulez-vous 500 livres ? » Si je voulais cinq cents livres ? Voilà qui me paraissait une étrange coïncidence. Une chose est sûre, c'est que Fay doit trouver cinq cents livres, sous peine de... bref, je ne veux pas entrer dans les détails, mais elle est morte de peur. Elle aurait beau le vouloir, elle est incapable de me raconter la vérité ; elle n'essaie même pas, mais elle a peur, voilà qui est certain, et je sais qu'elle n'est pas du genre à s'effrayer pour un oui ou pour un non.

Je relus la coupure de journal de bout en bout : « Voulez-vous 500 livres ? Si vous désirez les gagner, écrivez à Boîte Z. 10, Bourse internationale du travail, 187 Falcon Street, N.W. »

Drôle de coïncidence, vraiment. Je ne comprends toujours pas pourquoi on m'aurait fourré ce « Voulez-vous 500 livres ? » dans la main alors que tous les autres recevaient un prospectus « Mangez plus de fruits ». Quoi qu'il en soit, je rédigeai une lettre destinée à la boîte Z. 10 pour demander des précisions, puis décidai d'aller à Falcon Street voir à quoi ressemblait cette Bourse internationale du travail. Cela me permettrait d'économiser un timbre, même si ce trajet me

coûterait plus d'un penny et demi en usure de semelles. On est près du fond lorsque l'on en arrive à ces calculs mesquins... mais si les souliers lâchent, c'est fichu.

Alors que je m'apprêtais à partir, j'entendis Mrs. Bell monter l'escalier en ahanant. Impossible de la confondre avec une autre. Elle produit le même bruit qu'un rouleau compresseur. Elle frappa et se précipita à l'intérieur. J'ignore pourquoi elle frappe... on ne peut l'arrêter, de toute façon. Elle entra, rouge comme une pivoine, essoufflée, puis me tendit une lettre et resta plantée là, débordant de curiosité.

— Message par coursier, annonça-t-elle. On vous demande peut-être une réponse.

Je regardai l'enveloppe et reconnus l'écriture d'Isobel : Mr. Carthew Fairfax, suivi de l'adresse. Comment diable Isobel avait-elle découvert où j'habitais ? Peu importe, bien entendu, car je ne serai sans doute plus là demain, à moins que la Boîte Z. 10 m'envoie ces cinq cents livres par retour de courrier.

— On vous demande peut-être une réponse, répéta Mrs. Bell, en me fixant du regard comme si j'étais une bête de foire.

— Je ne crois pas, répondis-je.

Puis elle se mit à s'éventer et à me raconter qu'elle avait un jour reçu une demande en mariage par courrier...

— En *recommandé*, s'il vous plaît, et moi qui croyais que c'était ma tante du Dorset qui m'envoyait un demi-souverain par mandat postal, ce qu'elle faisait de temps en temps quand elle vendait bien ses poulets. Mais c'était pas ça, et je vous jure que quand j'ai vu de quoi qu'il s'agissait, j'ai failli tomber à la renverse. « Herbert Hopkins ! » que je me suis exclamée, sans même tourner la tête pour voir si l'autre domestique écoutait. C'était quand je servais chez Mrs. Murgatroyd, et j'ai jamais rencontré quelqu'un de plus mauvais, de plus jaloux et de plus faux-jeton que cette punaise de Maud Jones. Je savais en plus qu'elle avait couché avec cet Herbert... tant mieux pour lui, parce que moi je l'aurais pas touché avec les pincettes du poêle, ce que je me suis pas privée de leur dire !

Je finis par me débarrasser d'elle, et lorsque je l'entendis arriver en bas de l'escalier d'un pas pesant, j'ouvris la lettre d'Isobel.

Oh, Cart, pourquoi es-tu parti comme ça ? J'avais tant de choses à te raconter qu'il m'aurait fallu des heures... trois ans à rattraper... et toi qui files comme l'éclair avant que j'aie pu t'en dire un dixième. Par pitié, Cart, ne te cache pas ainsi. Je n'en parlerai à personne si tu ne le veux pas, mais

il faut que je te voie. J'ai des choses à te confier que tu dois savoir. C'est la vérité, mais je ne puis te les écrire. Il faut vraiment que je te voie en personne. Si tu savais de quoi il s'agit, tu viendrais sans tarder. Non, ça paraît idiot formulé de cette manière, mais Cart, viens, je t'en prie. Écris-moi à Linwood et indique-moi où nous pouvons nous retrouver. Je pensais que nous logerions chez tante Carrie encore une semaine, mais tante Willy et elle se sont crêpé le chignon, alors nous rentrons par le train de quatre heures et demie. Elles se seront réconciliées dans quelques jours, mais pour le moment elles sont en froid, alors je repars et laisse à Janet Wimpole le soin de calmer tante Carrie. Tante Willy a renvoyé la cuisinière, et tante Carrie a tourné de l'œil ! Vues de l'extérieur, les querelles de famille paraissent amusantes, mais elles ne le sont pas. Je me sens tel un moineau sur un toit, et j'ai envie de pleurer.

Isobel

Je t'en conjure, Cart, ne te cache pas.

Devant la lettre d'Isobel, je me sentis idiot. Je n'ai jamais compris comment elle supporte Miss Willy. N'importe qui d'autre aurait baissé les bras depuis des années. Je me sentis idiot car je n'oserai jamais revoir Isobel... j'ai trop peur de ma réaction. Mieux vaut qu'elle me prenne pour un malappris trop grossier pour lui répondre. Certes, je devrais lui écrire et le lui expliquer... Oh que non, sombre idiot ! Si je lui écrivais une seule ligne, je me trahirais. Je laissai sa lettre de côté. Je projetais de la déchirer dans peu de temps. C'était vraiment mon intention, mais pas tout de suite, pas avant de la connaître par cœur.

Puis je pris ma lettre destinée à la Boîte Z. 10 et me mis en route pour Falcon Street.

Je marchai longtemps, l'esprit accaparé par mille pensées. Pendant une partie du trajet, je songeai à Fay, au coup que cela porterait à Peter si on l'arrêtait... parce qu'il souffrait de la faillite de Lymington père beaucoup plus qu'il ne l'avouait, même à moi, et s'il devait affronter un autre coup dur, il risquait de ne pas s'en relever. Ce que les femmes peuvent être écervelées, parfois ! Peter ne se livre guère, mais c'est par excès de sensibilité. Je ne crois pas qu'il ait mentionné Fay plus de deux à trois fois dans ses lettres, mais à mon sens c'est le signe que ses sentiments pour elle sont trop profonds pour qu'il en discute. Bref, je songeai à Fay et Peter, à la lettre d'Isobel, et m'interrogeai sur ce qu'elle souhaitait me dire. Puis je pensai à mes

chaussures, par quel miracle je pourrais m'en procurer une nouvelle paire, et me demandai si Mrs. Bell allait m'accorder encore une semaine, et si l'annonce concernant les cinq cents livres était un attrape-nigaud. Je conclus qu'il y avait forcément une entourloupe, mais même si je ne récoltais que cinq cents pence, cela valait le coup d'essayer. Enfin, mes pensées revinrent à Isobel.

J'ignorais où se trouvait Falcon Street. Des passants qui n'en avaient pas plus idée que moi me dirent de tourner à gauche, puis à droite, puis de continuer sur huit cents mètres et de prendre tout de suite à gauche après le policier. Quand on demande son chemin, personne ne répond jamais qu'il ne sait pas. Je fis un sacré détour après avoir écouté durant presque cinq minutes un vieux monsieur barbu chargé d'un filet plein de laitues.

Lorsque j'atteignis enfin Falcon Street, l'aspect des lieux ne me plut guère. Des rideaux crasseux pendaient derrière les fenêtres à l'étage de la plupart des maisons miteuses. À une extrémité de la rue, un certain nombre de portes arboraient une plaque de cuivre, mais la majeure partie des habitations semblaient misérables. À l'autre bout, on trouvait des commerces en accord avec ce genre de rue : une boucherie, dont l'apparence offrait un argument des plus convaincants pour devenir végétarien, une boulangerie à la vitrine couverte de mouches et de guêpes, puis, juste à l'angle, un pub d'allure prospère.

La boulangerie était au 186, et la boucherie au 184, aussi traversai-je et découvris-je que les numéros sur le trottoir d'en face étaient agencés sans queue ni tête, comme c'est parfois le cas à Londres. Les premiers que je vis furent les 1, 2 et 3, et je m'aperçus qu'ils appartenaient en fait à Falcon Crescent, qui commençait de l'autre côté du carrefour. Je revins au 1, que suivaient le 203 et le 204... Dieu sait d'où ils sortaient. Puis j'arrivai au 186A, petite épicerie-confiserie absolument répugnante. Elle était flanquée d'un bureau de tabac dépourvu de numéro. Les buralistes étant toujours au courant de tout, je choisis d'entrer et de demander le 187 et la Bourse internationale du travail.

Dans cette boutique très sombre, où régnait une chaleur étouffante, une forte odeur de tabac se mêlait à celle de friture. On aurait dit qu'au moins six personnes avaient mangé du *fish and chips* et bu de la bière dans un antre sans fenêtre contigu à l'échoppe. Sept à huit hommes étaient amassés entre le comptoir et moi, comptoir derrière lequel servait une jeune femme qui portait un chemisier écarlate et beaucoup de perles. Je me mis dans un coin à l'écart de la porte et attendis. N'étant pas venu en tant que client, je jugeai plus sage d'attendre que l'assemblée se fût dispersée. Le problème fut qu'elle ne semblait pas s'éclaircir. Trois jeunes types du quartier taquinaient la

jeune femme et remportaient un succès exagéré au regard de leur performance. Il y avait aussi un vieillard éméché prétendant qu'on ne lui avait pas rendu assez de monnaie, un de ses camarades qui tâchait de le convaincre du contraire, et un gaillard massif à la voix très douce qui tentait d'obtenir de la vendeuse qu'elle écoute quel genre de pipe il voulait. On se serait cru dans une étuve.

Alors que je m'épongeais le front avec mon mouchoir, quelqu'un d'autre entra. C'était un homme corpulent en tenue de gentleman. Il se fraya un chemin jusqu'au comptoir comme s'il était chez lui. C'était peut-être le cas. Quoi qu'il en soit, les jeunes types disparurent telle une nuée d'oiseaux, la jeune femme cessa de glousser et sortit par une porte au fond de la boutique. Il s'en échappa une bouffée d'air empestant la friture... j'avais donc vu juste. La jeune femme revint accompagnée d'un petit homme d'allure grasse qui portait une chevalière de diamant à l'auriculaire et s'appliquait dans les cheveux une huile dont l'odeur me parvint malgré le reste.

Je me faufilai plus près du comptoir dans l'idée de m'adresser à la jeune femme une fois que le colosse en aurait eu terminé. Tandis que j'attendais, j'entendis le gentleman demander :

— Du nouveau ?

— Pas encore, répondit l'autre. Il s'est écoulé trop peu de temps... n'est-ce pas ?

Je ne pus m'empêcher de prêter attention à leur échange, car le gros homme semblait très peu à sa place dans ce trou à rats, et en outre sa voix me semblait familière. Je ne voyais pas son visage car il me tournait le dos. Il s'accouda au comptoir.

— Oui, trop peu de temps... ce sera demain au plus tôt. Mais est-ce que Benno...

Sa voix se brouilla en un bougonnement et la suite m'échappa.

Au comptoir, l'autre choisissait sa pipe avec autant de soin que si sa vie en dépendait. La jeune femme, assommée d'ennui, ne répondait que par « oui » ou par « non » entre deux bâillements.

L'homme aux cheveux gominés écarta les mains d'un air enthousiaste.

— Benno lui a refilé... ça c'est sûr... dans la main qu'il lui a fourré... et l'autre l'a lu avec de grands yeux. Cinq cents livres ! Ça c'est de la lecture... pas vrai ?

Il s'esclaffa. Je m'épongeai de nouveau le visage, tout en m'enfonçant discrètement dans mon recoin obscur. Inutile d'aller plus loin pour trouver le n° 187 et la Bourse internationale du travail :

j'avais atterri en plein milieu, et je voulais en savoir plus sur ce Benno. Je ne cessais de me demander où j'avais entendu la voix de l'homme corpulent, et tandis que je me creusais la tête, il ôta son chapeau melon et tamponna son crâne chauve avec un mouchoir de soie. Ce détail aurait dû me fournir un indice, mais à mon grand dam je restai incapable de le remettre. Je n'en tendis l'oreille que davantage.

— C'est forcé qu'il morde à l'hameçon... il est dans une mauvaise passe. Alors écoute bien... il n'est pas impossible qu'il se présente ici. Il est coincé, et il pourrait avoir l'idée de venir fouiner. Si c'est le cas, tu ne sais rien... évidemment.

L'homme de petite taille écarta de nouveau les mains, et le diamant à son doigt scintilla.

— Motus et bouche cousue. Que pourrais-je savoir ? S'il rapplique, je dis rien... je sais rien... je parle pas... c'est ça ?

L'homme corpulent remit son melon, hocha la tête, puis tambourina de la main sur le comptoir.

— Ce n'est pas tout. S'il se montre, je veux savoir de quoi il a l'air et comment il s'exprime. Il va falloir que tu la joues fine. Fais-le parler de ce qui te chante et observe-le. Je veux savoir à quel point il en veut. Compris ?

— Oui, oui, parfaitement... s'il vient, je regarde à quoi il ressemble. Je vois s'il a faim... Il aura les crocs, c'est sûr, poursuivit-il avec un ton fourbe ignoble et un regard entendu. Cinq cents livres, c'est une bonne pitance ! Il voudra les avaler tout rond... hein ? Nom d'une pipe en bois ! s'exclama-t-il avant de rire. Et pas un mot... Oh que non !

L'homme au melon passa derrière le comptoir.

— Je veux justement qu'on en discute, annonça-t-il.

Ils allèrent dans la pièce du fond, et dès qu'ils furent partis, je sortis en toute discrétion et filai.

Je décidai au bout du compte de poster ma lettre, même s'il allait m'en coûter un penny et demi, car j'avais entendu sans doute possible l'homme corpulent charger Cheveux-gominés de me jauger, et je n'avais nulle intention de lui en donner l'occasion.

CHAPITRE VI

15 septembre. Il s'est passé quelque chose que je ne comprends guère. J'étais trop en colère pour écrire à ce sujet hier soir, mais je vais tout noter aujourd'hui.

Après avoir posté ma lettre, je revins à ma chambre, où je me préparai une collation assez correcte de pain et de fromage. N'ayant rien avalé depuis le petit déjeuner, le moment me semblait parfait. Je deviens assez doué pour savoir combien de temps l'on peut tenir sans qu'à force cela se retourne contre soi. Il faut croire que je mangeais beaucoup trop avant.

Ma collation terminée, j'ouvris le tiroir où j'avais rangé la lettre d'Isobel... qui n'était plus là. Cela paraît insensé, mais c'était le cas. Elle n'y était pas. J'eus l'impression de vouloir monter une marche alors qu'il n'y en avait aucune sous mes pieds. Chacun sait comme on se sent pantois dans pareille situation. Je vidai le tiroir, qui ne contenait pas grand-chose, mais pas de lettre. Je fouillai les autres, et à chaque seconde ma colère grandissait, car même si je me sentais contraint de chercher, je savais que la lettre avait disparu : on s'était donc introduit dans ma chambre pour la voler. Je retournai tout ce que je possède, et explorai même mes poches. Mais la lettre s'était évaporée.

Hors de moi, je descendis au rez-de-chaussée et demandai des comptes à Mrs. Bell. Au début, elle fut aussi furieuse que moi, et me répondit que jamais personne n'avait osé la traiter de voleuse. Au bout d'un moment, néanmoins, elle se radoucit et se montra fort correcte, me gratifiant d'une sorte de compassion sentimentale, aussi dus-je lui demander pardon, même si je la préférais en colère. J'ignore comment elle devina que la lettre me venait d'une jeune femme, car j'avais pris soin de lui dire qu'il s'agissait d'un courrier d'affaires. Elle me raconta ensuite une longue histoire à propos d'une lettre qu'elle avait reçue de son mari avant qu'ils ne fussent fiancés, et des mauvais tours qu'on lui avait joués. « Vous n'imaginez pas l'inventivité ni la persévérance de cette Maud. Pas un poisson ne devait échapper à ses filets, qu'il s'agisse de son compagnon ou de celui d'une autre... elle aurait mérité de mal finir, à cause de ses manigances, au lieu d'épouser l'épicier et de rouler en Morris comme une dame. Toujours les mêmes qui ont de la chance. Ne vous fiez jamais à une rouquine, Mr. Fairfax. Les cils blond-roux, qu'elle avait aussi.

Elle n'est pas méchante, la pauvre. Alors que je repartais, elle m'appela.

— Et votre loyer, Mr. Fairfax ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

Je me sentis terriblement grossier.

— Je ne l'ai pas, Mrs. Bell.

— Vous me le paieriez si vous aviez de quoi... je le sais.

Préférant savoir à quoi m'en tenir, je lui demandai si elle voulait que je m'en aille, mais elle s'emporta de nouveau et me rétorqua qu'elle n'était pas plus sangsue que voleuse, et que ceux qui jugeaient mal les autres finiraient par s'en mordre les doigts. Elle se mit ensuite à pleurer, à me parler de son fils tué à la bataille de Mons, et moi je lui tapotai l'épaule, après quoi elle me soutint que j'étais son portrait craché... j'espère de tout mon cœur que c'est faux, car la photographie dont elle est si fière est affreuse. Puis elle me donna du « mon petit », et je pris la poudre d'escampette. C'est une vieille dame très brave.

En montant, je tombai sur Fay. Sa porte s'ouvrit au moment où je passais devant. Elle portait la robe de dentelle verte qu'elle confectionnait la veille, et j'eus l'impression qu'elle s'était tartinée de maquillage. Je ne comprends pas pourquoi. Sa peau est très bien au naturel. Elle sortit en me regardant comme si elle voulait que je flirte avec elle. Voilà qui n'arrangea guère mon humeur. Les femmes semblent penser qu'il leur suffit de minauder pour obtenir ce qu'elles veulent de vous. Ça me met hors de moi. Je passai donc mon chemin, puis une idée me vint, et je me retournai.

— Es-tu entrée dans ma chambre pendant mon absence ?

Elle se couvrit la tête d'une sorte de foulard.

— Pourquoi y serais-je montée ?

— Je ne sais pas. Alors ?

Elle me lança un regard de côté.

— Tu aurais été déçu d'avoir manqué ma visite ?

Ce fut sans doute maladroit de ma part, mais je répondis que non. Fay a besoin qu'on la remette à sa place.

Elle fit volte-face, furieuse.

— Je te remercie ! Quelle politesse ! Pour qui te prends-tu, à croire que je vais te courir après dans ton grenier répugnant ?

— Cesse de divaguer. Je ne comprends pas ce qui t'empêche de répondre à une question simple. J'ai perdu une lettre importante, et si tu étais montée dans ma chambre...

Elle tapa du pied.

— Pourquoi serais-je montée dans ta chambre ?

— Tu aurais pu vouloir me demander quelque chose... et remarquer la lettre si je l'avais laissée sur la table.

Je savais qu'il n'en était rien : j'avais rangé la lettre d'Isobel dans le tiroir en haut à droite de ma commode.

La colère de Fay retomba.

— Aimerais-tu que je te rende visite ?

— Non, merci.

— Peut-être que je passerai, un jour.

Inutile de discuter avec elle quand elle est de cette humeur. Je tournai les talons, pris l'escalier, et au bout de quelques marches je l'entendis descendre dans le vestibule si vite que je craignis qu'elle se torde le cou. Elle sortit et claqua la porte le plus fort possible.

Je regagnai ma chambre, et lorsque j'ouvris, j'entendis un bruit de frottement. En me baissant pour regarder, je remarquai un morceau de papier coincé sous la porte... je n'en voyais que le bord. Je l'extirpai à l'aide d'une allumette et l'observai sous la lampe à gaz. C'était un bout de papier à lettres sur lequel figuraient deux mots : « cache pas ». De la main d'Isobel. Le fragment provenait de sa lettre. Je cherchai partout, mais je n'en trouvai aucun autre. Quelqu'un était venu dans ma chambre en mon absence et avait déchiré la lettre d'Isobel. Je doute que ce soit Mrs. Bell.

CHAPITRE VII

17 septembre, matin. J'ai beaucoup à écrire, mais je commencerai par le début.

Je reçus une réponse de la Boîte Z. 10 par le premier courrier. Elle était dactylographiée, sans autre adresse indiquée en haut de la feuille que Boîte Z. 10, suivie du message : « Reçu votre lettre. Appelez Victoria 00087 et demandez Mr. Smith entre onze heures et onze heures et demie. » Pas de signature non plus.

Façon singulière de procéder, pensai-je, gagné par la certitude que cette affaire n'était pas nette... pas d'adresse, pas de signature, seulement Mr. Smith et un numéro de téléphone. Je découvris vite que ce numéro appartenait à une papeterie, dont le propriétaire s'appelait Levens. De nombreuses boutiques de ce type sont équipées d'un appareil dont peuvent disposer leurs clients, et je conclus que Mr. Z. 10 Smith allait s'y présenter à onze heures pour répondre à mon appel. Rien de plus aisé : il entrerait, annoncerait qu'il attendait un coup de téléphone, et nul ne s'en étonnerait tant qu'il était prêt à payer. Si quelqu'un passait après et posait des questions, je mettrais ma main au feu que nul dans la boutique ne saurait rien de lui. Ce qui me parut le plus étrange, c'était qu'il reçoive ses lettres à un endroit et ses communications à un autre. Falcon Road se trouve au nord-ouest, et Victoria 00087 au sud-est. Voilà qui était rudement louche.

J'attendis onze heures cinq, puis j'appelai. Ce fut une femme qui me répondit. Elle avait une voix timide à peine audible. Je n'arrêtais pas de répéter : « Mr. Smith... je souhaite parler à Mr. Smith », et elle ne cessait de souffler dans le combiné et de produire des bourdonnements dignes d'un moustique apathique. Alors que je commençais à me demander s'il ne s'agissait pas d'un canular, sa voix s'effaça tout à fait et j'entendis une porte se fermer. Quelqu'un dit alors : « Allô ? », et je fis de même. Puis il – car je supposais que c'était un homme – dit : « Ici Mr. Smith. Qui est à l'appareil ? » « Carthew Fairfax », répondis-je. La voix s'était présentée comme Mr. Smith, mais je n'aurais pu déterminer avec certitude qu'il s'agissait d'une voix masculine.

Dès que j'eus indiqué mon nom, il dit :

— Je suis là concernant votre lettre.

— Oui ?

— Dois-je comprendre que vous souhaitez poursuivre ?

— J'aimerais qu'on me donne davantage de détails. Je l'ai mentionné dans mon courrier.

— Oui... je comprends... mais il s'agit d'une affaire confidentielle.

— Vous devez être prêt à m'expliquer ce que vous voulez, ou je ne vois pas en quoi je pourrai vous aider.

— Oui, j'entends bien, mais mon client souhaite s'assurer de votre discrétion.

— Votre client ?

— Je travaille pour le compte d'un client, oui.

Était-ce la vérité ?

— Je ne vois pas comment vous pourriez l'assurer de ma discrétion. D'ailleurs, je ne suis disposé à donner aucune garantie. Je veux savoir de quoi il retourne.

— Oui, oui, fit Mr. Smith. *J'entends bien.* Vous présenterez-vous devant la maison d'angle au croisement de Churt Row et d'Olding Crescent à dix heures ce soir ?

Je me demandai si je m'y rendrais. J'attendis quelques instants.

— Y serez-vous ? insista Mr. Smith.

— Je ne sais pas.

Il ne laissa pas transparaître son impatience, mais je sentis qu'il se contenait.

— Vous ne savez pas si vous voulez l'argent ?

Souhaitant éviter qu'il s'aperçoive de mes soupçons, je choisis de mordre à l'hameçon et répondis que je viendrais. Dès lors, il me parut guilleret.

— Veuillez à être à l'heure, reprit-il d'un ton autoritaire. Et n'oubliez pas d'apporter la réclame, avec la lettre que vous avez reçue ce matin. Ce seront vos accréditations, et il sera inutile de vous présenter sans elles. Au revoir.

Il raccrocha.

En rentrant, je me sentais partagé : irais-je ou pas ? S'il n'avait pas été question de Fay, je crois que je ne m'y serais pas risqué. Non... je ne sais même pas si c'est vrai... le côté douteux de l'affaire m'intriguait, et je voulais découvrir pourquoi on avait choisi de me fourrer une réclame à la noix dans la main, et pourquoi ce Mr. Smith se donnait tant de mal pour brouiller les pistes. Des lettres adressées à Falcon Street, N.W. Un téléphone anonyme quelque part dans

Victoria. Un rendez-vous ailleurs. Quant à Churt Row et Olding Crescent, pas la moindre idée d'où se trouvaient ces rues. Plus préoccupant que tout, je devais apporter mes « accréditations ». Je ne me faisais guère d'illusions sur la signification de cette exigence. Mr. Smith allait s'assurer que ni l'annonce ni sa lettre soigneusement dactylographiée ne demeurent en ma possession. Lorsque je les lui aurais présentées, elles disparaîtraient... c'était en tout cas ce que je supposais. Et c'étaient justement ces suppositions qui me donnaient envie de m'y rendre. Le plus pénible dans l'existence que je vis depuis trois ans, c'est sa monotonie mortelle. On avance au jour le jour, on ne fait que survivre. On trouve du travail, on le perd. Si l'on n'en trouve pas, on finit dans la panade. Rien ne se passe.

J'eus quelque difficulté à situer Churt Row et Olding Crescent, dont nul ne semblait jamais avoir entendu parler. Je dus rendre visite au cousin de Mrs. Bell, qui tient une petite boutique de journaux, et lui demander de me laisser consulter un plan, genre d'article qu'il vend en à-côté. Je découvris qu'une longue marche m'attendait. Churt Row se trouvait dans le quartier de Putney, et une voie qui pourrait être Olding Crescent en bifurquait, mais le papier étant abîmé à l'endroit d'un pli, je ne pus en voir le nom. Quoi qu'il en soit, j'allais m'en contenter.

Le ciel était maussade et l'atmosphère lourde. Je m'y pris à l'avance, dans l'intention d'arriver tôt, mais après le pont je tournai dans la mauvaise rue et soudain il fit sombre. De gros nuages s'amassaient, et je me demandai s'il allait enfin pleuvoir. Je finis par atteindre Churt Row, petite rue calme bordée d'arbres et de maisons pourvues de jardinets de la taille d'un mouchoir de poche. Olding Crescent partait d'une de ses extrémités. Là, des habitations plus vastes ne se dressaient que d'un seul côté, l'autre étant occupé par le haut mur de brique de quelque jardin.

Je fis les cent pas, me demandant si Mr. Smith serait ponctuel. Les carillons d'une église sonnèrent dix heures, et avant même que le silence ne soit revenu, une voiture se rangea contre le trottoir, une Morris à quatre places à la capote relevée. Le chauffeur passa la tête à l'extérieur.

— Mr. Fairfax ? dit-il. Montez à l'arrière, je vous prie.

On n'y voyait goutte. Aucun réverbère n'éclairait le croisement. Je songeai qu'il devait le savoir. Le lampadaire le plus proche se trouvait à cinquante mètres. Hors de la lumière des phares, les environs paraissaient noirs comme du charbon. Je saisis la poignée à tâtons et montai, ignorant s'il y avait quelqu'un d'autre à l'intérieur. Je fermai la portière, et alors que je m'installais à mon aise je sentis un parfum

de violettes et, dans l'obscurité à côté de moi, entendis quelqu'un pousser un profond soupir tremblant. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais pas à cela. Je ne voyais rien hormis la tête du chauffeur devant moi et le contour nu des pare-brise latéraux.

L'auto repartit, et au premier réverbère que nous passâmes, je regardai l'autre coin de la banquette, où je crus voir une femme, la tête baissée et le visage enfoui dans ses mains nues. Elle portait une bague, car la lumière jaune se refléta sur la facette d'une pierre brillante. Je ne sais pas si elle bougea ou si ce n'était qu'une illusion d'optique, mais il me sembla la voir frissonner. Ensuite, elle resta immobile, et ni elle ni le chauffeur ne prononcèrent le moindre mot. Je me demandai où diable ils m'emmenaient.

Nous roulâmes presque une heure. Pendant un moment, nous suivîmes la route qui contourne Kingston, mais une fois passé Esher, je ne reconnus plus rien. La route traversait un bouquet d'arbres, et il n'y avait aucune autre lumière que celle de nos phares. Nous n'avions croisé aucune voiture depuis environ un quart d'heure quand nous nous arrê tâmes. Le chauffeur descendit, ouvrit ma portière et attendit pendant que je sortais à mon tour. Je me détournai par réflexe, mais il n'y eut aucun mouvement derrière moi.

— Par là, indiqua le chauffeur, muni d'une lampe électrique dont il fit danser le faisceau sur un chemin herbeux à notre droite.

Lorsque je demandai « Et la dame ? », il me répondit d'un ton surpris, de sa voix rocailleuse et indistincte :

— Quelle dame ?

— Celle de la voiture.

À ces mots, il pointa sa lampe sur la banquette arrière. Vide. Je crus voir l'autre portière entrouverte, mais la lumière disparut trop vite. Elle avait dû procéder à la fois très vite et en silence pour que je n'entende rien. Je me demandai si elle était de l'autre côté de l'auto, en train de rire sous cape ou de soupirer.

Il éteignit les phares et nous nous engageâmes sur le chemin.

CHAPITRE VIII

Le sentier, juste assez large pour accueillir deux promeneurs côte à côte, tourna presque aussitôt. Nous avançons en silence. De part et d'autre s'épanouissait un épais sous-bois.

Le chauffeur balançait sa lampe avec négligence. J'eus la certitude que ce n'était pas l'homme corpulent du débit de tabac... il était même loin d'être gros. D'après ce que je voyais de lui, rien ne le différenciait d'un autre chauffeur de taxi. Il s'était fendu de trois phrases, sans prononcer plus de quelques mots à la fois. Il semblait avoir le nez pris et la gorge encombrée. Il s'agissait peut-être de Benno, mais comment en être sûr ? La voix de l'homme corpulent me tracassait toujours. Je la connaissais, pourtant je ne parvenais pas à mettre un nom dessus.

Nous tournâmes encore et, à la lumière du faisceau vacillant, nous poursuivîmes jusqu'à une sorte d'abri ou de cabane rudimentaire. La porte était ouverte, et lorsque j'entrai, je sus que quelqu'un attendait à l'intérieur. Le chauffeur avait éteint sa lampe ; il régnait là une obscurité absolue, puis une allumette s'enflamma. Une main d'homme l'entoura. Je ne voyais que sa main, une partie de son bras, et la boule noire que formait sa tête.

La main se déplaça vers une lanterne d'un autre temps pourvue d'une chandelle et d'une plaque noire. Peu après on m'éclaira, et la plaque noire s'abattit d'un coup sec. J'aperçus quatre murs nus, une table de bois, une chaise et un banc grossier. Entre le banc et la table, la silhouette massive et noire d'un homme, au chapeau baissé sur les yeux et une veste au col relevé jusqu'au menton. Il portait une sorte de foulard, aussi, et le tout ressemblait à un gros tas informe.

J'eus l'impression qu'il s'agissait de l'homme corpulent, sans toutefois pouvoir en jurer. Il s'assit sur le banc et je pris place sur la chaise. La lumière de la chandelle dans les yeux, je n'y voyais guère, mais il me sembla que nous étions seuls. Le chauffeur n'avait pas dû me suivre dans la cabane.

Je fermai la porte branlante.

— Alors ? dis-je.

— Mr. Fairfax ?

Je hochai la tête.

— Mr. Carthew Fairfax ?

Nouveau hochement de tête. Si c'était le gros, il déguisait sa voix. Je l'en soupçonnais. Les voix se ressemblent toutes lorsqu'on s'exprime par un chuchotement monocorde. C'était fort ennuyeux à écouter.

— Mr. Fairfax, navré de vous avoir imposé un si long trajet, mais dans l'intérêt de mon client... vous comprendrez que c'est une affaire des plus confidentielles.

— Oui... vous me l'avez indiqué au téléphone.

À ces mots, il marqua une courte pause. J'en conclus qu'il n'appréciait pas que je fasse le rapprochement entre lui et ma conversation téléphonique avec Mr. Smith. Gagné par la conviction que je me trouvais en face de Mr. Smith, je doutais cependant qu'il soit l'homme corpulent du débit de tabac.

— Vous l'aurez sans doute deviné en voyant l'annonce. Cinq cents livres, c'est une grosse somme.

Je ne répondis rien. Lorsqu'il poursuivit, je crus le sentir contrarié.

— Mon client est disposé à payer largement, mais il souhaite s'assurer à l'avance de votre discrétion la plus totale.

— Qu'attend-il de moi ?

— Il aimerait avoir votre parole que vous respecterez de bout en bout le caractère confidentiel de cet entretien, que vous acceptiez son offre ou non.

Je réfléchis un instant. Et s'ils planifiaient un meurtre ? Je n'y croyais pas vraiment, mais je n'avais en revanche aucun doute sur le caractère criminel de l'entreprise.

— Je ne peux rien vous promettre. Il me faudra en savoir beaucoup plus avant de m'engager.

— C'est très difficile.

— Pourquoi ? Vous déclarez que votre homme offre cinq cents livres, et moi je tiens à savoir ce qu'il veut en échange. Si c'est trop confidentiel pour que vous m'éclairiez sur ce sujet, nous en resterons là.

Il remua la lanterne, la poussa plus près de moi, tritura la plaque et reprit du même chuchotis embarrassé.

— Mon client... dit-il avant de tirer la lanterne vers lui d'un geste sec. Mon client...

Il hésita.

Je me demandai s'il ne s'agissait pas d'un meurtre, finalement.

— Bon, déclarai-je, soit il a commis un acte répréhensible, soit il veut que j'en commette un pour son compte. Alors, qu'est-ce que c'est ?

Cette manœuvre destinée à débloquer la situation porta ses fruits.

— Ni l'un ni l'autre... en fait... je vais vous expliquer...

— Ce serait fort aimable à vous.

Cette fois-ci, il cracha le morceau.

— La malchance a voulu que mon client soit passible d'une peine de prison...

— Ah oui ? fis-je du ton le plus encourageant possible.

— Il ne souhaite pas aller en prison.

— C'est compréhensible.

— Il est prêt à payer cinq cents livres à qui le remplacera.

Voilà de quoi il s'agissait. J'avais envisagé plusieurs possibilités, mais pas celle-ci. Cette proposition avait un côté des plus repoussants, un aspect punitif. Vivre sous les ponts me parut soudain plus engageant qu'être l'hôte d'une des geôles de Sa Majesté. En outre, je ne voyais pas comment ils comptaient accomplir pareil subterfuge. J'espérais qu'on n'allait pas m'annoncer que j'étais le sosie d'un criminel trop pleutre pour assumer ses forfaits.

— Alors, Mr. Fairfax ?

— Votre homme, qu'a-t-il fait ?

Il tergiversa, comme je m'y attendais, et je sentis la moutarde me monter au nez. Cela m'agace toujours quand on refuse d'en venir au fait. Lorsqu'on a eu le cran de faire un sale boulot, on devrait avoir celui d'en parler. Ce bonhomme m'énervait.

— De quoi s'agit-il ? D'un meurtre ?

Il eut un brusque mouvement de recul.

— Un meurtre ? Non ! Qu'allez-vous imaginer ?

Je ris.

— Vous n'êtes pas très communicatif, figurez-vous. Si je dois avoir commis un crime, je tiens à savoir lequel. Cela me paraît la moindre des choses. Il y a certains crimes, voyez-vous, qui ne sont pas dans mes cordes.

Il était sans doute idiot de ma part de me montrer sarcastique... rien de tel pour que l'autre se referme comme une huître. Le retour de bâton ne tarda pas.

— Êtes-vous en position de faire la fine bouche ? rétorqua-t-il. Vous avez été le secrétaire de Lymington, n'est-ce pas ? ajouta-t-il un instant après.

Je fis oui de la tête.

Cette saleté de chandelle illuminait mon visage, et je craignis d'avoir rougi.

Il se pencha vers moi et changea de ton.

— Soyons sérieux, Fairfax, pouvez-vous vous permettre de refuser cinq cents livres ? Vous pourriez partir à l'étranger et démarrer une nouvelle vie.

— À ma sortie de prison ?

Il balaya ma remarque d'un revers de la main. Ce geste me parut familier. Certain de me trouver face à l'homme corpulent du débit de tabac, j'étais tout aussi certain de l'avoir déjà vu auparavant. Ce n'était pas une de mes connaissances, mais je l'avais croisé et j'avais entendu sa voix. Bien qu'il parlât de son « client », il me semblait trop balourd pour être avocat.

— Avec un peu de chance, vous vous en tirerez pour trois ans.

Voilà qui acheva de me mettre en rogne. Trois ans ! J'aurais pu lui coller mon poing dans la figure.

— La chance ne me sourit guère, ces temps-ci, alors je préfère ne pas compter dessus.

Puis je calculai qu'ils me proposaient moins de deux cents livres par an pour moisir dans une cellule, et j'enrageai à l'idée qu'on m'accordât si peu de valeur. Cela dut transparaître sur mon visage, car il repoussa le banc et se leva. Je songeai qu'il se dégonflait ; à le voir apeuré de la sorte, je conclus que le chauffeur était trop loin pour nous entendre. L'instant d'après, pourtant, je pensai m'être trompé, car dans mon dos j'entendis la porte s'ouvrir doucement. Je tournai la tête et vis quelques centimètres de nuit noire apparaître dans l'entrebâillement. Je ne distinguai rien d'autre. Il me sembla que quelqu'un écoutait.

Je me retournai. Peu importait qui épiait la conversation.

— Alors ? Quel crime me reproche-t-on ? demandai-je. Vous ne me l'avez toujours pas expliqué.

— Vous acceptez le marché ? s'enquit-il d'un ton enthousiaste.

— Je n'accepte ou ne refuse rien tant que je ne sais pas à quoi m'en tenir.

Il se rassit.

— Imaginons un scénario. Supposons qu'une personne, qu'il n'est nul besoin de nommer, ait pris à l'avance une somme d'argent qui selon toute vraisemblance lui serait revenue légalement d'ici un an ou deux.

— Très bien, elle a pris de l'argent à l'avance. En d'autres termes, elle l'a volé.

Nouveau revers de la main. Derrière moi, il me sembla entendre la porte bouger.

— Auriez-vous l'amabilité de m'indiquer comment ? poursuivis-je.

— Il a été question d'un chèque.

— La contrefaçon est passible de plus de trois ans.

J'entendis encore la porte grincer.

Je me retournai, mais elle n'était toujours qu'entrouverte. Un parfum de violettes me parvint. En septembre, aucune violette ne pousse dans les bois du Surrey, mais j'avais senti une odeur semblable dans la voiture. Je doutais que ce fût le chauffeur. Je pensais plutôt qu'une femme écoutait notre échange, et je me demandai qui cela pouvait être.

L'homme corpulent écarta les mains.

— Un premier délit... vous n'encourez pas plus, je pense.

— Je n'en ai aucune idée. Vous ne m'avez pas donné l'identité de votre faussaire.

— Je le répète, ce n'est pas nécessaire.

— Et comment ferez-vous pour persuader un jury de juger votre... remplaçant ?

Il avait la réponse à cette question, sans doute préparée à l'avance.

— Présentons la situation ainsi. On a retiré de l'argent sur un compte... que nous nommerons le compte de Mr. A, et ce retrait a alerté Mr. A. Il sait qu'on a falsifié un chèque. Il est résolu à découvrir l'auteur de cette fraude et à le mener devant les tribunaux. Ses soupçons le conduiront à la bonne personne, c'est inévitable, à moins que nous l'aiguillions vers un remplaçant...

Il s'exprimait comme quelqu'un qui a appris son texte par cœur. De temps à autre, il glissait un papier sous la lumière et le consultait.

— Et comment comptez-vous l'aiguiller ?

— Si un second chèque apparaissait... un autre faux... dans des circonstances qui désigneraient sans l'ombre d'un doute le... le remplaçant, Mr. A en conclurait forcément que ses soupçons étaient

infondés, et que les deux chèques ont été falsifiés par la même main.

Je posai le poing sur la table et le contemplai.

— La mienne ?

Il hocha la tête et se redressa, l'air de s'être libéré de ce qu'il avait sur le cœur.

— Merci, répondis-je. Sans façon.

Après quoi je me levai.

— Cinq cents livres, me lança-t-il en pianotant sur la table.

Tel un écho, j'entendis la voix de Fay qui me disait : « Cinq cents livres... il me faut cinq cents livres. »

Je fus soulagé de ne plus avoir la lumière dans les yeux. Debout, elle ne me gênait plus. Je regardai par-dessus la lanterne mais ne pus voir le visage de l'inconnu, penché au-dessus de la table. Je vis son chapeau, ses grosses épaules, ses mains boudinées. Je restai là, tiraillé. Il parlait de cinq cents livres, et Fay parlait de cinq cents livres. Il me les proposait, alors qu'elle risquait de couler à pic si elle ne les réunissait pas. Et puis la prison... trois ans... une idée des plus désagréables. D'un autre côté... à quoi bon être libre si c'était pour finir clochard ? J'étais ballotté en tout sens.

Je m'apprêtai à parler, mais ma réponse ne sortit jamais de ma bouche. Tout à coup, je sus que je ne pouvais accepter.

— Non, dis-je, avant de tourner les talons et de sortir.

CHAPITRE IX

Le sang me cognait dans les tempes, j'avais l'impression de m'être écarté juste à temps du bord d'un précipice vertigineux. J'ignore ce qui m'emplit de ce sentiment. L'espace d'un instant, je ne vis ni n'entendis rien. J'avançai d'un pas maladroit sur le chemin et heurtai un arbre. Au même moment, on m'appela :

— Fairfax !

C'était celui que je venais de quitter, et il m'interpella de nouveau.

— Fairfax !

Je me retournai. Je n'avais accompli que quelques pas. Il se tenait dans l'embrasure, la lanterne levée devant lui. Au même moment, quelqu'un laissa échapper un bruit indistinct, de douleur ou de détresse, qui sembla provenir de l'obscurité derrière lui.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Vous êtes trop pressé. Revenez, que nous mettions les choses au clair.

— Inutile. Ma décision est prise.

Il posa la lanterne sur la table de sorte que la plaque noire se trouve entre la chandelle et la porte. Je vis alors tout le côté gauche de la pièce nue, baigné d'une lueur jaune. Il vint dans ma direction.

— Quelqu'un d'autre souhaite vous parler, annonça-t-il. Vous pourrez regagner l'auto quand vous en aurez terminé.

Sur quoi il me dépassa et disparut.

Après un moment d'hésitation, je retournai à la bicoque, brûlant de curiosité. Je regardai à l'intérieur. Quelqu'un attendait debout – une femme, couverte à ce qu'il semblait d'une cape et d'un voile noirs. Dès que je fus entré, elle saisit brusquement la lanterne et la braqua sur mon visage. On a toujours l'impression d'être le dernier des imbéciles lorsqu'on se trouve sous le regard scrutateur de quelqu'un qu'on ne peut voir. En outre, elle prit son temps, et comme l'envie me venait de casser quelque chose, elle posa la lampe sur le bord de la table et s'approcha de moi, la main tendue.

— Comment vas-tu, Cart ?

Je restai figé sur place, comme assommé. Elle portait une sorte de petite toque de laquelle pendait le voile noir qui lui couvrait le visage

et lui entourait le cou tel un foulard, mais dès qu'elle eut prononcé un mot je la reconnus. C'était Anna Lang.

Comme on le sait, je n'avais jamais apprécié Anna, et tous deux avions des raisons d'être gênés de nous trouver face à face. J'espérais qu'elle ne connaissait pas ces raisons aussi bien que moi... je ne pouvais croire qu'elle serait venue à ma rencontre si ç'avait été le cas. Je souhaitais du fond du cœur qu'elle ne sût pas qu'oncle John avait tenté de me forcer à l'épouser. J'aurais voulu être à mille lieues de là, et pourtant, chose incroyable, une part de moi se réjouissait de la voir. D'abord, lorsque l'on vit loin des siens et de ses amis depuis trois ans, il fait bon revoir l'un d'eux... on a l'impression de combler quelque peu le fossé. Ensuite, je pensai qu'elle me parlerait peut-être d'Isobel, parce que, bien sûr, elles sont voisines, et Isobel et moi n'ayant pas été fiancés ni quoi que ce soit, je me dis que son nom pourrait surgir dans la conversation. Ces pensées ne me vinrent pas dans l'ordre où j'ai pu les noter, mais se bousculaient toutes à la fois.

Je restai là, immobile, et Anna laissa retomber sa main.

— Tu ne me reconnais pas, Cart ?

Chez Anna, sa voix compte parmi ce qui m'exaspère le plus. On la qualifierait de belle si elle appartenait à une actrice déclamant des vers plats et prétentieux dans un décor de jardin sous une lune factice, mais sa façon de s'exprimer m'a toujours donné envie de lui jeter des tomates.

— Bien sûr que je te reconnais. Et toi, quelles sont les nouvelles ?

Je crains de n'avoir pas usé d'un ton très aimable. J'ignore pourquoi certains ont le don de vous agacer, mais c'est ainsi.

Lorsque j'eus posé ma question, elle rit. Elle possède ce rire que dans les romans on qualifie de « velouté » et « fluide ». En ce qui me concerne, cela m'horripile.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes, et je crains qu'il en aille de même pour toi. Nous avons des choses à nous raconter, tu ne crois pas ?

Il me semblait en toute sincérité que je n'avais rien à lui raconter. Je lui en fis part... avec politesse, cela va de soi. Je lui expliquai que je n'avais guère marqué l'histoire, et que je ne comptais ennuyer personne avec ma carrière affreusement barbante.

Elle rit encore.

— Inutile de prendre des gants. Ça ne te sied guère. Si je suis ici, c'est que je veux te parler. M'accorderas-tu un peu de ton temps ?

Je ne pouvais le lui refuser.

— Asseyons-nous, dit-elle. Debout, on peut conduire un entretien, mais pas discuter. Moi, c'est discuter qui m'intéresse.

Elle franchit le seuil et s'assit sur la marche devant la porte. Je m'assis à mon tour, dans le coin opposé. Je l'observai cependant qu'elle dénouait son voile et le rejetait en arrière avec une lenteur calculée. Puis elle se détourna et orienta la lanterne de sorte que la lumière brille juste entre elle et moi, que je voie son visage et elle le mien. Voilà ce qui m'agace chez Anna... ses manières cabotines. C'est sans doute dans sa nature. Autrefois, elle enrageait lorsque je le lui reprochais... il y a une éternité, quand nous étions enfants et ne nous soucions pas de blesser l'autre.

Elle me regarda, le menton légèrement relevé et les yeux mi-clos. Un jour, un peintre lui avait dit qu'elle ressemblait à la Demoiselle élue lorsqu'elle prenait cette pose, laquelle était devenue depuis sa minauderie de prédilection. Si on la voyait peinte ainsi, on penserait « Quelle beauté ! »... et ce ne serait que vérité. Mais cela n'en reste pas moins une coquetterie, et les coquetteries finissent toujours par vous hérissier le poil.

— Tu as très bonne mine, Anna, dis-je.

Elle me regarda d'un air mélancolique, de ses grands yeux foncés qui lui donnent l'air d'être sur le point de pleurer.

— C'est vrai ? Toi non... pauvre Cart !

J'aurais voulu lui rétorquer aussitôt : « Nom d'un chien, ne me donne pas du "pauvre Cart" ! », mais cela dut se voir.

— Ne te fâche pas, reprit-elle. Pourrions-nous discuter en amis pendant dix minutes ? Dix minutes, ce n'est pas grand-chose comparé à trois ans. Cela fait trois ans que nous ne nous sommes pas parlé, n'est-ce pas ?

— Dans ces eaux-là.

— Comment se sont passées ces années ?

— Couci-couça.

Elle avança la main comme pour me toucher.

— J'en sais peut-être plus sur ces années que tu ne le crois.

— Il n'y a pas grand-chose à savoir.

— Et si je te confiais ce que je sais ? Ça n'a rien d'agréable à raconter... pas vrai ? Je crois donc que je vais m'abstenir. C'est la dégringolade depuis le début, et à présent tu te retrouves à l'endroit où il n'y a plus de marche sous tes pieds.

Couché sur le papier, cela paraît cru et brutal, mais elle s'exprima

d'un ton empreint d'une douceur triste, et à la fin sa voix se mua en soupir comme celui qui m'était parvenu depuis le recoin noir de la voiture.

— De quoi veux-tu me parler ?

— De toi et moi. Me détestes-tu, Cart ?

— Je t'en prie, cesse tes bêtises !

Elle eut de nouveau un rire attristé. Un imbécile qui se prenait pour un poète lui avait dit un jour que son rire portait en lui toutes les larmes et toute la musique du monde. Depuis, évidemment, elle s'efforçait de rire avec mélancolie. Elle ne manque pas de pratique, et elle y parvient à merveille.

— Écoute, Anna, dis-je – j'avoue que je m'échauffais –, est-ce pour me demander si je te déteste que tu m'as trimballé en auto depuis Londres jusque dans ce bois ?

— C'est possible.

Qu'attendre d'une femme pareille ? Je fis mine de me lever.

— Cart... reste ! Je... je veux discuter avec toi. Je... prends d'énormes risques en venant te parler ainsi.

Jamais de ma vie je n'avais entendu pareilles billevesées. Elle aurait dû savoir qu'il était inutile de chercher à m'amadouer de la sorte. Anna et moi avons le même âge, vingt-sept ans, et nous connaissons depuis toujours. Voilà ce qui m'agace... elle devrait se montrer plus avisée. Je le lui dis.

— À quoi bon me servir ces boniments ? Pourquoi m'as-tu fait venir ?

— Bobby te l'a expliqué.

Bobby... dès qu'elle eut prononcé ce prénom, je sus où j'avais vu l'homme replet auparavant. Markham... c'était son nom... Bobby Markham. Quinze jours plus tôt, je m'étais présenté pour un poste de secrétaire chez un certain Arbuthnot Markham, associé au sein d'une grosse entreprise d'import de bois de construction. Puisque leurs échanges commerciaux s'effectuent en majeure partie en Amérique latine et que je possède quelques notions d'espagnol, je pensais avoir mes chances. J'étais reparti bredouille. Après avoir rencontré Arbuthnot Markham, je ne le regrettai guère... il ne me plaisait pas. Mais dans ma situation, on ne fait pas la fine bouche.

Le gros se trouvait à la réception quand je l'avais traversée. Il ne m'avait pas adressé la parole, bien que nous nous fussions croisés quelques années auparavant. Il m'avait pourtant reconnu... cela se voyait. C'est assez agaçant lorsque quelqu'un que l'on n'estimait pas

digne de soi trouve à son tour que l'on n'est pas digne de lui. Concernant Bobby Markham, peu m'importait. Je ne l'appréciais guère plus que son frère. Je suppose qu'ils sont frères... les ressemblances sont nombreuses, sauf qu'Arbuthnot est sec là où Bobby est flasque, et massif là où Bobby n'est que bouffi. Arbuthnot me paraissait être un tyran, et Bobby un imbécile. Leurs voix étaient cependant semblables.

— Oh, Bobby me l'a expliqué ?

Du Anna tout craché... elle me donnait son nom avec le même naturel que si elle me souhaitait bonjour.

— Et toi, quel est ton rôle dans cette affaire ? Il m'a parlé d'un client.

Elle releva de nouveau le menton.

— Le client, c'est moi.

— Anna, que signifient ces sornettes ? Ça ne prend pas du tout, cette proposition bidon de cinq cents livres et les balivernes de Mr. Bobby Markham au sujet d'un client qui a falsifié un chèque et veut que je fasse de même pour le sortir du pétrin.

Je crus la voir blêmir.

— Pas « le » sortir, mais « la » sortir du pétrin.

— C'est donc toi ?

Elle avait blêmi, en effet. Pour la première fois, j'eus l'impression qu'elle ne jouait plus la comédie.

— Oui, répondit-elle. Voilà pourquoi je t'ai demandé si tu me détestais, Cart. Si c'est le cas, je te sers de quoi te venger sur un plateau.

— Vraiment ? m'enquis-je, voulant être sûr et certain de ce qu'elle entendait par là.

— Oui, vraiment. Me détestes-tu, Cart ? Parce que alors il te suffit d'aller voir oncle John et de lui raconter ce que Bobby et moi t'avons confié ce soir.

Elle savait que je n'en ferais rien. Elle cherchait à m'attendrir, mais malgré ses simagrées, j'éprouvais quelque compassion à son égard. Je la sentais rongée par la peur, et me demandai dans quoi elle s'était fourrée.

Je m'adossai au cadre de la porte et tâchai de garder mon calme.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— Bobby te l'a expliqué.

— Bon Dieu, Anna, tu veux me faire croire que tu as falsifié des

chèques ?

Elle hocha la tête.

— Un seul chèque... Cart, ce n'est pas si terrible que ça en a l'air. Si tu me laisses te raconter... Je... J'ai... c'est affreux de n'avoir personne à qui se confier.

— Et Mr. Markham ? suggèrai-je.

— Bobby ne compte pas.

C'était gentil pour Bobby, songeai-je, qui sans doute se mouillait dans cette affaire louche parce qu'il était assez idiot pour s'être entiché d'elle.

— Je veux tout te raconter. Tu m'écouteras... n'est-ce pas ? Il le faut, sinon ce ne serait pas juste. Je n'avais pas l'intention de commettre un crime. Je croyais oncle John mourant, et je savais qu'il me léguait tout, parce qu'il me l'avait dit lui-même la semaine précédente, alors j'ai pensé qu'il n'y avait pas de mal à écrire ce chèque... il m'aurait donné le double de cette somme si je la lui avais demandée.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce qu'il était inconscient, et que je ne pouvais attendre. Il me fallait à tout prix cet argent. À présent, je ne sais plus comment m'en sortir.

Je lui donnai le conseil qui me semblait le plus judicieux. Je la sentais terrifiée.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire... tout avouer.

— À oncle John ?

— Oui.

Le visage blafard, elle me regarda environ trente secondes.

— Il ne me le pardonnerait jamais, dit-elle lentement.

Puis, comme après une révélation soudaine, elle ajouta :

— Tu crois que ça jouera en ta faveur.

Eût-elle été un homme, je l'aurais frappée. Non que c'eût été utile, de toute façon... à quoi bon frapper quelqu'un capable d'un tel raisonnement ?

Elle eut un hoquet, se pencha et me prit par le bras.

— Non, non... ce n'est pas ce que je voulais dire ! Cart... je ne le pensais pas ! D'autres fonctionnent ainsi, mais pas toi. Tu m'aiderais si tu le pouvais. D'ailleurs tu essaies de me tirer d'affaire, même si tu me détestes.

Hors de question de répondre à cela.

— Je suis aux abois... je ne sais plus ce que je raconte. S'il l'apprend, il me déshériterait... et jamais je ne saurais vivre dans la pauvreté... depuis toujours je connais l'opulence. Si tu étais un inconnu, tu ne m'aiderais pas... mais toi, Cart, tu vas m'aider, n'est-ce pas ?

— Toi seule peux t'aider... moi je ne peux rien.

— Non, non, surtout pas ! Il ne me laisserait pas un penny, et si l'héritage ne me revient pas, tout ira aux bonnes œuvres, je le sais de sa bouche. N'importe comment, tu ne le toucheras pas non plus, Cart... non, ce n'était pas mon propos... Cart, je te le jure... je divague.

Elle se détourna, saisit le jambage à deux mains, cacha sa figure contre son bras et déversa toutes les larmes de son corps. C'était affreux à entendre. Elle ne feignait pas ses sanglots, elle pleurait pour de bon. Plus tard, lorsque je posai la main sur son bras, je sentis sa manche trempée. Lorsqu'une femme pleure ainsi, on est désespéré, à moins de la serrer dans ses bras et la réconforter... ce dont je n'avais pas la moindre intention.

J'attendis, sans un mot, car toute parole me semblait vaine. Au bout d'un moment, elle se calma, et enfin elle laissa retomber ses bras et se tourna de nouveau vers moi. Les mains sur les genoux, elle appuya la tête contre le montant, les yeux clos.

— Ce n'était pas mon propos, dit-elle.

— Ne t'inquiète pas.

— Je sais que tu n'es pas comme ça.

Entre-temps, j'avais réfléchi.

— Anna, j'ignore ce que tu comptais accomplir avec cette fausse annonce et en me conduisant ici, mais si j'ai une certitude, la voici : si tu as vraiment commis une bêtise avec le chéquier d'oncle John, tu as offert à Bobby Markham une emprise très dangereuse sur toi. Je ne connais pas grand-chose de lui, mais d'après le peu que je sais, je ne me sentrais pas rassuré de remettre ma réputation et... – j'hésitai un instant, puis choisis de ne pas prendre de pincettes –... et ma liberté entre ses mains.

Elle me regarda entre ses cils noirs.

— Tu n'aurais pas confiance en lui ?

— Non... pas le moins du monde.

Elle hocha la tête, d'un air assez désinvolte.

— Il n'y a pas à s'inquiéter de Bobby. Il me mange dans la main.

Puis elle s'avança et s'appuya sur mon genou.

— Et toi, Cart, qu'en est-il de toi ?

— De moi ?

— Oui, de toi. C'est ce qui m'importe. Je me suis mise à la merci de Bobby, d'accord, mais vous êtes tous les deux au courant pour le chèque. Si Bobby a une emprise sur moi, alors toi aussi.

Elle me fixa d'un regard étrange.

— Tu ne crois pas, Cart ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, bien entendu. Chacun sait comment ça fonctionne... nos pensées précèdent toujours nos paroles. À l'instant même où je prononçai ces mots, je les regrettai, car elle me rit au nez.

— Dois-je te faire un dessin ? Tu en sais assez pour me clouer au pilori si tu décides de me dénoncer à l'oncle John. Non, c'est trop cruel... tu ne m'infligeras pas cette honte... n'est-ce pas ?

— Et puis quoi, je devrais t'en remercier ?

— Non, tu ne m'infligeras pas un tel supplice. Tu n'irais pas voir l'oncle John. Mais si vous vous rencontriez et qu'il te pose la question, comment réagiras-tu ? Me dénonceras-tu ?

À la fin de sa phrase, sa voix se cassa.

— S'il m'interrogeait au sujet du chèque ? Cela fait trois ans que je ne l'ai pas vu et que je n'ai pas de nouvelles de lui. Pourquoi m'interrogerait-il ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, d'un ton las et perplexe. Je... je n'en sais rien. Ce n'était... qu'une supposition. Me dénonceras-tu ?

— Les suppositions ne nous avanceront à rien.

— Cart, réponds-moi. C'est moi qui t'ai mis au courant. Ce n'est pas comme si tu l'avais découvert par toi-même. Tu ne pourrais répéter ce que j'ai eu le courage de t'avouer, si ?

Je touchai son bras. Ce fut à ce moment que je sentis sa manche trempée de larmes.

— Qu'est-ce qui te pousse à croire que je pourrais être confronté à cette situation ?

— Les hommes âgés ont des lubies, dit-elle, le bras tremblant, avant de se pencher plus près. Supposons qu'il envoie quelqu'un te chercher. Qu'il te pose des questions. Que tu voies là l'occasion de

m'écarter et de reprendre la place qui était la tienne.

Elle dégagea son bras d'un mouvement brusque.

— Oh, pourquoi me suis-je confiée à toi ? Quelle idiote finie je fais !

Elle me tapait assez sur les nerfs depuis le début, et cette fois je ne pus me contenir.

— Pour quel genre de goujat me prends-tu ? m'exclamai-je en me levant. Ça suffit. Je m'en vais.

Elle bondit sur ses pieds.

— Cart... me promets-tu de ne rien dire ? Jures-tu de ne rien lui répéter de ce que je t'ai raconté ? Si tu me le promets, je te croirai.

Furieux, je fus incapable de prononcer un mot, et elle dut penser que j'hésitais, car elle fut secouée de sanglots.

— Si je t'en ai parlé, c'est parce que j'ai une immense confiance en toi. Alors tu n'as pas le droit d'utiliser ce que je t'ai confié.

Je recouvrai mon calme, mais je crois m'être néanmoins exprimé d'un ton sec.

— Je ne t'ai rien demandé. Je ne me serais pas approché à moins de cent kilomètres de cet endroit si je m'étais douté un instant de ce que tu allais m'avouer. Toi qui me connais depuis toujours, tu devrais avoir assez de jugeote pour savoir que ça restera entre toi et moi. Tu ferais mieux de cracher le morceau toi-même, mais si tu n'en as pas l'intention, évite de te livrer à de telles imbécillités, à l'avenir. L'oncle John, lui, est loin d'être un imbécile, et tu ne peux qu'être démasquée.

— Mais pas à cause de toi ? J'ai ta parole ?

— Je te l'ai déjà donnée. Au revoir.

Elle me laissa avancer d'une dizaine de mètres puis m'appela.

— Où vas-tu ?

— À la voiture.

— Elle n'est pas là.

— Où est-elle ?

Elle hésita.

— Je ne voulais pas d'eux dans les parages. Je ne voulais pas de... Bobby.

— Et comment vais-je rentrer ? Où sommes-nous ?

— Tu ne le sais pas ?

Je commençais à en avoir une idée.

— À Linwood Edge ?

— Bien sûr. Je pensais que tu avais reconnu. Je comptais sur toi pour me raccompagner. Je voulais me débarrasser de Bobby, alors je lui ai dit d'emmener l'auto au croisement près du pont, juste à la sortie du village.

Je n'avais pas la moindre envie de traverser le bois en sa compagnie, mais il semblait que je ne pouvais y couper. Je savais où nous nous trouvions, à présent : à la lisière des terres de mon oncle, à un quart d'heure de marche de sa demeure, puis à quelques minutes de la voiture.

Elle prit la lanterne et ferma le loquet de la porte frêle. Nous repartîmes par le sentier étroit. La lumière jaune s'étalait à nos pieds ; partout autour de nous régnaient dans les bois une obscurité et un silence absolus. Elle ne parla pas, et moi non plus. Ma dernière visite à Linwood remontait à très longtemps. J'y étais venu avec Isobel. L'étang d'Isobel s'y trouvait. Je me demandai où elle était, en cet instant. Puis je sursautai lorsque Anna prononça son nom.

— Isobel Tarrant habite par ici. Tu le sais sans doute.

— Ah bon ? répondis-je, sans aucune intention de lui indiquer ce que je savais ou pas.

— Oui. Nous allons probablement bientôt être invités à son mariage.

Mon cœur parut cesser de battre quelques instants. Ce fut une impression des plus terribles.

— Elle se marie ? demandai-je au bout d'un moment.

Il me fallait prononcer ces mots, mais de telle sorte qu'Anna ne remarque rien. J'estimai y être parvenu à merveille.

— Ce n'est pas encore officiel, alors ne la félicite pas.

— Avec qui ?

— Giles Héron. Tu as dû le connaître. Il a acheté Brockington. C'est un très bon parti pour une fille comme Isobel, qui n'a pas un sou et n'en aura jamais. Miss Willy a tout placé en viager, tu sais.

Je restai muet, content qu'il fasse si sombre.

Nous atteignîmes l'orée du bois, et je vis l'enclos des chevaux qui étendait sa surface noire entre l'allée carrossable et nous. Les ormes qui le bordaient étaient encore plus noirs. Sous la lueur blafarde qui émanait du ciel, la lumière jaune de la lanterne semblait incongrue. Anna dut le ressentir aussi, car elle en ouvrit le volet et souffla la

chandelle.

Nous poursuivîmes jusqu'à la route, puis je lui souhaitai bonne nuit et me dirigeai vers le portail, mais elle me rejoignit en courant.

— Cart... attends.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est... c'est toi. Pourquoi es-tu... si maigre ?

— Je ne suis pas maigre.

— Oh si... c'est effrayant. Quand je t'ai vu...

Sa voix s'étrangla.

— Que t'es-tu infligé ?

— Rien.

— Cart...

— Au revoir, Anna.

Cette fois-ci, je partis.

Je trouvai la voiture, non pas à l'endroit qu'elle avait indiqué, mais quasi dans la grand-rue du village. Il devait être près de minuit. Le chauffeur avait ouvert le capot, sous lequel il trifouillait à la lumière d'une lampe électrique. Je lui demandai ce qui n'allait pas, ce à quoi il répondit qu'il l'ignorait. Pas un signe de Bobby Markham.

Je remerciai le ciel qu'il fût si tard et qu'il fût si sombre. Je ne voulais surtout pas que quelqu'un passe et me reconnaisse. J'imaginai comme les cancans iraient bon train dans le village.

Tandis que le chauffeur bricolait, je fis les cent pas. Aucune lumière ne brillait nulle part. Peu après il m'appela et me demanda de lui tenir la lampe. Alors que je la saisisais, j'entendis une auto arriver là où la rue forme un coude, puis j'en vis les phares. Elle roulait lentement – c'était une petite Morris – et au moment où elle arrivait à notre hauteur, le chauffeur me reprit la lampe, qu'il dirigea droit sur moi et m'aveugla presque.

Je ne vis ensuite que les feux de position de la Morris, qui franchissait le pont. Puis elle disparut, mais au bruit il me sembla qu'elle avait franchi la grille de chez mon oncle, et je me demandai qui pouvait s'y rendre à pareille heure.

Environ cinq minutes plus tard, le chauffeur parvint à mettre le moteur en marche, et nous repartîmes vers Londres. Au bout de quelques kilomètres, je tâchai d'engager la conversation, mais il ne me répondit pas. Puis je fis un commentaire au sujet de la voiture, auquel il ne répondit pas non plus, après quoi j'abandonnai.

CHAPITRE X

À Linwood House, Anna Lang se tenait appuyée contre la grande porte du vestibule, la main sur le loquet. Elle tendait l'oreille. Derrière elle, dans l'obscurité, seule brillait la petite lampe près du téléphone. Elle avait ôté son chapeau et son voile, puis lissé sa chevelure noire, qui encadrait son visage d'ondulations aussi formelles et naturelles que les striures du marbre dans les cheveux de quelque statue de nymphe.

Dès qu'elle entendit la voiture se garer, elle ouvrit la porte.

Un homme monta les marches avec autant de hâte qu'un médecin assez corpulent peut se le permettre.

— Comme je suis soulagée que vous ayez pu venir ! dit Anna.

Le Dr Monk entra.

— Comment va-t-il ?

— Je crois qu'il dort. Quel soulagement que vous soyez là ! J'ai eu une peur bleue.

— D'accord, d'accord, je vais aller le voir.

Elle le précéda jusqu'à l'escalier et alluma la lumière d'un des paliers.

— Il ne se souvenait de rien quand je l'ai remis au lit.

— D'accord, d'accord, je vais aller le voir.

Elle l'accompagna à l'étage et se posta à l'entrée de la grande chambre où John Carthew dormait d'un sommeil paisible dans un immense lit à colonnes à l'ancienne. Une veilleuse brûlait sur la table de toilette en marbre à deux vasques. Derrière les lourds rideaux cramoisis qui empêchaient l'air nocturne d'entrer, il régnait dans la pièce une atmosphère feutrée et quelque peu étouffante.

Le Dr Monk alla près du lit. Anna retint son souffle. Il ne fallait pas qu'il se réveille.

Le médecin la rejoignit peu après, l'invita à sortir de la chambre et referma la porte.

— Il m'a l'air d'aller bien, dit-il. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Anna récita l'histoire qu'elle avait préparée, le visage blême, en regardant Monk de ses grands yeux mélancoliques. Et s'il ne la croyait

pas ?

— Il s'est couché à dix heures. Moi, j'ai lu jusqu'à plus de onze heures. Ensuite je suis montée dans ma chambre, et les domestiques ont fermé la maison. Je me sentais agitée, j'avais trop chaud, et au bout d'un moment je suis descendue prendre l'air sur la terrasse. J'ai dû sortir une demi-heure. Quand je suis rentrée, j'ai trouvé la chambre de mon oncle entrouverte, alors j'ai regardé à l'intérieur pour voir s'il allait bien. Il était étendu, évanoui, juste derrière la porte. Je suis allée chercher de l'eau froide, il est revenu à lui aussitôt et je l'ai aidé à se remettre au lit. Il ne se souvenait de rien, c'est pourquoi j'ai jugé préférable de vous appeler.

— Vous êtes sûre qu'il était inconscient ?

— Oui, certaine.

— Il m'a l'air en parfaite santé, dit le médecin, perplexe.

Ils retournèrent ensemble à l'escalier. Comme ils commençaient à descendre, Anna dit :

— Vous devez penser que je vous ai fait déplacer pour rien. Je suis navrée.

— Peu importe, répondit le Dr Monk d'un ton quelque peu bougon.

— Quand il m'arrive de traverser le village de nuit, c'est fou ce qu'il me semble désert... comme s'il était désert depuis mille ans. Vous n'avez dû voir personne.

Le Dr Monk eut un ricanement mauvais et se frotta les mains.

— Détrompez-vous, j'ai vu Cart Fairfax.

Il descendit une marche, mais Anna resta figée derrière lui, la main sur la rampe.

— Cart ? Cart ? fit-elle d'une voix étouffée.

— Cart Fairfax, oui, confirma le médecin en levant vers elle ses petits yeux gris.

Son agacement s'atténua nettement. Lui que le charme d'Anna ne laissait pas insensible, il fut fort satisfait de l'effet que produisit son annonce.

— Cart ? répéta Anna. Cart Fairfax... ici ?

— Devant chez Turner, qui tenait une lampe électrique pour un chauffeur en train de réparer un moteur. Au moment où je passais, il lui a repris la lampe, qui a éclairé Cart en plein visage. Pas de doute, c'était bien lui.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Anna, qui tremblait comme une

feuille et dont les mots furent à peine audibles.

— Pourquoi ? Quel est le problème ?

Elle secoua la tête.

Ils descendirent dans le vestibule.

— Docteur Monk...

— Qu'y a-t-il ?

— Croyez-vous que Cart est venu ici ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je ne sais pas si je devrais... si, il faut que j'en parle à quelqu'un.

— Que se passe-t-il ?

— Je vous ai expliqué que j'étais sortie. Je suis rentrée parce que la fenêtre de la bibliothèque était ouverte.

— Comme vous l'aviez laissée, c'est ça ?

— Non... ce n'est pas par là que je suis sortie. Je suis passée par la porte du jardin. Elle est munie d'une serrure, dont j'ai la clé. Elle était bel et bien fermée, parce que j'ai vérifié, mais la grande fenêtre de la bibliothèque était entrouverte.

— Pensez-vous que Mr. Carthew...

— Je ne sais quoi penser. Supposons qu'il soit descendu et qu'il ait ouvert à quelqu'un, ou encore qu'il ait entendu du bruit dans la bibliothèque et se soit levé. Sa chambre est juste au-dessus. Je ne sais que penser.

— La fenêtre était ouverte. A-t-on dérangé des affaires ?

Elle hésita. Puis, sans un mot, elle alla ouvrir une porte. Le Dr Monk la suivit. Elle actionna un interrupteur, et la bibliothèque s'illumina, pièce élégante et chargée pourvue de rideaux bordeaux et de vieux fauteuils en cuir confortables.

— Les rideaux étaient tirés, mais la porte était ouverte, expliqua lentement Anna.

La pièce était haute de plafond. Elle comptait deux ouvertures : de larges portes-fenêtres, comme le Dr Monk le savait. Entre celles-ci se trouvait un grand secrétaire d'acajou comportant trois tiroirs. Celui du haut était mal fermé.

Le médecin alla l'examiner.

— Ce tiroir...

— Je sais.

— Avez-vous regardé si quelque chose manquait ?

— Je n'ai pas osé. Je... j'avais peur.

— Eh bien, vous feriez mieux de vérifier, à présent, déclara-t-il. Il n'y garde aucun objet de valeur, je suppose... si ? Ça alors ! On a fouillé dedans !

Les documents étaient sens dessus dessous. Un chéquier était ouvert en travers.

— Ça alors ! s'exclama de nouveau le médecin. Il s'est passé quelque chose de louche... ça ne fait aucun doute !

Anna tenta de refermer le tiroir, mais sa main tremblait. Elle s'appuya contre le bureau et dit d'une voix étranglée :

— Oh... mon Dieu !

Le Dr Monk lui lança un regard pénétrant.

— Si l'on avait volé quelque chose, le remarqueriez-vous ?

Il abaissa le volet du secrétaire et mit au jour un désordre plus grand encore. Une rangée de casiers surmontait le bureau. On en avait tout sorti... des papiers, un agenda, des crayons, un vieux stylo, quelques sceaux, des timbres, et des factures soigneusement classées. Au milieu de ce désordre s'étendait une chaînette à laquelle était accroché un jeu de clés.

Anna poussa une exclamation et s'en empara. Les clés tombèrent bruyamment sur le bois.

Le Dr Monk la regarda. Les grands yeux d'Anna débordaient de peur. Étrange. Il n'aurait jamais imaginé qu'il en fallût si peu pour l'effrayer. Elle était blanche comme un linge. Ses lèvres splendides avaient perdu leur couleur.

Le Dr Monk était plus que sensible aux charmes d'Anna. Âgé de cinquante ans, célibataire très aisé, il n'envisageait pas de convoler, mais la compagnie d'Anna lui procurait un sentiment de jeunesse des plus agréables. La pâleur et le malaise de la jeune femme le touchaient dangereusement. Il redoutait de se trahir d'une façon ou d'une autre si elle continuait à le regarder ainsi. Dangereux... très dangereux, mais ô combien agréable. Charmante femme. Minuit. Danger. Cette position d'ami consolateur...

— Ma chère Miss Anna... dit le Dr Monk, d'une voix chaleureuse empreinte d'un léger tremblement.

Anna le regarda dans les yeux, puis ses paupières tombèrent, et un frisson la parcourut. Elle ramassa les clés et releva le volet du secrétaire d'un mouvement brusque.

— Vous ne... vous n'en parlerez à personne, n'est-ce pas ?
demanda-t-elle au bout d'un moment, d'une voix feutrée, sans le regarder.

— Ma chère Miss Anna... répéta le Dr Monk.

— Je vais devoir prévenir mon oncle. Je préférerais le lui épargner, mais il le faut.

— A-t-on volé quelque chose ? s'enquit-il, de plus en plus perplexe.

Il devait exister une raison à la stupéfiante agitation d'Anna.

— Je n'en sais rien.

Puis, d'un ton radicalement différent, elle dit :

— Êtes-vous sûr que c'est Cart que vous avez vu ?

— Oh, tout à fait.

Cherchait-elle à changer de sujet ? Ou insinuait-elle... que pouvait-elle insinuer ? Elle avait recouvré un peu de couleur.

— Je vous retiens alors qu'il est fort tard. Au revoir.

Il accepta qu'elle le congédie ainsi, avec le sentiment d'avoir évité un danger. Qui sait si, plus tard, il ne se serait pas ridiculisé ? D'une certaine manière, il regrettait de n'en avoir pas eu l'occasion. Quelque peu démoralisé, il lui souhaita bonne nuit et sortit. Avant qu'il ait atteint sa voiture, Anna le rappela.

— Docteur Monk !

Il ne voyait d'elle qu'une ombre noire se découpant sur la lumière blafarde du vestibule. Se tenant entre le jambage et la porte à demi ouverte, elle parla vite et à voix basse.

— Paraissait-il souffrant ?

— Qui ça ?

— Cart.

— Bon sang... non ! Pourquoi cette question ? Je ne l'ai aperçu qu'un bref instant. Je l'ai trouvé assez maigre, en revanche.

— Il n'avait pas l'air malade ?

— L'est-il ?

— Je ne sais pas.

Elle s'avança sur le perron.

— Docteur Monk...

— Oui ?

— Vous ne... vous ne raconterez à personne que vous l'avez vu ?

Pourquoi diable une telle requête ?

Elle posa un moment la main sur son bras.

— *Je vous en prie.*

— Mais pourquoi ?

— Je ne puis vous l'expliquer. Vous n'en parlerez à personne... d'accord ?

Le médecin le lui promit, en s'interrogeant sur son comportement, ainsi que sur la présence surprenante de Cart Fairfax à Linwood en pleine nuit, ou à tout autre moment d'ailleurs, s'il ne rendait pas visite à son oncle. Soudain, les clés, le malaise de Mr. Carthew, le secrétaire mis sens dessus dessous, et le regard effrayé d'Anna fusionnèrent dans son esprit rétif et lui fournirent une réponse qui l'emplit d'une profonde contrariété.

CHAPITRE XI

Mrs. Bell gravit l'escalier, pantelante, une assiette de pain de viande dans une main et une lettre dans l'autre. Elle frappa à la porte de Mr. Fairfax avec le bord de l'assiette puis, la lettre serrée entre les dents, lutta quelques instants avec la poignée assez raide et fit une fois de plus irruption à l'intérieur.

Carthew Fairfax se tenait face à la fenêtre. Dès qu'elle eut retiré la lettre de sa bouche, la logeuse déversa un flot de paroles en posant bruyamment l'assiette, de façon délibérée, assez fort pour attirer l'attention même de la personne la plus distraite.

— Et s'il vous plaît, monsieur...

Mrs. Bell avait une façon bien à elle de commencer ses phrases, comme si elle les prenait en cours.

— Et s'il vous plaît, monsieur, par pitié, il n'y a rien de plus répugnant que la sauce de rognons froide... ou si ça existe, je n'y ai jamais goûté.

Le pain de viande était accompagné d'un monticule de purée de pommes de terre d'un côté et d'une petite colline de chou de l'autre. Le tout baignait dans la sauce. Lorsqu'on est affamé, même le chou dégage une odeur succulente.

Cart se retourna d'un mouvement vif.

— Mrs. Bell, vous n'auriez pas dû... je ne peux... bégaya-t-il.

Mrs. Bell posa la lettre à côté de l'assiette. Son visage rond et replet était écarlate d'avoir cuisiné. De ses grosses mains rouges s'élevait encore la vapeur de l'eau chaude dans laquelle elle venait de les plonger. Son tablier n'était pas très net, et elle avait une tache sur la joue. Elle prit un ton autoritaire et courroucé qui ramena Cart à l'époque de l'école maternelle.

— Mr. Fairfax, je vais me fâcher ! Ça fait deux jours que vous avalez rien de la sainte journée à part des croûtes de pain, des restes de fromage et je ne sais quels rogatons ! Vous allez vous asseoir et manger un bon repas tant que c'est chaud ! Et si vous voulez vous plaindre, vous ferez ça après... parce que la sauce aux rognons faut pas la laisser refroidir, même que vous seriez duc.

— Mrs. Bell...

— Qu'il en reste pas une miette ! ordonna Mrs. Bell.

Elle ressortit en claquant la porte.

Lorsque Cart eut terminé sa dernière fourchetée de chou, il ouvrit la lettre. Elle avait été postée de Londres, le tampon datait du matin même. Sa surprise crût à chaque ligne.

Cher monsieur,

Je tiens à m'excuser de n'avoir pu me rendre au rendez-vous dont nous étions convenus hier au téléphone. J'espère que vous ne m'aurez pas attendu trop longtemps. Un accrochage sans gravité m'a retenu sur la route, et je ne suis arrivé à Churt Row que peu avant onze heures. Ne vous y ayant pas vu, j'en ai déduit que vous aviez perdu patience et décidé de rentrer chez vous. Si vous vous rendez au même endroit à la même heure ce soir, je m'efforcerai d'être plus ponctuel.

Bien à vous,

Z. 10 Smith

Le style était clair, sans détour, et quelque peu formel. Cart contempla le message. Aucun terme ne pouvait prêter à confusion. Les tournures ne présentaient aucune ambiguïté. Mr. Smith s'excusait de n'avoir pu venir à leur rendez-vous de la veille. Pourtant, quelqu'un s'y était rendu... l'homme corpulent était venu. Bobby Markham. À moins que... Pour l'heure, il n'était sûr de rien.

Puis il reprit ses esprits. Il était certain d'avoir discuté avec Anna Lang à Linwood, et Anna lui avait parlé ouvertement de Bobby. Oui, l'homme corpulent était bien Bobby Markham. Et c'était lui qui était entré dans la pièce au fond du débit de tabac. En ce cas, quel rôle jouait Mr. Z. 10 Smith ? Pour l'instant, ce n'était qu'un personnage très évasif qui lui proposait cinq cents livres, la boîte Z. 10, une voix au téléphone, et désormais, quelqu'un qui s'excusait de n'avoir pu honorer leur rendez-vous.

Bobby Markham, lui, y était allé, mais comment avait-il été au courant ? Et comment Bobby et Anna avaient-ils su que Z. 10 lui offrait cinq cents livres ? Certes, n'importe qui pouvait lire une annonce, mais comment savaient-ils qu'on lui avait fourré ce document particulier entre les mains ? Devant ce casse-tête, si la mort par inanition ne l'avait pas menacé de si près, il aurait jeté la lettre de Mr. Smith au panier et n'y aurait plus pensé. Aujourd'hui, il n'allait pas souffrir de la faim, grâce au pain de viande de Mrs. Bell. La tête lui avait tourné toute la matinée tant la faim le tenaillait. Demain, la

faim reviendrait. Cinq cents livres, ça ne se refusait pas. Il n'irait pas jusqu'à falsifier un chèque pour se les procurer, mais il était prêt à aller assez loin, et si la tâche à accomplir comportait des risques, tant mieux.

Il laissa ces considérations de côté, descendit son assiette à Mrs. Bell pour lui éviter de monter et sortit.

Il parcourut huit kilomètres afin de répondre à l'annonce d'embauche d'une société de Hampstead, se vit indiquer que le poste était déjà pourvu, et refit le trajet inverse. Les semelles de ses chaussures tenaient toujours.

À son retour, lorsqu'il ouvrit la porte, il se trouva face à Mrs. Bell et une jeune femme.

— Ah, le voilà ! s'exclama Mrs. Bell. Juste à temps, c'est le moins qu'on puisse dire.

Occupé par trois personnes, le corridor étroit semblait plein à craquer. Mrs. Bell s'appuya contre la porte et souffla bruyamment. Son tablier était un peu plus sale que trois heures plus tôt, une autre traînée lui tachait la joue, et dans ses cheveux gris on voyait plus de mèches vaporeuses et d'épingles qu'on ne l'aurait cru possible.

— La jeune dame est venue demander après vous y a pas cinq minutes et allait repartir, mais comme on dit, ça vous a fait arriver.

Cart regarda la jeune femme. Ce qui le frappa d'abord chez elle, ce fut l'intérêt avec lequel elle le considérait. Ses yeux étincelants en débordaient. Ses lèvres entrouvertes, l'inclinaison de son menton, la position de ses petites mains gantées de daim gris, tout laissait entendre : « Ainsi c'est lui, Mr. Fairfax ! » Elle portait du gris de la tête aux pieds. Pas un gris sinistre, mais celui de ses yeux, fort joli. Son petit chapeau lui couvrait si bien la tête qu'on ne voyait pas la couleur de ses cheveux ; elle aurait même pu être chauve. Il lui descendait sur les oreilles puis remontait en formant deux drôles d'ailettes, lesquelles lui donnaient un air de fée, et son port de tête renforçait ce côté léger, aérien et délicat. Elle s'exprima d'une voix douce et claire, dont les inflexions s'étaient formées de l'autre côté de l'Atlantique.

— Êtes-vous Mr. Fairfax ?

— C'est moi, oui.

Aussitôt, elle lui serra la main. Son regard rayonnait d'une délicieuse chaleur.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, dit-elle sans cesser de lui serrer la main. Eh bien, Mr. Fairfax, si ce n'est pas formidable ! Moi qui m'apprêtais à renoncer. Vous n'imaginerez pas quelle a été ma

déception, et je peinerais à l'exprimer moi-même. Non, cela me semblait vraiment trop dommage. Alors que je faisais part de mon sentiment à Mrs. Bell, la porte s'est ouverte, et j'ai su que ce serait vous.

Elle lui lâcha la main et recula avec la grâce, la vivacité et l'assurance d'un chaton. Oui, voilà à quoi elle ressemblait... à un chaton gris aux grands yeux innocents.

Cart lui sourit car cela s'imposait, mais n'ayant pas la moindre idée de ce qu'il pouvait lui répondre, il resta silencieux. La tête penchée, elle le dévisagea en ouvrant des yeux en effet immenses.

— Ne me dites pas que vous ignorez qui je suis !

— Allons bon ! s'exclama Mrs. Bell.

— Je suis Corinna Lee...

Elle s'interrompit, le fixa d'un regard interloqué et joignit les mains d'un geste brusque.

— Doux Jésus ! Je ne puis croire que vous n'ayez jamais entendu parler de moi !

— Je... je crains que...

— C'est donc vrai ! Vous devez me prendre pour une folle, alors. Peter ne vous a pas prévenu de ma visite ?

— Peter...

— Peter Lymington. Vous avez entendu parler de lui, quand même !

La façon dont Cart sourit lui plut.

— De Peter, oui.

— Et lui il va m'entendre, déclara Miss Lee d'un ton ferme. Me laisser me présenter ici et passer pour une démente, au lieu de vous écrire pour vous demander de me faire bon accueil !

— Comment suis-je censé m'y prendre ?

— En me rendant visite pour le thé, à mon hôtel. J'étais en train de laisser des instructions à ce sujet à Mrs. Bell, mais maintenant que vous êtes là, nous ferons le chemin ensemble, et pour commencer je vous expliquerai qui je suis, puis je vous donnerai des nouvelles de Peter... car s'il n'écrit pas, il m'a confié bon nombre de messages à vous transmettre.

Mrs. Bell lâcha la porte et recula d'un pas pesant. Fay descendait l'escalier. Vêtue de noir, elle portait un sac écarlate. Son chapeau ressemblait au bonnet de Pierrot, son visage poudré était aussi blanc

que le sien, et ses lèvres peintes d'un cramoisi surprenant. Elle descendait lentement en balançant son sac et en regardant droit devant elle. Lorsqu'elle atteignit la dernière marche, elle s'arrêta et s'adressa à Cart.

— Tu sors... ou tu rentres ?

— Je me suis absenté, répondit-il.

— Viens prendre le thé avec moi.

Il songea qu'elle avait dû entendre l'invitation de Corinna Lee.

— Merci... ça m'est impossible, hélas. Voici une amie de Peter... Miss Lee...

Il eut un instant d'hésitation. L'épaule de Fay formait comme un obstacle.

— Miss Lee, je vous présente Miss Fay Everitt.

Soudain, le doute l'assaillit. Fay se faisait toujours appeler Miss Everitt, jamais Mrs. Lymington. Quoi qu'il en soit...

Si elle montra un quelconque intérêt à ces présentations, ce ne fut que d'un signe de tête des plus discrets. Elle n'accorda même pas un regard à Corinna Lee. Elle sortit un miroir de poche et du rouge à lèvres de son sac à main.

— Viens prendre le thé avec moi, Cart.

— J'ai déjà un engagement.

Elle détourna son attention vers le miroir, passa du rouge à lèvres sur les courbes colorées de sa bouche, puis toisa Cart de la tête aux pieds. Sans qu'elle eût à prononcer un mot, il sut combien il paraissait misérable, que seule une très vieille amie aurait l'indulgence d'accepter sa compagnie. Miroir et bâton de rouge à lèvres retournèrent dans le sac à main. Fay partit d'un air insouciant. Le claquement de ses talons s'estompa.

— *Ça alors !* s'exclama Miss Corinna Lee.

Cart ne sut que dire. Cette peste de Fay... Si cette jolie femme était une amie de Peter, la situation risquait d'être gênante. S'ils étaient proches, elle savait sans doute pour le mariage de Peter. Il aurait peut-être dû lui présenter Fay comme Mrs. Lymington. Il ne comprenait pas la nécessité d'un tel secret, mais ce n'étaient pas ses affaires.

Lorsqu'il parvint à cette conclusion, il marchait dans la rue aux côtés de Miss Lee, qui lui confiait combien les porteurs des chemins de fer anglais étaient prévenants (fallait-il y voir une pointe de sarcasme ?) et combien elle s'étonnait de trouver Londres baignée de soleil, sous un ciel bleu.

— J'imaginai qu'il y aurait du brouillard. Les brouillards de Londres ne sont pas un mythe, tout de même ?

— Non, ils existent pour de bon.

— Quel soulagement ! Y en aura-t-il demain ?

— Je l'ignore. J'espère que non.

— Vous espérez que *non* ? Mais moi je veux à tout prix en voir un !

Cart rit.

— Obtenez-vous toujours ce que vous voulez ?

Elle donnait l'impression que c'était le cas. Elle avait un côté d'éternelle enfant chérie qui n'avait toujours connu que soleil et amour. Peut-être avait-elle envie de brouillard histoire de changer.

— La plupart du temps, répondit-elle en tournant la tête vers lui. Je voulais vous rencontrer.

— C'est fort aimable à vous.

Elle poursuivit comme s'il n'avait pas prononcé un mot.

— À cause de Peter... et à cause de votre nom.

— Fairfax ?

Elle secoua la tête.

— J'aurais aimé que ce soit pour le côté Fairfax de votre ascendance, qui est romantique et chargé d'histoire, mais je ne suis guère plus capable de mentir que Washington. Il serait dommage que je me fasse du mal en essayant, non ?

— *Et comment !*

Elle le regarda avec un soupçon de nervosité.

— Vous devez vraiment me croire folle. Mais il n'en est rien... J'essaie de vous annoncer que nous sommes cousins.

— Il faudra vous y prendre avec des pincettes.

— Je prends autant de pincettes que possible. Vous ne tournerez pas de l'œil, n'est-ce pas ?

— Je ferai de mon mieux.

Elle s'arrêta à l'angle d'une rue et leva ses yeux gris vers lui.

— Vous vous prénommez Carthew, qui était le nom de jeune fille de votre mère... n'est-ce pas ?

Cart hocha la tête.

— Et elle venait d'un village appelé Linwood ?

— En effet.

— Ma grand-mère aussi.

Ses yeux, son visage et sa voix frémissaient de gravité et d'espièglerie mêlées.

— Épatant !

— Je suis contente que Peter ne vous ait pas prévenu. Je lui ai demandé de ne pas vous en parler.

— C'est peut-être pour cette raison qu'il ne m'a pas écrit.

Ils se serrèrent la main de façon solennelle. Celle de Corinna lui sembla toute petite et très douce. Pour le moment, l'espièglerie s'était atténuée. À l'évidence, il s'agissait d'un moment important... d'un moment qu'il fallait fêter. Gagné par une terrible angoisse, Cart se souvint qu'il ne pouvait l'inviter nulle part. Le regard de Fay lui revint en mémoire. Une sensation de froid lui parcourut la main lorsqu'il lâcha celle de Corinna.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle.

— Non, rien.

Pourquoi diable l'avait-il laissée l'embarquer ainsi ?

— Ne vous l'ai-je pas annoncé avec assez de délicatesse ?

— Vous avez été parfaite.

— Alors venez.

— Je...

— Qu'y a-t-il ? L'idée de m'avoir comme cousine vous déplaît-elle ?

Dans ses yeux gris, son espièglerie s'était légèrement voilée... comme de l'eau scintillante recouverte de brume.

Cart rougit.

— Ce n'est pas ça. Je... je ne suis pas assez bien habillé pour aller prendre le thé.

— Carthew Fairfax... si vous ne venez pas boire le thé avec moi, je vais fondre en larmes ici même. Croyez-vous que c'est un costume que j'ai invité ? Si c'est le cas, détrompez-vous. Dois-je me mettre à pleurer ?

La gêne de Cart l'abandonna. Les chatons n'ont pas d'a priori. Ils ne se soucient pas des coutures craquées de votre veste ni des bosses de vos chaussures.

Corinna sortit un mouchoir de dix centimètres de côté et fronça le nez d'un air qui annonçait un sanglot imminent.

— C'est fort aimable à vous de m'inviter, dit Cart.

CHAPITRE XII

Une demi-heure plus tard, ils bavardaient comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Miss Lee résidait au *Luxe*, et ils prirent le thé en *tête à tête**⁽¹⁾ dans le salon de la jeune femme, décoré de ses propres coussins, qui ajoutaient de ravissantes touches de couleurs vives, et d'une grande photo de Poppa au milieu du manteau de la cheminée, flanquée de deux petits clichés de Peter.

Il avait appris que Poppa était le directeur de la Lee-Mackintosh Corporation, et qu'il tenait Peter en haute estime. À ses yeux, Peter était un garçon fort valable, et peu lui importait qu'il fût anglais... pas trop, du moins. Cart comprit qu'on soumettait Poppa à une pression perpétuelle pour qu'il apprécie davantage Peter. Il constata aussi que Poppa avait des idées d'un autre temps concernant les jeunes femmes qui voyageaient seules, à plus forte raison lorsqu'il s'agissait de sa fille, et qu'ainsi Corinna Lee se retrouvait avec un chaperon sur le dos, en la personne de sa cousine Abby Palliser. Elle semblait néanmoins savoir s'y prendre à merveille avec elle. Lorsqu'elle souhaitait se débarrasser de la cousine Abby, qui nourrissait une passion pour les monuments historiques, Corinna pouvait toujours l'envoyer voir la cathédrale Saint-Paul, l'abbaye de Westminster ou les Chambres du Parlement. Cet après-midi, elle visitait l'abbaye de Westminster ; étant une touriste des plus méticuleuses, la visite lui prendrait sans doute plusieurs heures.

— À présent, c'est le moment de vous poser des questions, déclara Corinna, assise à la table basse, le coude sur le genou et le menton dans le creux de sa main.

— D'accord.

— Ça ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde.

— Vous êtes sûr ?

Cart réfléchit et rit.

— Qu'allez-vous me demander ?

— Attendez, vous verrez.

Elle attendit elle-même un instant.

— Peter m'a raconté beaucoup de choses, et j'en ai deviné certaines dont il ne m'a pas parlé. Si mes conclusions sont fausses, détrompez-

moi. Peter pense le plus grand bien de vous, mais il est très inquiet, car il estime qu'on ne vous traite pas à votre juste valeur. Puisque ma grand-mère était une Carthew, cela devrait me donner le droit de parler de cette branche de la famille sans vous offenser. La première chose que je vous demanderai donc, c'est pourquoi votre oncle John Carthew ne vous est pas venu en aide quand vous vous êtes retrouvé dans les ennuis.

— Il a aidé ma mère.

— Mais pas vous.

— Non... pas moi.

— Pourquoi ?

— Rien ne l'y obligeait.

— Ne vous a-t-il proposé aucune aide ?

— Si... à certaines conditions.

— Que vous ne pouviez accepter ?

— Non.

Elle ne chercha pas à savoir lesquelles, ce qui fut un soulagement. Elle se contenta de le regarder de ses grands yeux ronds et pleins d'innocence. Ses cheveux étaient plus foncés qu'il ne l'aurait cru, d'un brun soyeux de jonc. Elle n'en ressemblait que davantage à un chaton, car ils avaient l'aspect léger et doux d'un pelage de félin. Malgré leur épaisseur, ils étaient très fins.

— Le poste qu'a décroché Peter, c'est à vous qu'on l'a d'abord proposé.

Cart rougit jusqu'aux oreilles et, en son for intérieur, accabla Peter de reproches.

— Oh, il n'était pas destiné à l'un de nous en particulier. Ça... ça ne m'aurait pas convenu de quitter l'Angleterre, à l'époque.

Elle hocha la tête.

— Vous l'avez laissé à Peter. Combien d'emplois avez-vous eus depuis le départ de Peter ?

— Je ne les compte plus.

— Et en ce moment, avez-vous du travail ?

— Pas pour l'instant.

Un air sombre passa comme une ombre furtive sur la figure de Corinna.

— Vous devez me trouver très indiscreète. Ce n'est pas mon

intention, croyez-moi. Je dois vous poser une dernière question, et j'ai peur que vous vous fâchiez.

Il ne lisait en elle nulle trace de peur. Elle avait l'air aussi à l'aise que la plus à l'aise des femmes habituées à ce qu'on ne leur refuse jamais rien.

— Je dois vous poser une question très impertinente. Si vous avez eu tant d'emplois que cela, pourquoi n'en avez-vous gardé aucun ?

Cart ressentit une bouffée de colère.

— À cause de mon incompétence, sans doute.

— *Vous m'en direz tant !* s'exclama Corinna, dont le regard étincelant l'accusait de fausse modestie.

Elle se redressa, l'air dubitatif.

— Vous pensez que je vais vous croire ?

— Je crains que ce ne soit vrai.

Elle se fit soudain aussi grave qu'un juge.

— Mr. Carthew Fairfax... je dois savoir la vérité. Aviez-vous le sentiment d'être incompétent *avant* que l'on vous renvoie de ces postes ?

— Non, j'estimais que je m'en sortais à merveille, répondit-il au bout d'un moment en la regardant droit dans les yeux.

— On ne s'est jamais plaint de vous ?

— Non.

— On vous a juste mis à la porte du jour au lendemain ?

— Oui.

— À chaque fois ?

Il réfléchit quelques instants. Beecher... ils s'entendaient comme larrons en foire, avec le père Beecher... jusqu'au jour où : « Je suis navré, Mr. Fairfax, mais nous réduisons le personnel. » Et chez Prothero, ç'avait été très soudain. Craddock... on ne pouvait compter Craddock dans le lot, c'était une fripouille. Gray, en revanche... Gray avait fait montre d'une gêne authentique.

— Pourquoi cette question ?

— Je vais vous en poser une autre. Je vais vous demander si vous avez un ennemi. Ou plutôt... je vous demande qui est votre ennemi. Il est évident que vous en avez un, dit-elle, les joues empourprées.

Cart se renfonça dans son fauteuil et sourit.

— Hélas, mon pire ennemi, c'est moi, Miss Lee.

Elle frappa dans ses mains.

— Alors c'est vrai, l'idée de m'avoir comme cousine vous déplaît !

— Pourquoi...

— Ne vous ai-je pas appelé Carthew dès le début ? Quelle gifle cuisante que de me faire appeler Miss Lee comme si j'étais mon propre chaperon et au moins aussi vieille que ma cousine Abby !

Cart rit comme on rit face à un enfant.

— Au temps pour moi ! Reprenons de zéro. Je m'appelle Cart, et vous c'est Corinna.

— Et nous ne sommes pas là pour plaisanter, répondit Miss Lee d'un ton réprobateur.

— Ah bon ?

— Pas moi.

L'air inquisiteur, elle demanda :

— Qui était cette demoiselle dans l'escalier ?

— Fay Everitt ?

— Fay Machin-chose... je n'ai pas retenu son nom en entier. Qui est-ce ?

Cart ressentit un immense malaise. À quoi Peter jouait-il ? Avait-il prévenu cette petite qu'il était marié ? Il semblait lui avoir fait mille confidences intimes, mais pas celle-là, et ça ne ressemblait pas à Peter... ça ne lui ressemblait pas le moins du monde. Si Peter ne l'avait pas prévenue qu'il était marié à Fay, Cart trouvait extrêmement embarrassant de devoir s'en charger à sa place. Il se demanda si c'était Fay qui insistait pour garder ce satané secret.

— Peter ne vous a pas parlé d'elle ? s'enquit-il, l'air presque aussi gêné qu'il l'était.

— Non. Est-ce une de ses amies ?

— Oui... autrefois.

— Ils se sont querellés, c'est ça ?

— Oh non.

— Est-ce une amie à vous ?

Cart réfléchit. Il n'en était pas sûr, mais il supposa que Fay le considérerait comme un ami. Il choisit de ne pas se mouiller.

— Je la connais depuis quelque temps.

Il sentit avec horreur son visage s'empourprer.

— Mmm... Elle ne s'est pas montrée très avenante, tout à l'heure.

— En effet.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

Elle balaya le sujet d'un revers de la main.

— Savez-vous quels sont mes projets pour demain ?

— Une activité agréable, j'espère.

— Je l'espère aussi. Je vais à Linwood rendre visite au neveu de ma grand-mère, John Carthew. Passerai-je un moment agréable ?

— Si vous lui plaisez. Il se montre charmant avec ceux qui lui plaisent.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Les gens lui plaisent tant qu'il peut les mener à la baguette. Si vous ne l'entendez pas ainsi, ça se corse.

— Et vous ne l'entendiez pas ainsi.

— J'aime être libre de mes décisions.

CHAPITRE XIII

Journal de Cart Fairfax :

Mercredi 18 septembre. Sapristi, je ne comprends rien à ce qui se passe. Je vais continuer à tout coucher par écrit. La situation prend un tour qui ne m'inspire guère. Hier matin je reçois une lettre de Z. 10 Smith (c'est ainsi qu'il l'a signée), dans laquelle il s'excuse de n'être pas allé au rendez-vous dont nous étions convenus au téléphone. Il m'explique qu'il a été retardé à cause d'un accrochage et n'a pas pu se rendre à Churt Row avant onze heures, puis termine en me demandant de me rendre au même endroit à la même heure ce jour-là. Il m'est impossible de recopier ou de joindre sa lettre à ce journal, car elle a disparu. Mon courrier a une fâcheuse tendance à s'évaporer, ces derniers temps. Voilà un des détails qui me déplaisent. Je mettrais ma tête à couper que je l'avais laissée à l'intérieur de mon buvard, et à mon retour elle avait disparu. Je ne suis rentré qu'assez tard, car j'ai rencontré une cousine américaine sur le pas de ma porte et suis allé prendre le thé avec elle au *Luxe*. Cela semble curieux a priori, mais au bout d'une dizaine de minutes ce n'était plus le cas. C'est une petite épatante, des plus sympathiques, qui s'appelle Corinna Lee. Aujourd'hui, elle se rend à Linwood. Je me demande si elle y rencontrera Isobel. Je ne lui ai pas parlé d'elle, car je craignais de me trahir. Rien n'échappe à Corinna.

Bref, à neuf heures et demie je me mis en route pour Putney. Cette fois, je trouvai Churt Row sans avoir à demander mon chemin. N'ayant pas entendu l'horloge sonner, j'ignorais si j'étais en avance... je crois que oui. Nulle auto en vue. Je continuai jusqu'à Olding Crescent et me postai au carrefour, d'où je surveillai la rue. Au bout de trente secondes à peine, quelqu'un émergea de l'ombre projetée par le long mur de brique que j'avais remarqué l'autre jour. Sans s'avancer beaucoup, il demanda : « Mr. Fairfax ? », et dès que j'allai à sa rencontre, il regagna les ténèbres. Je le suivis dans un endroit où il faisait quasi noir, à cause des grands arbres du jardin qui étendaient leurs branches au-dessus du mur sur presque toute sa longueur. L'enceinte mesurait au moins trois à quatre cents mètres, et le réverbère le plus proche se trouvait loin sur le trottoir d'en face. Estimant qu'il lui revenait d'engager la conversation, je restai immobile.

— Mr. Fairfax ? répéta-t-il.

— Mr. Smith ? dis-je à mon tour.

— Z.

Au bout d'un moment, agacé que je ne poursuive pas, il reprit d'un chuchotement sec :

— Quel est le nombre ? Si vous êtes Fairfax, vous connaissez le nombre.

— Z. 10, complétai-je donc, ce qui parut lui convenir.

— J'ai été contrarié de vous avoir manqué hier soir. Je suppose que vous avez renoncé à m'attendre ?

Je ne répondis rien. S'il ignorait les événements de la veille, ce qui eût été surprenant, je n'allais pas lui en parler. J'attendis un instant, puis il émit un bruit chargé d'impatience.

— Bref, Mr. Fairfax, vous voilà, maintenant, j'en déduis donc que la possibilité de gagner cinq cents livres vous intéresse.

Je ne pouvais le nier, aussi acquiesçai-je, me demandant ce qu'il allait exiger en contrepartie. J'espérais qu'il ne serait pas question de falsifier un chèque. J'éprouvais une certaine envie de changement.

— Cinq cents livres, c'est une grosse somme, commença-t-il.

— Il en existe de plus importantes.

— Il est assez difficile de les obtenir.

— Celle-ci est-elle facile à obtenir ?

— Question fort à propos, Mr. Fairfax... fort à propos.

Il me prit par le bras et m'entraîna à l'écart du croisement.

— L'affaire, comme vous devez vous en douter, est des plus secrètes. Alors je vous le demande : confie-t-on une grosse somme et une mission confidentielle à quelqu'un sans s'être assuré d'avoir opté pour un choix avisé... avisé et... euh... *sûr* ?

Il avait des doigts osseux très durs, ainsi qu'une voix étrangement monocorde. Il me touchait à peine le bras, mais son contact me crispait. C'était un homme de petite taille, remuant, ayant la fâcheuse manie de souvent lever la main... pour remonter ses lunettes, pensai-je. Un caractère formel se dégageait de sa façon de s'exprimer. J'avais la certitude de ne jamais m'être adressé à lui, à part peut-être la veille, au téléphone. Il continua à parler, et lorsque nous arrivâmes à l'extrémité du mur, il nous fit faire demi-tour.

— Étant donné l'extrême confidentialité de l'entreprise, il ne vous semblera pas déraisonnable que nous attendions quelque temps avant de vous accorder notre confiance. Pour être tout à fait franc, mon

patron souhaiterait s'assurer de vos compétences.

— De quelle façon ?

Il me fit une réponse détournée.

— Mon patron propose de vous payer un acompte jusqu'à ce qu'il estime indiqué de vous confier le service pour lequel vous toucherez les cinq cents livres.

Je répétais le mot « acompte » d'un ton interrogateur.

— Une avance de dix livres, et un salaire de trois livres par semaine.

Je restai figé, stupéfait, puis j'entendis le craquement d'un billet de banque à vingt centimètres à peine de mon coude. Dix livres... C'était comme dans ces rêves où l'on meurt de soif et où l'on croit entendre un cours d'eau. Cela m'était arrivé en Afrique, mais à mon réveil il n'y avait pas d'eau. Le crépitement de ce billet semblait des plus réels, en revanche.

L'ami Z. 10 m'avait lâché le bras et prenait quelque chose dans une serviette. Soudain retentit un cliquetis, et un petit disque de lumière, à peine plus grand qu'une pièce d'un shilling, jaillit dans l'obscurité et glissa sur le bord en argent terni du portefeuille en cuir et les motifs noir et blanc d'un billet à moitié déplié. Il s'arrêta juste sur le gros « Cinq » imprimé dans un coin. Si entendre un billet se révélait agréable, le voir l'était davantage encore. Moi qui avais six pence en poche... six pence ! Si je mettais en gage un autre de mes vêtements, je n'aurais même plus de quoi me changer. Cinq livres... dix livres... dix livres, tout de suite... J'entendais le cours d'eau et me demandais quand j'allais me réveiller.

— Alors, Mr. Fairfax ?

Je me forçai à détacher les yeux du rond lumineux.

— Que dois-je faire pour les empocher ?

— Pour les empocher ? Rien. Ce n'est qu'un acompte.

— Dans quelle mesure cela m'engage-t-il ?

— Ça ne vous engage à rien... il ne s'agit que d'un moyen pour mon patron de procéder aux vérifications qu'il juge nécessaires. Que je vous explique. Il souhaite vous voir sans être vu. À cette fin, il voudrait que vous vous rendiez dans certains lieux publics, ce qui lui donnera l'occasion de vous observer. Pour cela, vous devrez vous acheter des costumes. Avec dix livres, ce ne sera pas le grand luxe, mais au moins vous serez présentable. Possédez-vous une tenue habillée ?

— Oui, répondis-je, n'estimant pas nécessaire de lui avouer qu'elle se trouvait au mont-de-piété.

— Eh bien, Mr. Fairfax, acceptez-vous ?

Je souhaitais lui poser une question, mais j'ignorais comment la formuler. Après un moment d'hésitation, je me lançai :

— Votre patron, est-ce une femme ?

S'il s'agissait d'Anna, je crois que je préférerais l'usine.

— Une femme ? répéta-t-il, l'air stupéfait. Absolument pas. Puis-je vous demander d'où vous vient cette idée ?

À l'évidence, je n'allais pas le lui expliquer.

Il dirigea de nouveau sa lampe sur le portefeuille, prit deux billets de cinq et me les tendit.

— Donc c'est d'accord ?

Je m'emparai des billets et les empochai, avec mes six pence.

— Qu'attend-on de moi ? m'enquis-je.

Le petit disque de lumière se balançait d'avant en arrière sur le bord décrépit de la rue. On l'avait goudronnée, et le macadam s'était percé de trous qui ressemblaient aux images des cratères lunaires.

— Rien de très éreintant. Nous sommes mardi. Demain, vous dînez au *Leonardo*.

— Seul ?

— Non... non... répondit-il, avec l'air de réfléchir. Non... je ne crois pas. Mieux vaut que vous invitiez une dame.

Je ris. J'ignore pourquoi, mais cette perspective m'amusa.

— Hélas, je ne connais aucune dame à qui demander de m'accompagner.

Le disque lumineux parcourait les cratères, quelques feuilles mortes et la poussière de la rue.

— Sans doute que si... *forcément*, rétorqua-t-il. Allons, Mr. Fairfax, vous êtes injuste envers vous-même. Il doit bien y avoir quelqu'un.

— Il y a Mrs. Bell, suggérai-je.

Il savait que Mrs. Bell était ma logeuse – je le compris dès que j'eus prononcé ces mots.

Il eut un mouvement brusque et s'apprêta à parler, mais il ne dit rien. Je me demandai jusqu'où il connaissait ma situation. Je commençais à croire qu'il en savait long.

— Cette Mrs. Bell, qui est-ce ?

— Une vieille bonne femme, et ma logeuse.

— Ah... je vois, mais je n'ai pas de temps à perdre au sujet d'une logeuse. Allons, Mr. Fairfax... vous ne me ferez pas croire que votre logeuse est la seule femme de votre connaissance. On m'a informé que vous entreteniez des relations amicales avec une de vos voisines de chambre. Ne serait-elle pas une compagne plus adéquate ?

J'ignore pourquoi je n'avais pas pensé à Fay, mais ce fut pourtant le cas. Elle serait sans nul doute... adéquate.

— Je pourrais l'inviter, en effet, mais puisque je m'y prendrai au dernier moment, il se peut qu'elle ait déjà un engagement.

— Si c'est le cas, nous y remédierons. Si vous arrivez seul, nous mettons une partenaire à votre disposition... mais la première solution reste préférable.

Il pointa sa lampe vers son portefeuille, dont il sortit cinq billets d'une livre du Trésor.

— Pour vos frais, annonça-t-il avant de me les remettre. Vous êtes engagé à compter de ce soir. Votre salaire vous sera versé la semaine prochaine. Vos instructions vous seront adressées de temps à autre par lettre, par télégramme, par téléphone ou de vive voix. Les communications écrites seront signées « Z. 10 ». Les messages seront précédés de « Z. 10 » comme mot de passe. C'est tout. Au revoir.

Il éteignit sa lampe, tourna vivement les talons et partit par Olding Crescent. Je ne le voyais pas, mais j'entendais le bruit de ses pas s'atténuer. Lorsque je ne les perçus plus, je rentrai chez moi.

CHAPITRE XIV

19 septembre. Le lendemain matin, je me réveillai avec le sentiment qu'il s'était produit quelque chose, ou que quelque chose allait se produire. Je n'étais ni tout à fait éveillé, ni tout à fait endormi. Le soleil dessinait une ligne dorée autour de mon store, et je ne parvenais pas à me départir de cette impression.

Puis je me souvins : ce qu'il s'était produit, c'était les quinze livres dans ma poche... deux billets de cinq et cinq de une livre. Ce qu'il allait se produire, c'était les nouvelles chaussures, les nouveaux vêtements, et le dîner au *Leonardo*. C'était une sensation fort agréable, et à ce moment-là, peu m'importait quelle tâche mon patron, ou le patron de Z. 10, comptait me confier. J'allais m'acheter de nouveaux souliers quand bien même le monde s'écroulerait.

Je me levai et fis une liste.

Un costume de seconde main : cinq guinées.

Retirer mon habit au mont-de-piété : trente shillings (j'aurais dû en obtenir davantage, car il était flambant neuf juste avant la faillite, et je ne l'avais quasi jamais porté).

Deux chemises : disons huit shillings et six pence pièce.

Chaussures : cinquante shillings.

Voilà qui m'amenait à dix livres et deux shillings. Mon chapeau était en piteux état, mais il devrait tenir le coup encore quelque temps.

Je sortis, fis mes emplettes et revins chargé de mes paquets. Puis j'allai demander à Fay si elle désirait dîner avec moi. Cela ne m'enchantait guère, à cause de sa terrible grossièreté envers Corinna Lee lorsque je les avais présentées l'une à l'autre. Corinna est une amie de Peter, je l'avais précisé, et Fay s'est livrée à un florilège de mauvaises manières qu'il serait difficile de surpasser.

Bref, je l'invitai au *Leonardo*. Elle se montra très enthousiaste, et voulut savoir si je venais de décrocher le gros lot. Je lui répondis qu'Henry Ford m'avait envoyé un chèque d'un demi-million, et qu'elle ferait mieux de mettre sa plus belle robe.

Nous dinâmes à huit heures. Le *Leonardo* ayant ouvert moins de trois ans plus tôt, je n'y avais jamais mis les pieds. Le restaurant était bondé, et je trouvai la cuisine délicieuse. Je me sentais pourtant en

décalage. Mes pensées ne cessaient de dériver, de telle sorte que je n'entendais rien de ce que Fay me racontait. Un des clients, à l'une des tables, était mon employeur et procédait à ses « vérifications ». Je me demandai s'il m'estimerait digne de ma tâche, et ce qui se passerait dans le cas contraire. Cela étant, j'avais dépensé ces dix livres, et je le voyais mal me reprendre mes chaussures. Ce fut une soirée très étrange. Je ne connaissais pas une âme dans la salle, mais quelqu'un, en revanche, me connaissait, et naturellement je voulais savoir de qui il s'agissait.

Soudain, je vis Fay en train de me scruter. Une cigarette à la bouche, elle m'observait à travers la fumée qui flottait autour d'elle. Je m'excusai d'être de piètre compagnie, mais elle ne répondit rien et continua à me fixer du regard. Ses lèvres étaient fardées d'une épaisse couche de rouge, bien que le reste de son visage fût pâle. Elle ressemblait à quelque article artificiel dans une vitrine, de belle facture et aux finitions délicates, mais dont on se demandait ce que pourrait bien en faire un éventuel acquéreur.

Alors que je sentais l'agacement pointer, elle dit :

— Pourquoi m'as-tu invitée ?

Je lui fournis une réponse convenue.

— Pourquoi n'as-tu pas invité l'amie de Peter ? poursuivit-elle. Cette Clarissa Machin.

— Corinna Lee.

— Qui est-ce ?

— Une cousine à moi, américaine.

— Et une amie de Peter ?

— Oui.

— Que lui as-tu raconté à mon sujet ?

— Rien.

Elle posa les coudes sur la table et se pencha vers moi.

— M'as-tu trouvée grossière avec elle ?

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Je peux me montrer plus grossière encore, répondit-elle en riant.

Je n'appréciais guère ce que je lisais dans son regard. Je ne rétorquai rien, et au bout d'un moment elle embraya sur la danseuse Rena La Touche, qui venait d'arriver au bras d'un jouvenceau que l'on avait envie de renvoyer à l'école, un benêt aux yeux de lapin enamouré. Fay m'indiqua le montant de la rente du jeune homme,

quel salaire touchait Rena, combien d'amants elle avait eus en un an, et le prix de sa robe. Toute de plumes et de perles vêtue, le dos dénudé, elle avait d'immenses yeux noirs comme de l'encre.

Soudain, Fay me demanda :

— Lui as-tu dit que j'étais la femme de Peter ?

— À Rena ?

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es ! À cette Clarissa.

— Corinna Lee ?

— Peu importe. Lui as-tu dit ?

— Non.

— Alors tu dois continuer à te taire. C'est compris ?

Je lui fis part de mon sentiment concernant ces cachoteries idiotes, mais elle m'entretint encore de Rena La Touche.

Après le dîner, nous dansâmes. Fay est une danseuse formidable, et la piste était sensationnelle. Elle m'apprit de nouveaux pas. Quand elle le veut, elle peut être très séduisante. Je comprends pourquoi Peter... Je trouve inepte de ne pas lever le secret sur leur mariage.

Comme nous rentrions chez nous, je songeai qu'elle devait me prendre pour un malappris, car lors de notre dernière véritable conversation elle m'avait avoué avoir des soucis d'argent et demandé mon aide. L'aider signifiait lui procurer cinq cents livres, et puisque je ne possédais même pas cinq cents pence, il me semblait peu judicieux d'aborder ce sujet. C'était une des raisons pour lesquelles je caressais l'idée d'accepter l'offre de Z. 10, aussi n'avais-je pas vraiment oublié Fay... ou si c'était le cas, ça n'avait duré que quelques heures. Il peut paraître idiot d'oublier quelqu'un alors que l'on passe la soirée avec cette personne, mais le dîner et la danse m'avaient troublé. J'avais l'impression de renouer avec mon ancienne vie. Même lorsque je parlais à Fay ou dansais avec elle, elle était loin de mes pensées, et quand elle s'en approchait, c'était par le biais de Peter. Sur le chemin du retour, ce fut comme si je me réveillais.

C'est Fay qui voulut marcher. Je me sentais capable de marcher jusqu'à Brighton, mais je pensais qu'un taxi aurait mieux convenu à Fay. D'humeur insouciant, je songeai que mes finances me permettaient de payer la course. Elle refusa, préférant aller à pied, et après que nous nous fûmes mis en route, ni l'un ni l'autre ne prononça un mot pendant près d'un kilomètre.

La soirée était agréable, douce et venteuse ; le souffle de la brise évoquait un bruissement d'ailes. Fay se tenait tout près de moi, et lorsque je l'entendis soupirer, je lui demandai si elle était fatiguée,

mais elle me certifia que non, puis soupira de nouveau. Je me sentis rustre. Au moment où je m'apprêtais à lui parler, elle se colla contre moi.

— Tu as vraiment touché une grosse somme ? me demanda-t-elle.

— Non... j'ai dégoté un travail... et une partie de ce travail consistait à dîner au *Leonardo*.

— Avec moi ? s'enquit-elle d'un ton apeuré.

— Avec qui je voulais.

— Comme c'est étrange ! Moi qui espérais... Cart, est-ce un bon travail ?

— Je ne le sais pas encore. Fay, ce que tu m'as dit l'autre jour, c'était sérieux ?

Elle passa son bras sous le mien.

— Oh, je ne sais pas. Qu'ai-je dit ? Je n'ai pas le moral. Est-ce ce que j'ai dit ?

Je la sentis frissonner contre moi.

— Tu m'as dit...

— À quoi bon revenir sur mes propos ?

— Tu m'as confié que tu avais besoin de cinq cents livres.

— Tu peux me les donner ?

— Non...

— Alors inutile d'en discuter.

— L'homme dont tu m'as parlé... Fosicker... à quoi ressemble-t-il ?

Sans que je sache d'où elle me venait, cette idée me traversa soudain l'esprit.

— Je n'ai parlé de personne.

— Si.

— Je ne connais aucun Fosicker.

— Tu m'as expliqué que tu avais obtenu de l'argent de sa part.

— Cherches-tu à m'insulter ?

— Tu m'as dit qu'il t'avait payée.

Elle lâcha mon bras et s'écarta si violemment que je vacillai et faillis perdre l'équilibre.

— Minute, papillon ! m'écriai-je, furieux. Tu m'as raconté qu'il te payait pour revendre de la drogue.

Elle se tourna vers moi comme une furie.

— Comment oses-tu ?

Puis elle parut se reprendre. Il aurait été plus naturel qu'elle reste en colère, mais il n'en fut rien. Elle rit, revint près de moi et me reprit le bras.

— Tu as dû le rêver, mon petit Cart.

Je me demandai à quoi elle jouait. Je la sentais terrorisée. S'était-elle effrayée elle-même... ou Fosicker s'en était-il chargé ? Et surtout, qui était Fosicker ?

CHAPITRE XV

20 septembre. Le lendemain matin, je reçus une lettre recommandée, qui contenait cinq autres billets d'une livre et deux lignes dactylographiées sur une feuille de papier ministre ordinaire. Tel était le message :

Recommencez comme hier soir. Renvoyez-moi ce courrier à l'adresse habituelle. Z. 10.

J'obtempérai : je lui postai sa propre missive à la Boîte Z. 10, Bourse internationale du travail, etc.

C'est là un des détails qui me contrariaient... sa première lettre qui disparaît, et la deuxième que je dois lui renvoyer. Plus j'y réfléchis, moins je comprends et moins cela me plaît.

1. Dans la rue, on me fourre dans les mains une annonce imprimée. « Voulez-vous 500 livres ? Si vous désirez les gagner, écrivez à Boîte Z. 10, Bourse internationale du travail, 187 Falcon Street, N.W. »

2. J'écris à Z. 10, me rends à Falcon Street pour me renseigner, et entends Bobby Markham dire à un marchand de tabac qu'un certain Benno a remis quelque chose à quelqu'un. Comment douter qu'il s'agissait de moi et de l'annonce ? Je décampe sans être vu... du moins je l'espère.

3. Lettre de Z. 10 (signée Smith) me demandant de l'appeler à un numéro plus tard identifié comme celui d'une papeterie.

4. Conversation téléphonique avec Z. 10. Me dit de me rendre au carrefour de Churt Row et d'Olding Crescent (Putney) à dix heures le soir même.

5. Me présente au rendez-vous. Long trajet en voiture (Linwood). Anna dans auto ; ne la reconnais que plus tard. Chauffeur peut-être Benno – pas sûr.

6. Conversation dans cabane de Linwood Edge avec Bobby Markham, puis Anna. Anna m'offre cinq cents livres pour falsifier chèque et aller en prison à sa place. Quel culot !

7. Anna et moi traversons Linwood ; elle retourne à la demeure, moi dans une rue du village, où chauffeur et auto attendent –

problème de moteur. Quelqu'un passe en voiture et se rend à la demeure – sans doute le Dr Monk. Cru reconnaître son vieux tacot, lequel devrait pourtant être à la casse. Me demande si mon oncle est souffrant.

8. Matin suivant, lettre de Z. 10 Smith, qui s'excuse de ne pas s'être présenté au rendez-vous à cause souci d'auto. Me demande de me présenter au même endroit le soir même.

9. Rencontre Z. 10 Smith de nuit. M'offre acompte de dix livres, plus trois livres par semaine, un billet de cinq pour mes frais, en attendant verdict de « patron » anonyme concernant mon aptitude pour poste (Deuxième Assassin ?). Devoirs, pour l'instant, dîner et danser au *Leonardo*. De plus en plus curieux !

Je ne sais quoi en penser. Il est possible qu'Anna et Markham aient déboulé dans un projet qui n'était pas le leur. J'entends par là que Z. 10 pourrait vraiment vouloir confier une mission confidentielle à quelqu'un, et que d'une façon ou d'une autre Markham ou Anna l'aient appris. L'un d'eux était peut-être en train d'acheter du papier lorsque Z. 10 et moi conversions au téléphone. Non, ça ne colle pas, car Markham racontait au marchand de tabac que Benno m'avait fourré l'annonce dans la main avant que je ne m'entretienne avec Z. 10. Peu importe, car à l'évidence il a pu apprendre l'existence de l'affaire d'une dizaine d'autres manières... lui, ou Anna. Et Anna aurait pu lui crever un pneu d'un coup d'épingle à chapeau et le mettre en retard pour son rendez-vous avec moi. Je me demande si Anna est vraiment dans le pétrin, ou si elle cherche à m'y fourrer.

Voilà aussi qui est étrange. Anna m'affirme qu'elle est dans le pétrin, me demande de me rendre coupable de fraude et de faire trois ans de prison, ou je ne sais de quelle peine on punit ce genre de crime, afin de la tirer d'affaire, ce pour quoi elle me remercierait chaleureusement et me récompenserait de cinq cents livres. Et Fay qui me confie qu'elle aussi est dans le pétrin et ne peut s'en sortir à moins que je ne lui procure cinq cents livres – c'est ce qu'elle a dit au début en tout cas –, mais voilà qu'elle prétend n'avoir jamais rien dit de la sorte et que j'ai dû le rêver.

Existe-t-il un lien entre les deux, ou une coïncidence a-t-elle voulu qu'Anna et Fay soient dans une situation fâcheuse, et que toutes les deux, si je puis m'exprimer ainsi, me rebattent les oreilles avec une histoire de cinq cents livres ? Je n'y comprends rien. Je ne peux que consigner les événements à mesure qu'ils se produisent.

La soirée d'hier fut riche en événements. Au *Leonardo*, on nous plaça à la même table. Fay semblait aux anges d'être là, et à la moitié

du repas environ, il m'apparut que je me fichais pas mal de Z. 10, d'Anna et du reste. Mon moral remonta en flèche et je me sentis prêt à encaisser toutes les bizarreries qui allaient se présenter.

Rena La Touche était encore là, vêtue d'une espèce de robe en peau de serpent dorée. Fay m'expliqua qu'elle portait la plus grosse émeraude du monde, qui mesurait plus de trois centimètres sur trois et ne comportait pas le moindre défaut. Je me fis la réflexion que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes sur mille n'y verraient que du feu si on la remplaçait soudain par un morceau de verre coloré. Tant qu'elles croyaient qu'il s'agissait de la plus grosse émeraude au monde, elles en ressentiraient le même frisson.

Elle passa très près de notre table, le lapin enamouré sur ses talons. Comme elle arrivait à notre hauteur, elle fit tomber son sac, petite fantaisie en or à la poignée en forme de serpents entortillés. Alors que j'allais me baisser pour le ramasser, le lapin me devança. Elle tendit la main pour le récupérer en m'adressant un regard désinvolte et aguicheur. Elle ne regarda pas le lapin, et je songeai que ce pauvre bougre devait passer des moments délicieux, à ramasser, porter, payer les notes, lui acheter des émeraudes ou voir d'autres lui en offrir. Sans me quitter des yeux, elle s'empara du sac et s'éloigna.

Notre table se trouvait contre le mur, dans un recoin. En repartant, Rena considéra Fay un instant, et avec l'air de la questionner en silence ; les yeux de Fay semblèrent répondre « Non ». Rena poursuivit son chemin. Comme toujours, tous les regards étaient braqués sur elle, mais seuls Fay et moi pouvions avoir décelé cette interrogation. Je ne compte pas le lapin... vulgaire petite bête, et un piètre spécimen par-dessus le marché.

Fay se mit à parler à toute allure. Elle désigna Delphine, sa patronne, à l'autre bout de la salle.

— Quelle élégance, n'est-ce pas ? commenta-t-elle.

Je la trouvai hideuse. Cheveux roux clair coupés au ras du front qui remontaient en mèches bouclées sur la nuque ; visage en lame de couteau fardé d'un vilain blanc jaunâtre ; lèvres peinturlurées d'un orange vif qui leur donnait l'air fines et retroussées. Je fis part de mon sentiment à Fay, mais je n'entendis pas sa réponse, car au même instant je vis Isobel.

La mine blafarde et un peu triste, elle traversait la salle. Autrefois, elle n'affichait jamais une telle mine, mais pétillait de vie et de gaieté. Vêtue d'une robe d'un bleu doux à peine plus foncé que celui de ses yeux, elle portait un rang de perles. Elle était ravissante. Me rendant compte que je devais la fixer du regard, je détachai les yeux de son visage et vis qu'elle était accompagnée. Il y avait avec elle un homme

très brun, un costaud trapu, pas très grand.

Je me souvins des paroles d'Anna, me demandai s'il s'agissait de Giles Héron, et s'il était vrai qu'Isobel allait l'épouser. Il ne fallait pas croire tout ce qu'Anna racontait... depuis toujours, c'était une de nos meilleures menteuses amatrices.

Après Héron, si c'était lui, suivait Miss Willy Tarrant, débordant de *joie de vivre** et déversant des flots de paroles. Elle n'avait pas changé d'un iota. Elle portait une tenue qui scintillait et cliquetait comme une cotte de mailles. Derrière elle venait Bobby Markham. Ils allèrent droit au fond de la salle.

Je sentis Fay me toucher le bras. Elle avait dit quelque chose que je n'avais pas entendu, me semble-t-il.

— Cart... réveille-toi ! Tu files un mauvais coton si tu entres en transe dès qu'elle apparaît sur scène.

Je la fixai du regard. Elle ne savait rien d'Isobel, aussi ne compris-je pas où elle voulait en venir. En outre, elle paraissait en colère. Elle devait penser que je ne lui accordais pas assez d'attention.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je.

Elle pinça les lèvres – j'aimerais lui expliquer que ce n'est guère seyant... cela me donne toujours envie de la gifler –, puis leva le menton.

— Ta Clarissa... ta toute nouvelle cousine sortie de nulle part... vas-tu prétendre que tu ne l'as pas vue ?

C'était pourtant vrai, mais lorsque Fay prononça le prénom « Clarissa », je vis que Corinna Lee s'était jointe à la tablée de Miss Willy. Une vieille femme maigre l'accompagnait, sans doute sa cousine Abby, ainsi que deux hommes, l'un jeune et l'autre âgé d'une cinquantaine d'années. Corinna n'était plus vêtue de gris et se montrait gaie comme un pinson. Je me demandai si Anna et mon oncle allaient les rejoindre à leur tour, puis je constatai que la table était complète. Je me tournai vers Fay.

— Pourquoi l'appelles-tu Clarissa ?

— N'est-ce pas son prénom ?

— Non, c'est Corinna... Corinna Lee.

— Quelle importance ?

Le reste du repas me fut assez pénible. Isobel se trouvait dos à moi, mais ne pas l'observer exigeait de moi un terrible effort. Je ne voulais pas que Fay s'en aperçoive, hélas, je crains d'avoir échoué. J'espérais qu'elle continuerait à croire que je regardais Corinna. J'ignore de quoi

nous avons discuté, mais je dus faire bonne figure, car Fay semblait ravie.

CHAPITRE XVI

Après le dîner, nous dansâmes. Les tables sont disposées en bordure de la salle, laquelle offre donc un espace dégagé. La première fois que nous passâmes devant la table de Miss Willy, ils discutaient, Miss Willy parlant assez fort pour deux, et nul ne prêta attention à nous sauf Bobby Markham, qui détourna le regard. Je continuai à exécuter le pas que Fay m'enseignait, tout en m'interrogeant au sujet de Bobby. Je me demandais s'il était mon employeur. Cette possibilité me paraissait défier toute logique.

Nous continuâmes à danser. Isobel ne se retourna pas une seule fois, encadrée d'un côté par celui qui d'après moi était Giles Héron, et de l'autre par l'homme d'âge mûr qui accompagnait la cousine Abby. Penché vers elle, Héron parlait presque sans discontinuer. Il avait l'air d'un chic type, robuste et capable. À notre troisième passage, Corinna me vit et me fit signe de la main. Elle était assise entre Bobby Markham et le jeune homme avec qui elle était arrivée, un rouquin joufflu qui affichait un sourire radieux. Ils paraissaient s'entendre comme larrons en foire.

Peu après, la musique s'arrêta. Nous étions à côté de la table de Delphine. Fay se détourna pour lui parler, et dès qu'elle s'en aperçut, Corinna se leva d'un bond et vint vers moi la main tendue.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle. M'accorderez-vous une danse ?

— Vous êtes avec vos amis et moi avec Fay, répondis-je.

— Joignez-vous à nous, dit Corinna en se précipitant vers Fay. Miss Everitt, c'est bien ça ? Enchantée. Je proposais à l'instant que vous veniez à notre table, tous les deux.

J'espérai que Fay ne rabrouerait pas Corinna de façon trop véhémence.

— C'est fort aimable à vous, répondit-elle à ma grande surprise, d'un ton hésitant.

— C'est à vous que ce sera fort aimable, déclara Corinna avec élégance. C'est moi qui donne cette soirée, et je crois que Cart connaît Miss Tarrant et sa nièce... n'est-ce pas, Cart ?

— Oui.

Je me demandai si Isobel savait que Corinna me conviait à sa table,

et si je devais refuser.

— Quant aux autres, ce sont ma cousine Abby Palliser, Mr. Héron, Mr. Markham, Jim O'Hara, lui aussi un de mes cousins, en quelque sorte, et enfin Mr. John Brown, un ami de Poppa.

Après les présentations, elle nous offrit du café et des chocolats, puis je me retrouvai assis en face d'Isobel, et peu après je dansai avec elle. Cela me paraissait naturel, comme dans les rêves, où les choses les plus surprenantes ne nous étonnent pas. Depuis l'instant où je l'avais vue, j'avais l'impression d'avoir franchi la frontière entre le monde réel et le lieu secret où se tapissent nos songes. J'avais le sentiment que tout pouvait se produire... que je pouvais lui dire ce que bon me semblait. En fait, je crois que je ne prononçai pas un mot pendant quelque temps.

Isobel m'entretint de Corinna. Elle m'expliqua qu'elle avait conquis l'oncle John et allait passer la semaine suivante à Linwood.

— Elle a même obtenu de lui qu'il vienne ce soir. Incroyable, non ?

— Va-t-il venir ? Je ne tiens pas à le voir, Isobel.

— Moi, si, mais il ne viendra pas... Anna a convaincu le Dr Monk de le lui interdire. Je pense quant à moi que cela lui aurait réussi, mais elle s'inquiète à son sujet. Elle-même a renoncé à venir, ce qui est généreux de sa part. Je crois qu'elle est vraiment aux petits soins pour lui. Non, Cart, *je t'en prie* !

Je n'avais rien dit. Je ne pensais pas qu'Anna fût aux petits soins pour l'oncle John, mais je me tus.

Isobel continua à me regarder d'un air chargé de reproche.

— Cart... commença-t-elle.

— Tu perds ton temps. Je ne veux pas discuter d'Anna et de l'oncle John.

La fossette à la commissure de ses lèvres ressortit comme autrefois.

— Je ne tiens pas à discuter d'eux non plus... c'est de toi que je veux parler.

— Pas moi.

— De quoi veux-tu bavarder, alors ?

Il n'y avait qu'un sujet qui me tenait à cœur, et je savais que je ne devais pas l'aborder. Je n'aurais pas dû l'inviter à danser. Mieux valait que je me tienne à distance d'elle.

Elle afficha son adorable sourire.

— Nous commencerons par parler de toi. Que fais-tu en ce

moment ? As-tu un travail ?

— Pas vraiment... je suis à l'essai.

— Cart... comment cela ?

— On me met à l'épreuve. En ce moment même, mon employeur est sans doute en train de me scruter.

J'ignore encore ce qu'on attend de moi, et quand on me demandera d'agir...

— Comme c'est mystérieux ! Raconte-moi tout en détail.

— C'est impossible, ma chérie.

Je n'aurais pas dû l'appeler ainsi, mais cela m'échappa.

Elle resta silencieuse quelques instants. Je la vis s'empourprer, et je me demandai si je l'avais contrariée, mais les yeux qu'elle leva vers moi étaient pleins de douceur. Comme elle me complique la tâche en se montrant si délicieuse avec moi !

— Tu as meilleure mine, Cart.

— Je me porte comme un charme.

Nous croisâmes Corinna qui dansait avec Bobby Markham.

— Réservez-moi la prochaine, me lança-t-elle en souriant.

— Quelle adorable personne ! déclara Isobel.

— Qui ça... Bobby Markham ? Il est un peu trop replet à mon goût.

Elle rit.

— Ne fais pas l'imbécile !

Je me demandai de nouveau si l'œil de mon employeur se trouvait dans la tête de Bobby Markham. J'espérai que non.

— D'où le connais-tu ? m'enquis-je.

— C'est la dernière lubie de tante Willy... il vit presque sous notre toit. Je crois qu'il a dîné avec nous tous les soirs depuis quinze jours. Il loge au *George*.

— Tous les soirs, dis-tu ?

— Oui. C'est affreux, n'est-ce pas ?

Je m'éveillai soudain de ma béatitude.

— Il n'a pas dîné à votre table, le 16 ?

— Le 16 ? Si, il était là.

— Le lundi 16 ?

— Pourquoi ? Que de mystères !

Je procédai à des calculs. Si Markham avait passé la soirée chez les Tarrant, pouvait-il s'être rendu à la cabane de Linwood Edge à onze heures ? Il me semble que c'est à peu près l'heure de mon arrivée là-bas. Ma montre a rendu l'âme il y a bien longtemps, mais je suis doué pour estimer l'heure, et il ne pouvait être beaucoup plus tard... il n'était peut-être même pas encore onze heures. Je me demandais à quel moment il avait pris congé, et je décidai d'en avoir le cœur net.

— A-t-il englouti son assiette avant de s'en aller précipitamment ?

— Non, bien sûr que non. On ne devient pas aussi gros en engloutissant une seule assiette. Il est resté jusqu'à onze heures, comme à son habitude, et il a fait sa plaisanterie sur son sommeil et celui de tante Willy. C'est une plaisanterie très compliquée, avec une référence à la Belle au bois dormant, qu'il termine toujours en déclarant : « Je n'en ai pas besoin. Je suis déjà tellement beau, vous comprenez ? » Ensuite il nous serre longuement la main, et lorsqu'il part enfin il est presque onze heures vingt.

Je m'éveillai davantage. Voilà qui me paraissait offrir un alibi en béton à Bobby... et si ce n'était pas Bobby que j'avais rencontré dans la cabane, qui était-ce ?

— Isobel... en es-tu sûre ?

— Certaine.

— Certaine qu'il a passé toute la soirée du 16 avec vous... le lundi 16 ?

— Oui, j'en suis sûre. Pourquoi, Cart ?

— Parce que je croyais l'avoir vu ailleurs ce soir-là.

Nous tournoyâmes dans la salle en silence. Malgré l'irruption de Bobby Markham dans notre discussion, mon rêve m'absorba de nouveau. Je n'avais pas envie de parler, juste de m'y immerger davantage et ne plus jamais en revenir. Isobel me procure un sentiment de calme et de plénitude que je n'éprouve qu'auprès d'elle. De temps à autre, je ressens comme un coup de couteau, et je sais que ma place n'est pas là, que cela ne peut continuer, et qu'elle va en épouser un autre. Une douleur atroce me foudroie alors. Puis soudain la souffrance disparaît, seule la compagnie d'Isobel m'occupe l'esprit, et rien d'autre n'importe. Près d'elle, tout ce que le monde compte de magnifique semble naturel.

Peu après, nous passâmes près de Giles Héron, que je pus ainsi examiner de nouveau. Seul au bord de la piste, il observait. Je trouvai encore qu'il avait l'air d'un chic type, et en fis part à Isobel.

— Oui... c'est vrai.

— Vas-tu l'épouser, Isobel ?

— Qui te l'a dit ? demanda-t-elle.

Je pensais m'être cuirassé, mais lorsqu'elle me répondit par cette question, j'eus l'impression qu'on m'enfonçait une lame dans une ancienne blessure.

— Est-ce vrai ? m'enquis-je.

Pendant un moment insondable et interminable, elle demeura muette, sans que nous cessions de danser.

Puis elle me regarda dans les yeux.

— Si c'était vrai, cela te peinerait-il ?

Tout espoir m'avait abandonné depuis des années, mais pour une raison ou une autre je ressentis à cette question comme une douleur. Je parvins pourtant à ne pas détourner la tête.

— Je ne souhaite que ton bonheur.

Une sorte d'étincelle brillait dans son regard, et un rose vif lui colorait les joues. Je lui trouvai le même air qu'avant que tout ne parte à vau-l'eau. L'idée que Giles Héron fut la cause de son air radieux me parut insupportable.

— Je ne pourrais être heureuse si tu étais triste. Ne l'as-tu toujours pas compris, Cart ?

Je crois n'avoir rien répondu. J'essayai de prononcer son nom, mais je crois ne pas y être parvenu.

— Si tu es heureux, je suis heureuse, si tu es malheureux, je suis malheureuse.

Au même instant, la musique cessa, et le rêve s'évapora.

CHAPITRE XVII

Je dansai ensuite avec Corinna. Il semblait que je n'avais plus à m'occuper de Fay, qui s'était découvert des atomes crochus avec le cousin irlandais.

Corinna était fort emballée par l'Angleterre, ses parents anglais, Linwood et l'oncle John. D'après elle, il était adorable, et je songeai qu'il avait dû beaucoup changer, ou qu'il était vraiment tombé sous le charme de Corinna. Elle m'entretint longuement de tout et de tout le monde, sauf d'Anna. Je remarquai qu'elle ne parla quasi pas d'elle et esquivait le sujet, que je ramenai fermement sur le tapis.

— Et Anna ? demandai-je. Est-elle adorable, elle aussi ?

Corinna me fixa d'un regard grave.

— Je crois que vous vous méprenez au sujet de votre oncle John.

— Ah bon ?

— Oui, j'en suis sûre.

— Nous ne discutons pas de mon oncle John, mais de la nièce de sa femme, Anna Lang, et je vous demandais si vous la trouviez adorable elle aussi.

Elle fit une moue.

— Elle est très jolie.

— Il ne faut pas se fier aux apparences.

Soudain elle parut très sérieuse.

— Que fait-elle dans la vie, cousin Cart ?

— Je l'ignore.

Elle considéra Isobel, qui dansait avec Héron.

— J'adore Isobel. Pas vous ?

Je crois que je rougis.

Corinna rit.

— Je trouve votre Isobel exquise, dit-elle.

Elle dressa le menton vers moi d'un air effronté, attendit un instant, puis me demanda :

— Pourquoi ne me rétorquez-vous pas : « Ce n'est pas mon

Isobel » ? Vous ne connaissez pas votre texte. C'était l'occasion de placer votre tirade, et vous ne l'avez pas saisie.

J'eus à mon tour un petit rire.

— Je ne figure pas dans la distribution de cette pièce, je vous assure.

— Isobel pense que si.

Je changeai de sujet.

— Ne parlons pas d'Isobel, mais plutôt de Bobby Markham.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ma volonté. Où l'avez-vous rencontré ?

— Le cousin John recevait les Tarrant à déjeuner, et Bobby les accompagnait, alors j'ai suggéré qu'ils viennent tous à ma soirée. Ils ont accepté, sauf qu'Anna n'a pas voulu laisser le cousin John sortir, finalement. C'est très mesquin de sa part, vous ne trouvez pas ? Enfin, si c'est une de vos grandes amies, je ne devrais sans doute pas vous poser cette question. Est-ce une grande amie à vous ?

— Non.

— Elle m'a soutenu que vous étiez un très bon ami à elle.

— Ce n'est pas vrai.

— Je croyais qu'un gentleman ne contredisait jamais une dame.

— Alors je n'en suis pas un. J'ai horreur des mensonges et je les rectifie toujours.

— Ce que vous êtes sévère ! Que vais-je raconter à Peter dans ma lettre ?

— Vous lui écrivez souvent ?

— Bien sûr. Je lui envoie une lettre à chaque courrier. Aimeriez-vous savoir ce que je vais dire de vous ?

— Pas si c'est peu flatteur. Je suis une fleur très fragile, et si vous écriviez du mal de moi... il se pourrait que je fane.

— Mmm... fit Corinna.

Elle est à ravir lorsqu'elle fait « Mmm », et je suppose qu'elle le sait.

Notre danse touchait à sa fin lorsqu'elle poussa une exclamation et m'entraîna à l'écart.

— J'ai un message à vous remettre, et j'ai failli oublier.

Très surpris, je me demandai qui avait pu lui confier un message à

mon intention. Elle le sortit d'un petit sac en argent. J'étais plus intrigué que jamais. Il s'agissait d'une enveloppe carrée sur laquelle ne figurait que mon nom tapé à la machine : « Mr. Carthew Fairfax ».

— Qui me l'adresse ?

— Je l'ignore.

— Qui vous l'a donné ?

— Un serveur l'a déposé sur ma table.

— Un serveur ?

Hochement de tête.

— Ouvrez-le... c'est le meilleur moyen de savoir de qui il provient.

La musique s'était arrêtée, et de nombreuses personnes nous passaient devant. Je m'écartai de leur chemin et ouvris l'enveloppe.

Elle contenait une feuille de papier, ou plutôt un morceau de feuille, car on en avait arraché la partie supérieure, de sorte que le papier restant formait presque un carré, sur lequel était écrit à la machine :

Acceptez toute invitation que l'on vous proposera.
Rencontrez du monde et faites-vous des amis. Renouez avec
d'anciennes connaissances et faites-en de nouvelles. Paie
arrivera demain par premier courrier.

Z. 10

Je considérai le papier, épais et coûteux. Sur le morceau qui manquait devaient être indiqués une adresse et un numéro de téléphone... j'aurais donné cher pour les voir. Je rangeai le message dans ma poche et me trouvai face à Corinna qui m'observait avec des yeux comme des soucoupes.

— Alors ? m'interrogea-t-elle.

— Je ne suis pas plus avancé.

— Vraiment ?

— Vraiment. Sauriez-vous reconnaître le serveur qui vous a remis l'enveloppe ?

— Non, impossible... Je ne l'ai même pas vu.

— Comment cela ?

— C'est très curieux. Alors que je venais de terminer ma soupe, une main m'est passée au-dessus de l'épaule... bien sûr j'ai pensé qu'on

allait débarrasser mon assiette, mais il n'en fut rien. On a déposé le message, et la main s'est retirée. J'étais si interloquée que j'ai seulement scruté cette enveloppe... car je ne savais même pas que vous étiez dans la salle. Quand je me suis retournée, je n'ai vu aucun serveur près de notre table.

Certes, rien de plus aisé que de glisser un billet à un serveur et lui demander de remettre un message sans être vu. Une question me taraudait : qui l'avait payé ? Comme je m'interrogeais, Corinna poussa un « Oh ! », aussi regardai-je à l'autre bout de la salle, où je vis Anna Lang qui franchissait la porte accordéon.

— Ça alors, on ne peut nier qu'elle est ravissante, commenta Corinna, d'un ton indiquant qu'elle ne lui concédait que ce seul mérite.

Anna entra seule et traversa lentement la piste de danse vide, avec le plus grand calme.

Corinna avait raison : elle était ravissante. Jamais je ne l'avais vue aussi splendide. Elle portait un truc rose qui scintillait de partout, comme constellé de diamants. Elle possède un maintien majestueux et la démarche d'une Espagnole ou d'une Indienne. Tous les regards étaient rivés sur elle.

Elle vint jusqu'à Corinna et lui serra la main. J'ignorais si elle m'avait vu.

— Je suis venue, en fin de compte, déclara-t-elle. L'oncle John s'en voulait beaucoup que je manque votre soirée. Il m'a suppliée de prendre l'auto et de me hâter... puisqu'il allait se coucher directement après son dîner, me voilà.

Après que Corinna lui eut répondu de façon polie, Anna me regarda avec surprise. Comment pouvait-elle espérer me faire croire un instant qu'elle n'avait pas encore remarqué ma présence, moi qui du haut de mon mètre quatre-vingt-trois dépasse Corinna d'une tête ?

— Cart ! s'exclama-t-elle. Quelle surprise !

— Ah bon ?

Corinna rit.

— Comment ça, « Ah bon » ? Que répondre à cela ? Pour tous tes amis, c'est une surprise des plus agréables de constater que tu es sorti de ta coquille.

Elle se tourna vers Corinna.

— Nous sommes des amis de longue date, et malgré mon arrivée tardive, j'espère qu'il n'a pas pris d'engagements si nombreux qu'il ne pourra m'accorder une danse.

Je devais danser la prochaine avec Fay, mais alors que je le lui expliquais, Fay arriva derrière nous et m'indiqua avec froideur qu'elle passait son tour, après quoi je me vis condamné à accepter la demande d'Anna, et nous nous élançâmes sur la piste.

— Je n'ai pas envie de danser, me confia-t-elle à l'oreille lorsque nous eûmes parcouru environ la moitié de la salle. Je veux te parler. Allons nous asseoir. Montons à la galerie, c'est un endroit idéal s'il n'y a pas trop de monde.

J'espérai d'abord que les lieux seraient très fréquentés, puis je conclus que mieux valait avoir une conversation à cœur ouvert avec Anna. Si elle était mon employeur mystérieux, je jetais l'éponge, et plus tôt elle le saurait mieux ce serait.

La galerie s'étend d'un côté de l'établissement, et à chacune de ses extrémités sont disposés des palmiers en pots, ainsi que quelques fauteuils à l'abri des regards. Elle alla droit jusqu'à la paire de sièges la plus proche ; elle semblait connaître les lieux comme sa poche. Puis je vis quelque chose qui me donna une montagne de grain à moudre. Anna me regardait alors, et j'espérai que mon visage ne trahit pas ma stupéfaction. Je m'écartai pour la laisser s'asseoir, puis m'installai dans le fauteuil le plus à l'extérieur.

Voici ce que j'avais vu. Par terre, devant mon siège, gisait l'un des strass scintillants qui décoraient la robe d'Anna. Je le couvris de mon pied, car je ne pensais pas qu'elle l'avait vu et ne souhaitais pas que cela se produise. Anna était déjà venue à cet endroit plus tôt dans la soirée. Elle ne venait pas d'arriver... elle s'était assise là, dans un de ces fauteuils dissimulés par les palmiers, à nous observer tous. J'eus l'intime conviction d'avoir bel et bien démasqué mon employeur, car si elle n'était pas là afin de me surveiller, pourquoi prétendre ne pas pouvoir venir, puis faire semblant d'être arrivée à l'instant ? Ces manigances m'écœuraient, et j'étais résolu à obtenir des explications.

Ces pensées sont longues à rapporter, mais elles ne durèrent en réalité qu'une fraction de seconde. Je vis l'ensemble comme on voit un tableau suspendu au mur. Lorsque Anna, une fois installée, prit un air avenant, j'étais prêt.

— Je suis très content que tu sois là, déclarai-je.

— C'est vrai ? Comme c'est gentil !

— Pas tout à fait. Je suis content, parce que je veux des explications.

— Ah bon ? Voilà qui est fort déplaisant !

Anna m'irrite au plus haut point lorsqu'elle parle ainsi. J'aimerais qu'elle se rende compte que prendre une voix douce et arquer les

sourcils n'a aucun effet sur moi. Au contraire, si par bonheur nous étions moins civilisés, je serais capable de la secouer comme un prunier. Hélas, difficile de secouer les gens en tenue de soirée... ce que je trouve fort dommage. Il me semble que le sang me monta au visage, mais je ne comptais pas la laisser me désarçonner.

— Anna, je veux que tu me répondes sans détour : es-tu mon employeur ?

Ses sourcils se haussèrent presque jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Cart... mon cher... voyons !

— Oui ou non ? Est-ce toi ?

— Non, répondit-elle en riant. Non, non, pas du tout.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

Elle cessa de rire avec une soudaineté sidérante. Sa figure se fit tragique. Elle est loin d'être à son avantage lorsqu'elle rit, aussi je suppose qu'elle s'en souvint, et elle afficha son air de muse dramatique.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que je veux connaître la vérité. L'autre jour, j'avais un rendez-vous avec quelqu'un dans la perspective de gagner cinq cents livres. Bobby Markham et toi vous êtes présentés à ce rendez-vous et m'avez emmené à Linwood. Tu m'as proposé cinq cents livres pour un service que j'ai refusé de te rendre.

Je m'interrompis car je m'interrogeais sur ce que je pouvais lui dévoiler – je n'ai jamais été très enclin à raconter ma vie à Anna, c'est le moins qu'on puisse dire. Cependant, je devais découvrir si l'on procédait à des manœuvres habiles dans le but de me pousser à accepter de l'argent de sa part.

Légèrement penchée en avant dans son fauteuil, elle me considéra d'un regard étrange.

— Oui, Cart. Tu as refusé. Je suis rentrée chez moi. Ça s'est arrêté là.

— Tu en es sûre ? C'est ce que je veux savoir, car, vois-tu, le lendemain matin, j'ai reçu une lettre où mon correspondant d'origine m'expliquait qu'il avait manqué notre rendez-vous. Il m'en a proposé un autre.

— Tu y es allé ? s'enquit-elle d'une voix tremblante.

— Oui.

Elle avait blêmi... je jure qu'elle avait blêmi.

— Et...

— Tu ne le sais pas ?

— Non, Cart. Ne vois-tu pas que je ne sais rien ?

Eût-ce été quelqu'un d'autre, j'aurais pu la croire.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, reprit-elle.

— Non... je ne préfère pas. Si tu n'es pas impliquée, ça ne te regarde pas. Ce que je veux savoir, en revanche, c'est pourquoi tu as pris la place d'un autre au premier rendez-vous. Si tu n'es plus mêlée à cette histoire, comment y as-tu joué un rôle au début ? Tu m'affirmes n'être plus concernée, mais au départ il s'agissait d'une affaire privée entre moi et quelqu'un d'autre... une affaire très privée. Comment en as-tu appris l'existence ? Pourquoi es-tu allée à ce rendez-vous ? À quel moment entres-tu en scène, au juste ?

Elle s'enfonça dans son fauteuil et son visage s'en trouva caché dans l'ombre. Les strass de sa robe scintillèrent lorsqu'elle recula. S'installa alors un silence qui semblait ne devoir jamais cesser. N'ayant nulle intention de le rompre, je me demandai si elle concoctait un mensonge ou si elle tâchait de se décider à m'avouer la vérité. Que ce fût l'un ou l'autre, la balle était dans son camp.

Au bout d'un long moment, elle poussa comme un soupir de fatigue.

— Cart, si je te dis la vérité, me croiras-tu ?

— Oui... s'il s'agit vraiment de la vérité.

— Je ne pense pas que tu me croiras, mais voilà ce qui s'est passé : j'étais en visite à Londres, et je cherchais une boutique dans la City où d'après une de mes amies on peut avoir des ristournes très intéressantes sur les tapis persans... j'en voulais un pour ma chambre. Je ne trouvais pas le numéro de rue.

Je me demandai à quoi rimait cette comédie. J'eus l'impression qu'elle gagnait du temps afin d'inventer quelque chose, ou de porter la touche finale à ce qu'elle avait déjà inventé, le tout sans me quitter des yeux... le coup du regard sombre et triste.

— Deux hommes marchaient devant moi, et l'un d'eux a prononcé ton nom... je te jure que c'est vrai, Cart. Alors, bien entendu, cela m'a surprise et a piqué mon intérêt, aussi me suis-je approchée pour écouter leur conversation. Tu sais comme les gens parlent sans se méfier dans les rues de Londres.

— Qu'ont-ils raconté ? demandai-je.

— L'un d'eux a dit : « Je lui ai parlé au téléphone et donné rendez-

vous ce soir à dix heures, au croisement de Churt Row et d'Olding Crescent. » L'autre a répondu : « Va-t-il venir ? », sur quoi le premier a ri et déclaré : « Pour cinq cents livres, il irait beaucoup plus loin que Putney ! Et moi aussi, à sa place ! »

— Ensuite ?

— Ils ont continué à discuter. L'un d'eux était un homme de petite taille, à lunettes, et l'autre était grand et mince. C'est le petit qui devait te rencontrer.

Je m'interrogeai au sujet de cet homme. Pour la première fois depuis le début de notre entretien, je pensai qu'Anna ne me mentait peut-être pas. Z. 10 était resté tapi dans l'ombre du mur d'Olding Crescent, mais même dans l'obscurité on sait si l'on a affaire à quelqu'un de grand ou de petit, et en ce qui le concernait j'estimais sa taille à un mètre soixante-cinq à peine. Et il portait des lunettes, car il n'avait cessé de les tripoter durant notre échange. Même dans le noir, je le voyais gesticuler.

— Un petit homme à lunettes ? répétais-je.

— Aux cheveux gris et au nez pointu comme une fouine. Il a ajouté : « Je vais quand même m'assurer très soigneusement de sa fiabilité avant de l'utiliser. Pour commencer, j'ai convenu d'une rencontre avec lui ce soir, mais je ne m'y rendrai pas. Je vais le laisser poireauter, puis lui donner un autre rendez-vous. Voilà qui me renseignera sur sa patience et sa motivation. »

Cela devenait intéressant. Anna se tut.

— Continue, la pressai-je.

— C'est tout. Le grand a regardé autour de lui, a vu que j'étais près d'eux, puis prononcé quelques mots que je n'ai pas entendus. Ils ont changé de sujet, et peu après ils se sont séparés.

Je réfléchis à son récit. C'était plausible. Il y a un mois, alors que je longeais le Strand, un homme et une jeune femme qui marchaient devant moi et que je n'avais jamais vus de ma vie discutaient de Billy Rogers, avec qui j'étais à l'école primaire. Ce sont des choses qui arrivent.

Anna continuait à me fixer du regard comme si elle attendait que je reprenne la parole.

— Pourquoi t'es-tu présentée à ce rendez-vous ? demandai-je au bout d'un moment.

— Oh là là ! fit-elle, comme si je l'avais énervée.

— Je trouve normal de te poser cette question. Qu'est-ce qui t'a poussée à t'immiscer dans une affaire qui ne te concernait pas ?

Elle leva la main, qu'elle laissa aussitôt retomber sur son genou.

— Je ne t'avais pas vu depuis trois ans.

Que répondre à pareille réplique ? Cela me mit en colère, et elle ajouta rapidement :

— Tu ne me crois pas, je le vois.

Je ne relevai pas.

— Comment t'est venue l'idée de me demander de falsifier un chèque ?

— Chut ! Cart... tu m'as promis... tu m'as promis de garder le secret !

Elle me parut effrayée. Elle jouait la comédie, bien sûr. Je crois que c'est plus fort qu'elle, mais derrière sa mascarade, elle avait peur. J'en conclus qu'elle avait vraiment pris l'argent de l'oncle John, et je me demandai si elle ne m'en avait pas parlé en confidence pour me forcer au silence. Je ne vois guère comment j'aurais pu apprendre ses manigances, mais Anna devait en avoir une idée plus précise que moi. Bref, je décidai que c'en était assez. Je repoussai mon fauteuil, mais elle m'attrapa le bras.

— Tu me l'as promis, Cart ! Jure-moi de respecter ta promesse, si tu refuses de m'aider autrement.

— Je ne me rendrai pas coupable de fraude, et je ne passerai pas sept ans en prison, si c'est ce que tu entends par t'aider.

Je me sentais à deux doigts de perdre mon sang-froid.

La main toujours sur mon bras, elle serra les doigts.

— Pour Isobel tu accepterais, dit-elle dans une sorte de chuchotement.

Je me dégageai et me levai. C'est elle qui avait perdu son sang-froid la première, finalement.

— Laisse Isobel en dehors de ça !

— Tu lui rendrais ce service, à elle... tu le ferais... je le sais !

Blême et tremblante, elle piquait une de ses fameuses crises. Autrefois, lorsque nous avions huit ans, je lui avais vidé l'arrosoir sur la tête pour la calmer. Je ne connais pas d'autre moyen de l'arrêter.

— Jamais Isobel ne se retrouverait dans pareille situation, dis-je.

À cette réplique, Anna sembla recouvrer ses esprits. Elle demeura calme et silencieuse un moment, mais elle était d'une pâleur effrayante. Je priai pour qu'elle ne s'évanouisse pas... ce serait bien son genre de s'en tirer de cette façon et de vous donner l'impression

d'avoir été un monstre.

— Ah bon ? fit-elle.

Elle avait parlé à voix basse, en laissant traîner ses mots.

C'en fut assez. Anna est de ces personnes qui croient que nulle autre qu'elle n'a de cran, de caractère ou de sentiments. Je partis. En toute franchise, j'avais peur de ne plus répondre de mes actes si je restais.

CHAPITRE XVIII

Je dansai une fois encore avec Isobel. Là n'était pas mon intention, mais elle vint m'inviter devant Fay. Nous n'exécutâmes qu'un tour de piste, car elle désirait m'entretenir de l'oncle John. Voilà pourquoi elle m'avait proposé de danser.

Nous allâmes nous asseoir à une table, et je lui commandai une citronnade... elle ne voulait rien d'autre. Elle me dit que je devrais rendre visite à mon oncle, et lorsque je répondis que je ne le pouvais pas, elle rétorqua que mon sentiment serait tout autre si je le voyais. Elle affirma qu'il avait beaucoup changé, et que dernièrement il leur avait plusieurs fois parlé de moi, à Miss Willy et à elle.

— Tu sais, Cart, tenir ce genre de discours n'a rien d'agréable... mais je crois, et tante Willy aussi, qu'il n'est pas...

Elle s'interrompit en pleine phrase.

— Cart, j'ai l'impression que c'est affreux de ma part.

— Ne t'en fais pas. Il n'est pas quoi ?

Ses joues se colorèrent.

— Pas... pas tout à fait... libre dè ses mouvements.

— Qu'entends-tu par là, Isobel ?

— Anna lui est dévouée, c'est sûr, elle s'occupe de la maison et de tout le reste depuis des années... elle n'avait sans doute pas plus de seize ans à la mort de Mrs. Carthew, alors il paraît normal qu'il se repose sur elle, mais...

Elle s'interrompit de nouveau et me lança un regard affligé.

Je ris.

— Si tu tentes de ménager Anna, ma petite, en ce qui me concerne il est trop tard ! Après tout ce temps, elle a pris possession de l'âme de l'oncle John, c'est forcé !

— Tu n'es pas juste envers elle. Et puis... Cart, je ne pense pas être juste envers elle, moi non plus... du moins je l'espère... oh là là, je m'enfonce ! Mais j'ai horreur de tenir de tels propos.

— Ne te soucie pas de ce que tu as à reprocher à Anna... ça ne s'approche jamais assez de la vérité.

— Arrête, Cart ! Et ne parlons plus d'elle. Ce qui me tenait à cœur,

c'est que tu te rendes compte que Mr. Carthew a besoin de toi.

— Je ne m'en rends pas compte.

— C'est pourtant la vérité.

— Qu'en sais-tu ?

— Il me l'a confié.

— Ah bon ?

— Oui. C'était la première fois depuis longtemps que je le voyais seul à seul. Je revenais du village, et je l'ai dépassé. Il avançait très lentement, lui qui marchait si vite autrefois, et il s'est exclamé : « Ah, la jeunesse ! » Quand je lui ai dit combien je le trouvais formidable, il m'a répondu : « C'est bien aimable, mais il y a un moment où l'on aimerait passer le flambeau. Cela n'intéresse personne, et personne ne s'en soucie vraiment. » Nous avons beaucoup discuté en chemin. Je ne te raconte que l'essentiel.

— D'accord, mais je ne vois pas en quoi ça me concerne.

Elle rougit.

— Ne te fâche pas, Cart. C'est moi qui lui ai dit : « Si Cart était là, il pourrait vous aider. »

Je ris encore.

— Quel toupet !

— Non. Tu aurais dû voir comme il a sursauté. Il a pris un air très bourru, comme chaque fois qu'il est contrarié, et il a répondu : « Je ne compte pas, pour lui. Nous sommes en froid, vous savez. Il ne veut plus me voir. Il a sa fierté, comme tout le monde. »

Elle rougit de nouveau et me lança un regard désemparé.

Lorsque Isobel me regarde ainsi, je lui céderais mon royaume entier si j'en possédais un.

— Qu'as-tu répondu ? m'enquis-je du ton le plus sévère possible.

J'essayai de froncer les sourcils, mais j'ignore si j'y parvins. Ce qu'Isobel peut être attendrissante lorsqu'elle rougit !

— Que j'étais convaincue que tu serais prêt à oublier votre fâcherie s'il le désirait vraiment.

— Isobel !

— Tu voudrais bien... n'est-ce pas, Cart chéri ? Parce qu'il est vieux, seul, et il a vraiment besoin de toi.

— Il faudra qu'il m'en fasse part lui-même.

— Alors j'ai pensé que si tante Willy t'invitait chez nous quelque...

— Non ! m'exclamai-je avant de repousser mon siège.

Résider sous le même toit qu'elle... la croiser tous les jours... voir Héron la courtiser, ne pas craquer et garder pour moi ce que j'aimerais lui avouer... j'en serais incapable.

J'ignore ce qu'elle pensa. Elle avait pâli. Peut-être s'imaginait-elle que j'étais en colère contre elle... Il me fallait m'en aller, car si je restais, tout pouvait arriver. Je ne me rendis compte que la musique de la danse suivante avait commencé seulement quand Isobel posa la main sur mon bras.

— Je dois celle-ci à Giles, m'annonça-t-elle.

Je l'accompagnai de l'autre côté de la salle, où Héron l'attendait. Nous ne prononçâmes pas un mot.

Fay dut me juger un cavalier des plus ennuyeux.

Dès que je me fus repris, je repensai à ce qu'Isobel m'avait raconté. À mon sens, cela se recoupait avec l'histoire d'Anna. Si Anna savait que l'oncle John voulait renouer avec moi, elle devait avoir la frousse que je découvre ses micmacs... à supposer qu'elle ait vraiment trafiqué avec son compte en banque. Et si elle craignait que je la démasque, cela lui ressemblait fort d'essayer de me museler à l'avance.

Les conjectures qui m'étaient venues lorsqu'elle me parlait me parurent soudain beaucoup plus probables. Si je voyais juste, ce ne serait pas la première fois qu'Anna se livrerait à pareil stratagème. Je me rappelle qu'elle avait obtenu le silence de sa nurse alors qu'elle n'avait pas sept ans. Après avoir brisé une des fenêtres du salon en lançant une balle, elle avait obtenu de la nounou qu'elle ne raconte rien à l'oncle John si elle lui disait un secret. J'ignore ce que Nanny s'était imaginé, mais elle avait promis et tenu sa promesse, même si je me souviens d'elle en train de verser des larmes amères après qu'on m'avait puni, d'abord pour la vitre (c'était ma balle) et ensuite pour avoir soutenu que je n'étais même pas dans les parages. Voilà le genre d'épisodes qui sont la cause de ma grande affection pour Anna.

Je regardai derrière Fay et vis Anna à moins d'un mètre de nous. J'ignore ce que Fay était en train de me dire, mais elle avait dû me le répéter plusieurs fois, car lorsque je l'entendis enfin, elle paraissait vraiment en rogne.

— Cart, tu es sourd ? Il faut qu'on s'arrête... ma broche se défait.

Je ne pus qu'obtempérer, car la broche tomba et roula presque sous les pieds d'Anna. Elle était seule à une table, mais pas depuis longtemps, car il y avait deux verres et un siège repoussé. Je récupérai la broche et, alors que je la rendais à Fay, je vis Bobby Markham arriver en compagnie de son frère et se camper devant Anna.

— Je te présente mon frère, Arbuthnot, déclara Bobby.

Anna ne déborda pas d'enthousiasme... je ne m'en étonnai pas, car Arbuthnot n'est pas homme à inspirer l'euphorie. Bobby est une sorte de ballot à l'air idiot, mais il y a quelque chose chez Arbuthnot qui me révulse. Il aurait une meilleure tête s'il était chauve comme son frère... ses cheveux sont trop noirs et trop brillants.

— Je me suis permis de demander à être présenté, l'entendis-je déclarer.

Puis il lui proposa une danse ; Fay et moi terminâmes la nôtre.

J'allai ensuite saluer Miss Willy. Je craignais qu'elle veuille danser... autant danser avec une locomotive. Elle m'indiqua qu'elle souhaitait me parler, aussi me demandai-je s'il n'aurait pas mieux valu risquer de finir broyé. C'est une personne au caractère dominateur, et j'ignore comment Isobel supporte de vivre avec elle. Sans Isobel, elle se serait trouvée dans la panade il y a fort longtemps. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un doté d'un tel enthousiasme exubérant le gaspiller à ce point.

Elle m'entretint aussitôt de l'oncle John, puis d'Anna. Au contraire d'Isobel, elle ne s'encombrait d'aucun scrupule. Elle traita Anna de toutes sortes de noms qui me réjouirent, et témoigna d'une profonde indignation au sujet de mon oncle.

Elle sauta ensuite du coq à l'âne et me raconta une querelle qu'elle avait eue avec l'ami Monk, puis une dispute avec le pasteur... celle avec Monk concernait Anna, me semble-t-il, mais pas l'autre. Au beau milieu de son récit, elle revint à l'oncle John et déclara que je devais lui rendre visite et me réconcilier avec lui. Je sais que Miss Willy n'a pas eu la moindre parole charitable à mon égard depuis la banqueroute. Je ne lui en veux pas, car elle s'inquiétait pour Isobel, mais je me demandais pourquoi soudain elle ne me lâchait plus. Puis la raison me tomba dessus comme une tonne de briques. Si Isobel épousait Héron, je ne comptais plus... Miss Willy pouvait laisser libre cours à sa nature bienfaisante : m'inviter chez elle, me réconcilier avec l'oncle John, et enquiquiner Anna par la même occasion. Je découvris qu'elle avait entendu Anna la traiter de vieille mégère. Pas de doute... j'étais convaincu qu'elle voyait en moi le moyen idéal de se venger.

J'ai l'impression d'avoir écrit une tartine sur les événements d'hier soir, mais j'en ai presque fini. Je tiens à tout noter, puis relire mon compte rendu et voir ce que je peux en tirer. Il ne me reste que deux choses à consigner, dont l'une me paraît importante.

Fay dit qu'elle souhaitait rentrer en taxi, aussi sortis-je en héler un. À mon retour, je vis Anna descendre les marches en compagnie

d'Arbuthnot Markham. Mon taxi n'ayant pas la place de se ranger, je me faufilai derrière l'auto dans laquelle montait Anna. Le trottoir était assez encombré, et préférant éviter qu'elle me voie, j'attendis qu'elle fût installée. Elle passa alors la tête par la vitre.

— Il ne doit pas loger chez les Tarrant... surtout pas, dit-elle à Arbuthnot Markham.

La réponse de ce dernier m'échappa.

Anna, elle, a la voix qui porte.

— Tu dois l'en empêcher coûte que coûte, insista-t-elle.

Après quoi il s'écarta, elle referma sa vitre, et l'auto démarra.

À l'évidence, elle devait parler de moi. Rien d'étonnant à ce qu'elle ne veuille pas que je m'installe chez les Tarrant, parce qu'il lui déplait que je me trouve à moins de quinze kilomètres de l'oncle John. Cela étant, pourquoi en parler à Arbuthnot ? On le lui avait présenté une demi-heure plus tôt, et je m'étonnai qu'elle lui demande ce service après si peu de temps.

J'allai chercher Fay, et le taxi nous ramena. J'aurais préféré rentrer à pied, car elle se mit à minauder comme cela lui prend parfois. Je refuserais de badiner avec Fay quand bien même elle serait la seule femme sur terre ; en outre, le bon sens devrait lui dicter que je ne voudrais pas flirter avec la femme de Peter. Elle n'a aucune idée derrière la tête, bien sûr, mais cela n'est pas convenable, et elle m'agaça tant que je la remis à sa place. D'une certaine manière, je l'aime bien, comme une cousine du deuxième ou troisième degré, et je ne supporte pas de la voir jouer les imbéciles.

Je commençai par lui indiquer qu'elle devrait cesser ses enfantillages et se faire appeler Mrs. Lymington. J'ajoutai qu'il n'était pas correct de garder son nom de jeune fille. Ça ne l'est pas. Cela me tracasse que Corinna parle de Peter comme s'ils étaient fiancés. Certes, je n'évoquai pas Corinna... je déclarai seulement que ce n'était pas correct. Sur quoi cette bécasse me regarda avec de grands yeux et dit :

— Parce que quelqu'un pourrait tomber amoureux de moi ? C'est ça ?

Ça n'était pas ça, mais je ne la corrigeai pas, ce qui sembla l'encourager.

— Si je n'étais pas mariée à Peter...

Elle laissa sa phrase en suspens et posa la tête contre mon bras.

— Il se trouve que tu es mariée à Peter, justement.

— Et si ce n'était pas le cas... si j'étais libre depuis le début...

serais-tu tombé amoureux de moi ?

— Non, répondis-je d'un ton sec.

— Et si j'étais libre, en ce moment...

Je la saisis par l'épaule et la repoussai dans son coin de la banquette.

— Ça suffit, Fay ! Tu parles pour ne rien dire, tu le sais, je le sais aussi, alors pourquoi continues-tu, bon sang ? C'est très malsain, si tu veux mon avis.

Elle me fusilla du regard.

— Je ne te l'ai pas demandé ! Je ne te demande rien ! Je te déteste !

— Ne raconte pas de sottises.

Puis elle se mit à pleurer et me traita de mufle.

CHAPITRE XIX

21 septembre. Je viens de relire ce que j'ai écrit hier. Les deux questions qui comptent sont :

Qui m'emploie ?

Pourquoi ?

Il existe aussi de nombreux points secondaires. Les plus importants me semblent être :

1. Le rôle d'Anna dans cette affaire.

2. Bobby Markham.

3. Fay.

Je ne sais que penser d'Anna. Si je ne m'étais pas emporté, j'aurais peut-être réussi à obtenir quelque chose d'elle. Voilà le plus grand inconvénient de la colère... elle nous dessert toujours. Je ne crois pas qu'Anna ait une place centrale... je pense qu'elle s'est juste immiscée dans cette affaire par opportunisme. Si je pensais que l'argent venait d'elle, je laisserais tout tomber.

Quant à Bobby Markham... impossible de savoir si c'est lui qui m'a questionné dans la cabane. Anna s'est arrangée pour que je le croie, c'est une certitude, mais c'est une raison plus que suffisante pour se demander s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Surtout, Bobby pouvait-il être présent à Linwood après avoir passé la soirée chez les Tarrant ? Je n'accorde plus autant d'importance à ce point, car je n'avais pas de montre, et même s'il me semble que nous étions là-bas vers onze heures, je peux me tromper. Se rendre de Putney à Linwood ne prend pas plus d'une heure, mais d'autres pensées m'occupaient alors l'esprit. J'ignorais à quelle vitesse nous roulions, et je suppose que le chauffeur avait volontairement fait des détours. Et puis Isobel affirme que Bobby n'est pas parti avant onze heures vingt, alors qu'il avait commencé à prendre congé à onze heures. Voilà qui est vague aussi. J'imagine sans mal que le temps paraisse long lorsqu'un lourdaud tel que Bobby se lance dans un monologue. Il aurait sans doute pu se rendre à la cabane en dix minutes en coupant par les bois.

Je ne parviens pourtant pas à m'ôter de la tête l'idée que ce n'était pas Bobby. Je me demande si c'était Arbuthnot. Si Anna n'avait jamais rencontré Arbuthnot auparavant, comment en est-elle venue à lui ordonner de me tenir à l'écart des Tarrant au bout d'une demi-heure ?

En outre, j'ai remarqué à sa façon de lui parler qu'elle semblait habituée à le commander... On aurait pu croire qu'elle s'adressait au majordome, et lui n'a pas bronché, comme s'il était normal qu'elle lui lance des ordres depuis un taxi. Non, je ne pouvais croire qu'ils se rencontraient pour la première fois. Et si ce n'était pas le cas, pourquoi se livrer à cette mascarade de présentations, à moins que leur but fût de me faire croire qu'ils ne se connaissaient pas ?

C'est tout ce que je peux conclure concernant Bobby, pour l'instant.

Ensuite, il y a Fay. Tous les éléments qui lient Fay à cette affaire sont aussi insaisissables que les fils d'araignée que le vent vous souffle dans le visage par un matin chargé de rosée... on ne les voit pas, on ne les trouve pas, mais on ne cesse de sentir leur présence. Pourquoi Fay voudrait-elle cinq cents livres au moment même où l'on m'agite cette somme sous le nez ? Et pourquoi faire ensuite machine arrière et jurer qu'elle ne m'a jamais dit être dans le pétrin ? Pourquoi la lettre d'Isobel a-t-elle disparu, ainsi que la première de Z. 10 ? Pourquoi Fay a-t-elle passé son tour de danse avec moi juste quand cela m'obligeait à danser avec Anna ? Couché sur le papier, tout cela paraît complètement insensé. Des fils de la Vierge.

Le courrier vient d'arriver. Miss Willy me demande de leur rendre visite mardi prochain. C'est une des deux lettres que j'ai reçues. L'autre est en recommandé et contient vingt billets de cinq livres, sans un mot d'explication. Si l'on m'avait dit la semaine dernière que j'aurais cent livres étalées sur ma table, j'aurais ri. Et si l'on avait poursuivi en m'indiquant que mon seul projet les concernant serait de les renvoyer, j'aurais crié au fou. Il y a une semaine, je ne savais pas si je trouverais de quoi me nourrir, ni combien de temps allait tenir ma dernière paire de souliers. À présent, je me retrouve dans un conte loufoque où des billets de banque se déversent des enveloppes comme les diamants et les perles qui sortent de la bouche de la malheureuse enfant qui a une fée pour belle-mère dans l'histoire de Grimm. Je me souviens qu'à l'école maternelle déjà je songeais que ce devait être horrible et me demandais si les diamants lui avaient cassé des dents.

Je réponds à Miss Willy que je décline son invitation. Et voici ce que je vais écrire à Z. 10 :

Cher monsieur,

J'ai reçu aujourd'hui cent livres en coupures de cinq livres. Je devine que ce sont les fonds évoqués dans le message que j'ai reçu hier soir. [J'emploie trop le terme « reçu », mais je tiens à aller à l'essentiel.] J'aimerais que l'on me confie du travail. Que l'on comprenne bien que je ne puis

continuer à recevoir de l'argent sans contrepartie de ma part. J'étais d'accord pour accepter une avance pendant une durée raisonnable, mais une telle somme ne correspond pas à ces conditions. Je vous renverrai donc ces cent livres, à moins qu'au cours de la semaine prochaine j'estime avoir accompli, ou être en train d'accomplir, de quoi mériter un tel salaire.

Mes sincères salutations,

Carthew Fairfax

CHAPITRE XX

Lettre de Corinna Lee à Peter Lymington :

Peter chéri, va t'acheter des bas jaunes. Savais-tu que cela signifie être jaloux ? Moi, je l'ignorais jusqu'à ce que Mrs. Bell, la logeuse de mon cousin Cart, me l'explique. Une jeune femme vit dans la même maison... il paraît que c'est une de tes amies, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ? Elle s'appelle Fay Everitt, elle est jolie mais a très mauvais genre, et elle me déteste comme un chat déteste l'eau. Je me demandais quelle pouvait être la raison d'un tel ressentiment, puis Mrs. Bell m'a dit : « Ce sont ses bas jaunes, miss, voilà tout. » La croyant daltonienne, j'ai répondu : « Ils ne sont pas jaunes, Mrs. Bell, ils sont taupe. » Sur quoi elle a ri et m'a expliqué : « Avoir des bas jaunes, c'est juste une expression de chez nous pour dire que quelqu'un est jaloux, miss. » Elle m'a alors indiqué que Fay Everitt les porte « sans arrêt ». Je crois qu'il lui déplait que mon cousin Cart et moi nous entendions bien. Lui, c'est un amour. Tu sais maintenant pourquoi tu dois filer t'acheter des bas jaunes. Quel dommage qu'il soit déjà pris !

Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ? En ce qui la concerne, je ne porte pas de bas jaunes, car je l'adore elle aussi. C'est une demoiselle charmante du nom d'Isobel Tarrant, qui habite chez une tante affreuse dans un véritable cottage où la date 1675 est gravée au-dessus de la porte. Que n'as-tu jamais évoqué Isobel ? Je me demande pourquoi tu n'es pas tombé amoureux d'elle. Peut-être ne la connaissais-tu pas... voilà qui serait une raison valable. Ou peut-être ne voulais-tu pas la ravir à Cart. Ou encore tu es amoureux d'elle en secret depuis le début. Je t'en prie, raconte-moi tout quand tu m'écritas. Si ton passé recèle de fâcheux secrets, j'aimerais les connaître à l'avance au lieu de les découvrir ensuite comme c'est toujours le cas dans les romans. Je crois avoir choisi une mauvaise épithète. Isobel ne peut être un secret fâcheux... elle n'est pas de ces femmes-là. Néanmoins, même si c'est un secret heureux, je tiens à en savoir davantage à son sujet.

Je vais m'installer quelque temps à Linwood. J'adore cet

endroit et mon cousin John, mais je me réjouis qu'Anna Lang ne soit pas ma cousine. Ce n'est que la nièce de la femme du cousin John, et nous n'avons aucun lien de parenté. Cart m'a confié que cela le soulage aussi. J'adore Cart, mais inutile d'être très jaloux... je viens d'envoyer une lettre à Poppa où je lui dis que s'il croit que je t'oublie, ici, qu'il revoie son jugement. Je m'ennuierais beaucoup de toi si je ne pensais pas sans cesse au bonheur que ce sera de te retrouver à mon retour.

Penses-tu à moi tous les jours ? Je l'espère. D'après Poppa, je ne devrais pas t'envoyer de lettres d'amour pendant mon séjour en Angleterre. Il ne pourrait qualifier celle-ci de lettre d'amour, n'est-ce pas ? Ce serait exagéré. J'ai pourtant l'impression qu'elle va le devenir, alors je ferais mieux de m'arrêter ici.

Corinna

N'était ma promesse à Poppa, je te ferais part de mon amour et t'enverrais mille baisers.

Cher Peter, je t'adresse mes sincères salutations. Je préviendrai Poppa.

CHAPITRE XXI

Isobel Tarrant traversait les bois d'un pas lent. Dans quelques minutes, elle en sortirait. Elle diminuait encore son allure. De part et d'autre du chemin étroit se dressaient les troncs noirs des pins couverts de lichen vert-de-gris. Par cette matinée radieuse, le soleil mouchetait le sentier de taches dorées. On n'entendait pas un bruit.

Isobel resta immobile un instant et s'imprégna de ce silence. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps, mais la douleur qui les lui avait arrachées s'était estompée, comme si ses larmes l'avaient emportée et avaient laissé le néant. Elle avait l'impression que Cart occupait une place dans son cœur depuis toujours, mais qu'à présent il la laissait vide. Ce sentiment aurait été plus supportable si elle ne s'était permis aucun espoir. Pendant trois ans, elle n'en avait nourri aucun. Elle avait vécu au jour le jour et évité de se projeter dans l'avenir. Puis soudain l'espérance avait ensoleillé cet avenir. Cart allait venir à Linwood afin de rencontrer son oncle, retrouver sa maison, revenir parmi eux. Elle ne se disait pas qu'il lui revenait aussi, mais cette pensée lui réchauffait le cœur. Puis en un clin d'œil l'ensoleillement avait disparu, englouti par les ténèbres. Cart ne venait pas.

Isobel repensa au moment où, lors du petit déjeuner, Miss Willy avait ouvert la lettre de Cart. Elle n'éprouvait plus de souffrance, à présent, car plus rien ne pouvait l'en emplir, mais plus tôt, elle avait eu si mal qu'elle ignorait comment elle avait réussi à ne pas pousser un cri. Seuls restaient le vide et les ténèbres. Il lui fallait ressortir des bois, rentrer déjeuner et écouter Miss Willy répéter ce qu'elle avait dit ce matin et qu'elle répéterait encore au dîner.

Des bruits de pas rompirent le silence. Isobel repartit aussitôt à bonne cadence, car elle ne souhaitait parler à personne. Une légère panique la gagna à l'idée d'entendre des voix et des paroles résonner dans ce vide. Hélas, elle n'avait pas entendu les pas assez tôt. Mr. Carthew l'avait presque rattrapée, et il l'appela.

— Isobel... attendez un instant ! Où allez-vous donc avec une telle hâte, jeune fille ?

S'il y avait quelqu'un qu'elle ne souhaitait pas rencontrer, c'était lui, mais elle ne pouvait y échapper. Lorsqu'on a reçu une éducation correcte, on garde des automatismes. Isobel fit volte-face et sourit avec la douceur qui la caractérisait. Ce ne fut pas un effort conscient

de sa part.

— Où allez-vous comme ça ? répéta-t-il.

— Je rentre déjeuner.

— Inutile de se presser, en ce cas. Pardi, Miss Willy n'a jamais été à l'heure de sa vie pour un repas. C'est un miracle qu'elle parvienne à trouver une cuisinière. Je sais qu'elle ne les garde pas... elle m'a avoué elle-même l'autre jour qu'il en avait défilé treize depuis Noël. Où les trouve-t-elle, voilà qui me dépasse ! Qui eût cru qu'il restait tant de cuisinières en Angleterre... cela paraît surprenant quand on entend les âneries dont on nous rebat les oreilles au sujet des domestiques. La morale de l'histoire, c'est qu'il ne faut pas les écouter. Racontars peu écoutés, racontars écourtés, pas vrai ? Avez-vous déjà entendu ce proverbe ?

Isobel continuait à sourire. Ses lèvres commençaient à se crispier, mais c'était plus facile que de parler. On n'avait pas vraiment besoin de parler à Mr. Carthew. Il appréciait ceux qui écoutaient ses longs soliloques sur des thèmes que nul ne trouvait vraiment intéressants, ou son avis sur le gouvernement et l'état de l'agriculture. Il se plaisait à discourir sur ces sujets auprès de jolies jeunes femmes qui ne le contredisaient pas et n'avaient aucune opinion à émettre.

Isobel se tint donc prête, mais pour une fois il se tut et se contenta de marcher à ses côtés, donnant de petits coups de canne dans les aiguilles de pins, ses larges épaules voûtées, son visage hâlé creusé de rides, et ses sourcils broussailleux froncés au-dessus de ses petits yeux gris.

Il lança une fois ou deux un regard en biais à Isobel, et lorsqu'elle s'en rendit compte, il s'arrêta net et se racla la gorge.

— Je voulais vous voir, déclara-t-il d'un ton bourru.

À la lisière du bois, les arbres se faisaient plus clairsemés. Un rai de lumière caressait la joue d'Isobel.

« Elle vient de pleurer, se dit Mr. Carthew. Nom d'un petit bonhomme ! »

Isobel recula dans l'ombre. Elle parut prise de court. Son cœur se mit à battre plus vite.

Il s'éclaircit de nouveau la voix.

— C'est au sujet de mon neveu... dit-il.

Isobel s'empourpra.

— Cart ?

Pourquoi voudrait-on lui parler de Cart ? Cart ne viendrait pas...

Cart refusait de venir. Alors pourquoi lui parler de lui ?

— Cart... oui, Cart. Je n'ai qu'un seul neveu, et c'est déjà un de trop. Je devrais sans doute remercier le Ciel de ne pas avoir eu de fils, car ce neveu m'a donné du souci, et plus que ma part.

Il semblait s'échauffer de plus en plus, proférant ses phrases avec des sortes d'à-coups qui évoquèrent à Isobel le démarrage de l'auto du Dr Monk par une froide matinée.

Elle resta silencieuse. Qu'y avait-il à dire au sujet de Cart ? « Il s'en moque... il refuse de venir. » Non, elle ne pouvait tenir de tels propos.

— Alors ? fit Mr. Carthew d'un ton furieux. J'attends !

— Qu'y a-t-il, Mr. Carthew ?

— Mon neveu. L'avez-vous vu, récemment ?

— Oui, répondit Isobel, sur ses gardes.

— Ah, c'est bien ce que je pensais ! En ce cas vous pourrez éclairer ma lanterne. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a un ou deux jours.

Il lui lança un regard perçant.

— Il y a un jour ou deux ? Qu'entendez-vous par là ? Que vous ne vous en souvenez pas, ou que vous préférez ne pas me renseigner ? Ce ne sont pas mes affaires, hein ? Si vous êtes incapable de me préciser quand vous l'avez vu, pouvez-vous au moins me dire où ? En train de faire l'homme-sandwich, ou de héler les taxis pour les spectateurs à la sortie d'un théâtre... hein ?

Le sourire d'Isobel ne fut plus simple convention. Il se teinta d'un air délicieusement malicieux.

— Pas du tout, Mr. Carthew... c'était au *Leonardo*. J'ai dansé avec lui.

— Le *Leonardo*, qu'est-ce que c'est ? Vous ne croyez quand même pas que je connais tous les cabarets louches de Londres, n'est-ce pas ?

— Voilà qui est insultant pour moi, rétorqua Isobel, car j'ai reçu une excellente éducation et je ne fréquente pas les cabarets de bas étage. Le *Leonardo*, c'est le dernier endroit à la mode où l'on va dîner et danser. Vous voyez... le genre d'établissement où un café coûte aussi cher qu'un repas complet dans un petit restaurant italien de Soho.

— Hmm ! grogna Mr. Carthew, qui donnait des coups de canne dans la terre d'un air furieux. Cart a retrouvé de quoi sortir dans le monde, alors ! Aux dernières nouvelles, il n'aurait pu s'offrir Soho. Il dilapidait son argent, c'est ça ? Ou se goinfrait-il aux frais d'un ami

fortuné ?

Une flamme de colère, petite et vive, s'alluma soudain dans les recoins froids de l'esprit d'Isobel.

— Vous savez bien que c'est faux !

— Que fabriquait-il là-bas, alors ?

— Je n'en sais rien.

— Vêtu de guenilles, j' imagine...

La flamme grandit.

— Non, pas du tout !

Mr. Carthew creusa un autre trou et le considéra d'un air grave.

— Quelqu'un qui l'a vu il y a peu m'a confié qu'il semblait dans la débîne, déclara-t-il en donnant de petits coups dans le trou du bout de sa canne. Dans la débîne, c'est le terme qu'il a employé... un de mes amis, ce bon vieux Beamish... pas du tout le genre à exagérer. Je peux vous répéter ses paroles mot pour mot : « J'ai vu votre neveu, l'autre jour, Cart Machin-chose... euh, Fairfax... et nom d'une pipe en bois, il a l'air de manger de la vache enragée. Je l'ai trouvé maigre comme un clou. » C'est comme ça qu'il s'est exprimé. Il est terre à terre, ce Beamish... il n'a pas voulu me heurter... il a jugé préférable que je sois au courant.

— En effet, dit Isobel, sans se départir de la chaleur dans sa voix.

— Comment cela, « en effet » ?

— Je pense qu'il a raison... il faut que vous soyez au courant.

— Tiens donc, c'est ce que vous pensez ? Et moi, qui je suis censé croire ? Lui me raconte que Cart est un crève-la-faim, et de votre côté vous me dites qu'il est en fonds et prend du bon temps dans un des établissements les plus chics de Londres. À quelle version dois-je me fier ?

— Je crois que c'est son employeur qui l'y a envoyé.

— Mazette, il a donc un travail ! Que ne me l'avez-vous pas dit dès le début ?

— Parce que je n'en sais pas plus. C'est tout ce qu'il m'a dit... il n'a donné aucune précision.

— Hmm ! Bref, il va loger chez vous, n'est-ce pas, et je pourrai lui poser des questions moi-même. Ça me paraît douteux... très douteux, mais je pourrai l'interroger quand il sera là.

— Il ne vient pas, répondit Isobel d'une voix frêle.

Prononcer ces paroles fit resurgir sa douleur.

— Il ne vient pas ? répéta Mr. Carthew d'un ton sec. Qu'entendez-vous par là ? Je tiens de votre tante Willy en personne qu'elle comptait lui demander de venir. Il y a deux jours, elle m'a annoncé qu'elle allait l'inviter, et hier elle m'a confirmé qu'elle l'avait fait.

— C'est juste, mais il ne vient pas.

Pourquoi la forçait-on à prononcer des phrases aussi déchirantes ?

— Billevesées ! tonna Mr. Carthew. Si elle l'a invité, il ne peut que sauter sur l'occasion.

— Pourquoi ?

Soudain, elle comprit le refus de Cart. Comment se présenter chez son oncle sans donner l'impression d'implorer qu'on le reprenne ? C'était impossible... bien sûr que cela lui était impossible. Le soulagement d'Isobel fut tel que ses yeux s'embruèrent et que ses joues retrouvèrent de ravissantes couleurs.

— Pourquoi ? répéta Mr. Carthew. Pourquoi ? Parce qu'une dame a la bonté de l'inviter. Ce devrait être un motif suffisant, n'est-ce pas ? Dans ma jeunesse, ça l'aurait été. De nos jours, ça ne signifie plus rien, maintenant que les bonnes manières sont démodées, ainsi que l'esprit de famille, la religion, et toutes les vertus que l'on attendait d'un jeune homme avec qui le pays devait compter. Danser et s'amuser... voilà tout ce qui intéresse la génération d'aujourd'hui.

Le cœur d'Isobel se serra.

« Il est déçu. Cela l'affecte. Il souhaite revoir Cart et se réconcilier. S'il est en colère, c'est qu'il est déçu. »

— Et si vous lui demandiez de vous rendre visite, vous ? Il viendrait.

Elle ressentit une pointe de peur. Et si elle l'avait énervé ? La moutarde lui montait vite au nez.

Il fronçait fortement les sourcils, en effet.

— Mazette, ce serait donc à moi de faire les premiers pas ? déclarait-il d'un ton outré. Il faudrait que je me mette à genoux pour l'implorer de revenir ? Est-ce là votre idée, ou est-ce la sienne ? Est-ce le message qu'il vous a chargée de me transmettre ?

Mentirait-elle si elle répondait non ? Cart avait bel et bien dit : « Il faudra qu'il m'en fasse part lui-même », lorsqu'elle lui avait annoncé que son oncle souhaitait se rapprocher de lui. Elle rougit.

— Les querelles ne donnent jamais rien de bon, dit-elle. Pourquoi ne pas lui demander de revenir ? Ce serait... ce serait formidable si tout le monde s'entendait de nouveau.

— Hmm ! grogna Mr. Carthew. Vous a-t-il chargée de me passer ce message ?

— Non... bien sûr que non. Vous savez qu'il est orgueilleux... vous l'avez reconnu vous-même. S'il ne traversait pas une période difficile et gagnait de l'argent, il y a longtemps qu'il serait venu se réconcilier avec vous... mais il vit dans un dénuement terrible. Ne comprenez-vous pas qu'il lui est impossible de revenir parce qu'il donnerait alors l'impression de vous demander de l'aide ?

Mr. Carthew planta sa canne derrière lui et s'appuya des deux mains sur la poignée.

— Miséricorde ! s'exclama-t-il. À vous entendre, c'est quelqu'un de droit et tout à fait désintéressé, ma chère... hein ? La plupart des jeunes gens n'auraient pas de scrupules à demander un coup de main à leur oncle. C'est son orgueil et son obstination qui le perdront, croyez-moi. Je voulais qu'il se marie, qu'il s'installe, et il a refusé... il m'a rétorqué qu'il n'en avait pas envie. Je ne supporte pas les caprices des jeunes gens d'aujourd'hui... ils n'ont aucun sens des obligations, de la responsabilité. Lorsqu'on doit hériter d'un domaine, c'est un devoir que de se marier jeune. Moi, je me suis marié à vingt-trois ans, et c'est parce que je n'ai pas eu d'enfants que je voudrais d'autant plus que Cart soit père... Hélas, je le répète, il m'a tenu tête, et ses derniers propos à mon égard... voulez-vous les connaître ?

— Non, sans façon. Vous devriez plutôt les oublier. Vous étiez sans doute tous les deux en colère, et l'on ne pense pas ce que l'on dit dans ces cas-là... vous le savez bien.

Mr. Carthew se dressa droit comme un *i* et brandit sa canne vers le ciel.

— Il m'a lancé : « Tant pis si je ne vous revois jamais plus, et Linwood peut bien s'effondrer, je m'en... » Bref, mon éducation m'impose de rester correct face à une dame, alors comprenez que peu lui importait.

Isobel le considéra, les yeux pétillant de défi.

— Et vous, que veniez-vous de lui dire ?

— Je ne m'en souviens plus.

— Alors, ne devriez-vous pas oublier aussi ce qu'il a dit ?

— Hmm ! grogna encore Mr. Carthew, qui se détourna brusquement et se remit en marche. Je vais être en retard pour le déjeuner. Anna n'aime pas que je sois en retard.

CHAPITRE XXII

Mr. Bobby Markham ouvrit la porte de la cabane de Linwood Edge, où il se trouva confronté à l'obscurité la plus complète.

La pile de sa lampe électrique avait rendu l'âme ; il faisait très sombre lorsqu'il avait traversé les bois, la fois précédente, à onze heures du soir par une nuit sans lune et sans étoiles, mais même pour des yeux accoutumés à l'obscurité, l'intérieur de la cabane offrait des ténèbres impénétrables et inquiétantes.

Bobby Markham n'aimait guère le noir. Il lui déplaisait de devoir rencontrer Anna à minuit dans ce bois isolé, et qu'on se le dise, il n'aurait consenti à cet effort pour personne d'autre. Il espérait qu'elle serait déjà là. Il s'était accroché, à la perspective réconfortante de trouver la cabane éclairée, mais quand il ouvrit la porte, ses vœux ne furent pas exaucés.

Pourtant, lorsqu'il eut avancé d'un pas, regrettant une fois encore de ne pas avoir d'allumettes sur lui, il crut entendre un bruit. Il se figea aussitôt et tendit l'oreille. Quelque chose avait bougé de façon quasi imperceptible. Une désagréable sensation de moiteur et de picotement le parcourut de la tête aux pieds. Il serra sa lampe, mais en son for intérieur, la source de sa peur n'était pas de ce qu'on pouvait assommer d'un coup de gourdin ou d'un coup de poing. Là, près de lui, il percevait le souffle de la terreur qui se tapit dans le noir depuis la nuit des temps.

Il se raidit, tâcha de prendre son souffle, et sentit l'air froid et humide lui coller dans la gorge. Avec une soudaineté pétrifiante, un disque de lumière apparut. Un faisceau en jaillit et s'abattit sur son visage, ses yeux aveugles et grands ouverts. Puis on abaissa la lampe.

— Tu es en retard, déclara Anna.

Il saisit la table et resta immobile, tremblant. Quelle frayeur... quelle affreuse frayeur ! Le cœur battant à se rompre, il chercha la chaise à tâtons et s'assit.

Anna éteignit sa lampe.

— Nous pouvons discuter dans le noir, annonça-t-elle.

— Où est la lanterne ? parvint-il à demander.

— Juste là, mais nous n'en avons pas besoin... on risque d'attirer l'attention.

— Allume-la, insista-t-il. Je n'ai pas envie de parler dans le noir.

Il entendit un craquement sec et vit avec un immense soulagement une flamme jaune, une allumette, le contour de la lanterne et sa chandelle blanche. Lorsque la mèche s'enflamma, il vit les quatre murs de la cabane, Anna qui s'écartait et soufflait l'allumette. Tête nue, elle portait de longs pendants d'oreilles aux diamants étincelants dans lesquels se décomposait le spectre de la lumière, et un châle chinois noir qui l'enveloppait des épaules jusqu'aux chevilles. L'étoffe était ornée de petites fleurs de soie aussi brillantes que des bijoux. Le bras nu d'Anna émergeait de la longue frange noire qui le bordait.

À la lumière, Bobby redevint aussitôt lui-même... fort affable et esclave soumis d'Anna Lang.

— Ah, voilà qui est mieux ! dit-il.

— Tu trouves ?

— Eh bien, j'aime te regarder, tu sais. Tu es ravissante.

Elle eut un mouvement qui fit glisser légèrement son châle, dévoilant la courbe de son épaule, qui semblait très blanche.

— Garde tes compliments, dit-elle. Ce n'est pas pour ça que je t'ai demandé de venir.

Cart Fairfax se serait gaussé du ton triste et digne d'Anna. Bobby, lui, s'en trouva fort admiratif ; il se sentit obligé de montrer le meilleur de lui-même. Lorsque Anna détourna la tête, il sortit un mouchoir de soie et s'épongea le front, moite et luisant. Comme la plupart des hommes corpulents, il était vaniteux à l'excès. Il s'empessa de ranger son mouchoir quand Anna se tourna de nouveau vers lui.

— Si j'ai voulu te voir, c'est parce que j'ai un service à te demander.

— Tes désirs sont des ordres pour ton Bobby, dit Mr. Markham avec un air de sentimentalité expansive qui ne lui seyait guère. Comme tu le sais...

Elle le coupa d'un bref mouvement de la main qu'il trouva des plus gracieux.

— Attends de savoir de quoi il s'agit.

— Je m'en moque, tant que cela te fait plaisir.

Anna posa le menton sur sa main.

— Je me demande si tu le penses vraiment.

— Bien sûr que oui. Enfin, si c'est quelque chose que je peux faire.

— Tu peux le faire si tu le veux.

Il la regarda d'un air gêné. Il la vénérât, lui était dévoué corps et âme, mais il lui arrivait néanmoins de souhaiter qu'elle soit telle qu'elle était, belle, séduisante, fascinante, mais moins intimidante. Il aurait par exemple préféré discuter avec elle près d'un bon feu, et si elle avait une requête à lui soumettre, il aurait aimé qu'elle lui en fasse part sans détour au lieu de le fixer de ce regard sombre et mystérieux.

— Ton Bobby le veut, répondit-il.

Anna se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille. Aussitôt, les braises de malaise qui couvaient en lui se muèrent en flamme d'appréhension. Il eut un mouvement de recul, ressortit son mouchoir, et cette fois-ci s'en servit sans se soucier du regard d'Anna.

— Pour quoi faire ? bégaya-t-il.

— C'est moi que ça regarde, répondit Anna d'un ton posé.

— Je ne suis pas d'accord... pas si tu me charges de m'en procurer à ta place. Par pitié, Anna, ne me dis pas que tu t'es mise à prendre de cette cochonnerie !

La lanterne éclairait le teint blafard d'Anna.

— Cela te concernerait-il si c'était le cas ?

Elle admira l'intensité tragique de sa propre voix. Cart s'en serait aperçu – raison de la haine qu'elle lui vouait –, mais elle pouvait compter sur Bobby pour partager son admiration.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que tu racontes ? se récria-t-il. Je serais aux cent coups ! Bien sûr que cela me concerne... tout ce qui a rapport à toi me concerne.

Elle secoua la tête ; les diamants à ses oreilles oscillèrent.

— Ce n'est pas pour moi. Iras-tu la récupérer à ma place ?

Les paumes moites, Mr. Markham s'essuya encore le front. Il regrettait au plus profond de lui de s'être impliqué dans des affaires peu légales.

— Te rends-tu compte comme c'est dangereux ? déclara-t-il d'une voix proche du grognement.

Puis, sous le regard méprisant d'Anna, il ajouta :

— Si seulement je ne m'étais jamais mouillé là-dedans.

— Oui, maintenant que tu t'es rempli les poches... je comprends.

— Je me retire. Je l'ai prévenu... je lui ai expliqué que je ne continuerai pas... et il a répondu... Lui-même arrête les frais,

poursuivit-il un ton plus bas. Et c'est tant mieux, si tu veux mon avis. C'est dangereux... beaucoup trop dangereux. Il a dit que la police avait flairé quelque chose et s'était mise en chasse, et qu'il était hors de question pour lui de tomber dans leurs filets.

Livrer ce qu'il avait sur le cœur lui avait redonné de l'allant. Il afficha un grand sourire qui dévoila une dent en or de chaque côté de sa bouche.

— Et le père Bobby est tout aussi résolu à ne pas se laisser prendre, conclut-il.

— Tu as peur, commenta Anna.

— Seul un imbécile n'aurait pas peur. La peine que l'on encourt est sacrément lourde. En ce qui me concerne, je jette les gants avant le KO. Et je te conseille de...

— Je ne veux pas de tes conseils... c'est ton aide que je te demande. Si tu me la refuses...

Elle s'interrompit un instant.

— Alors... alors je m'adresserai à quelqu'un qui acceptera.

Elle repoussa sa chaise et se leva. Son châle glissa et laissa paraître ses vêtements d'un noir diaphane qui intensifiait la blancheur de son cou, de ses épaules et de son dos dénudés.

Mr. Markham se pencha au-dessus de la table.

— Ce que tu es pressée ! Anna, à quoi comptes-tu l'utiliser ? Je dois le savoir... et surtout, il voudra savoir, lui.

— Hors de question. Si je le voulais, j'irais la lui demander moi-même. Il faut que tu te la procures pour moi sans qu'il soit au courant.

— Pourquoi en as-tu besoin ? Je ne peux l'obtenir en claquant des doigts. Et même si je le pouvais, je n'en ferais rien... pas sans savoir quelles sont tes intentions. Les risques sont trop énormes.

Tandis qu'elle remontait lentement son châle d'une main, les petites fleurs brillantes semblèrent s'ouvrir.

— Ça n'aura rien de dangereux. Ça... ça pourrait même être le contraire, affirma-t-elle après une courte hésitation.

— Comment ça, le contraire ?

— Tu as dit que les policiers étaient en chasse. Eh bien, s'ils arrêtaient quelqu'un en possession de la marchandise...

Elle laissa sa phrase en suspens et se mordit la lèvre, les joues colorées d'un rose foncé, les yeux lumineux et attentifs.

Bobby Markham la scruta. Il regrettait d'être venu.

— Qu'entends-tu par là ?

— Aucune importance.

La peur le submergea.

— Je ne ferai rien du tout tant que tu ne m'auras pas expliqué tes projets... tu peux toujours courir !

Soudain Anna sourit.

— Serais-tu affligé s'il arrivait malheur à Cart Fairfax ?

Pendant un moment, Mr. Markham fut incapable de prononcer le moindre mot. Puis il répéta ceux qu'il avait employés peu avant :

— Qu'entends-tu par là ?

Anna souriait toujours.

— La marchandise, c'est pour Cart.

— Pourquoi ?

— Tu me la procureras si je te l'explique ?

— Je n'en sais rien. Je ne peux aller la chercher... je te l'ai dit... et si je le pouvais...

— Ce n'est qu'une question de volonté de ta part. Iras-tu la chercher ?

— Dis-moi pourquoi tu la veux.

— Je la veux pour Cart Fairfax, répondit Anna d'une voix suave. S'ils cherchent quelqu'un à envoyer derrière les barreaux, Cart serait le candidat idéal, tu ne crois pas ?

— Il n'est même pas impliqué dans l'affaire.

— Certes, mais si la police le trouvait en possession de cocaïne, ficelée en de beaux petits paquets prêts à la vente, et qu'il refusât d'expliquer où il l'a obtenue...

Mr. Bobby Markham jura et se passa la main dans ce qui lui restait de cheveux.

— Anna, tu as perdu la raison ! Qu'est-ce qui te prend ? Imagines-tu une seule seconde qu'il ne parlera pas ? Les juges n'y vont pas avec le dos de la cuillère, et la police est résolue à démanteler tout le réseau. Ils finiraient par découvrir que tu la lui as fournie. Crois-tu qu'il ira en prison à ta place ?

— Oh que non, répondit Anna d'un ton doux. Il me l'a dit.

— Alors à quoi joues-tu ? Il te dénoncerait.

— Oh que non, répéta Anna. Oh que non, Bobby, il ne me

dénoncera pas, parce qu'il ne saura rien à mon sujet. Il ne dira pas avoir obtenu la marchandise par mon intermédiaire, parce que ce n'est pas de moi qu'il la recevra. Je ne suis pas idiote, tu sais.

— Ce n'est pas toi qui vas la lui remettre ?

— Non.

— Alors qui ?

— Isobel, déclara Anna d'une voix suave.

Le silence s'installa. Bobby Markham la fixa du regard.

— Isobel ? dit-il au bout d'un moment.

— Je pense que pour elle il serait prêt à aller en prison. Je serais curieuse de le savoir.

Bobby Markham eut un mouvement de recul.

— Pourquoi as-tu une telle dent contre lui ? Que lui reproches-tu ? Pourquoi ne le laisses-tu pas tranquille ? Il ne t'a fait aucun tort.

À peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Il avait assisté à une colère d'Anna, une fois, et il n'avait aucune envie d'en renouveler l'expérience. Anna blêmit. Elle regarda dans le vague, une flamme ardente brûlant derrière ses grands yeux noirs.

— Souhaites-tu connaître mes raisons ?

Il ne le souhaitait pas, pas maintenant, pas tant qu'elle aurait cet air-là. Ce qu'il voulait, c'était retourner au *George* et savourer un whisky-soda, mais Anna n'attendit pas sa réponse.

— Je vais te raconter ce qu'il a fait. Il m'a insultée de la pire façon qu'un homme peut insulter une femme. Il voulait m'épouser, autrefois, et quand j'ai refusé...

Sa voix s'étrangla et elle cacha vivement ses yeux derrière sa main.

— Oh ! fit-elle sur une note grave, haletante. Ce que les hommes peuvent être brutaux... de vrais monstres !

Stupéfait, Mr. Markham devint couleur lie-de-vin sous l'effet de la gêne.

— Anna... attends... que veux-tu dire ?

Avec une théâtralité magistrale, elle tendit vers lui la main dont elle se couvrait les yeux.

— Non, ne me demande pas ça... tu es mon ami... cesse de m'interroger.

Elle se détourna et resta immobile, affaissée, son châle tombant en une longue ligne droite depuis son épaule.

— C'est la raison pour laquelle mon oncle s'est querellé avec lui. Et encore, je ne lui ai pas raconté le pire. Mais il m'était impossible... impossible de continuer à fréquenter Cart comme si rien ne s'était passé. Et voilà que l'oncle John se prend à vouloir son retour... c'est une lubie de vieillard, et ça m'est insoutenable. Bobby, je ne peux le supporter, j'en serai incapable ! Tu dois m'aider ! Bobby, par pitié, ne vois-tu pas que j'en suis incapable ! Et s'il doit aller en prison pour notre affaire, ce ne sera que justice, car il n'a jamais payé pour ce qu'il m'a infligé.

Une grande effervescence envahit Mr. Markham.

— Anna... ne te mets pas dans un tel état.

Il lui prit la main et la serra.

— Écoute, si je m'en charge...

— Tu acceptes ? Oh, Bobby !

— Je n'ai pas dit que j'acceptais... j'ai dit si...

Il s'interrompit et déposa un baiser exalté sur la main d'Anna, douce et froide... très froide. Il la lâcha de façon presque involontaire. Comme elle s'écartait, il demanda :

— Pourquoi veux-tu y mêler la petite ? Tu n'as rien à lui reprocher, n'est-ce pas ?

— À Isobel ?

— Oui.

Il y eut un court silence. L'émoi d'Anna était retombé ; elle avait recouvré son sourire, son calme et sa beauté.

— Non, rien.

— Alors pourquoi l'impliquer ?

— Elle ne sera pas inquiétée. C'est très noble de ta part, Bobby, mais inutile d'avoir peur... Il n'arrivera rien à Isobel, parce que Cart... Cart se montrera noble lui aussi. Il ne la dénoncera pas.

Cet argument suffit à apaiser la conscience de Mr. Markham. Il possédait une conscience, qu'il avait travaillée pour qu'elle se satisfasse d'un rien. Les implorations d'Anna l'avaient empli d'un espoir qu'il n'osait jusqu'alors nourrir qu'avec parcimonie. Lorsqu'il la vit s'éloigner, aussi distante qu'une statue, il fit une entorse à sa prudence.

— Anna... dit-il d'un ton agité, si je m'en charge...

La statue prit vie sur-le-champ, la couleur regagna ses joues. L'air radieux, elle mit les mains dans celles de Bobby.

— Tu es d'accord ?

— Si je m'en charge, accepteras-tu... accepteras-tu que je t'arrache à tout cela ?

— Le veux-tu ?

— Tu le sais. J'ai ramassé un joli paquet. L'autre jour, j'ai eu un bon tuyau et empoché de quoi me retirer de cette autre affaire. J'achèterai une maison où nous pourrons nous installer. Tu auras tout ce que tu veux. Je suis facile à vivre... demande à Cis. Tu ne verrais pas d'inconvénient à ce que Cis vive avec nous, n'est-ce pas... Anna ?

Elle retira une main très lentement, les yeux baissés, cachés sous ses longs cils noirs qui offraient un contraste saisissant avec la blancheur de ses paupières et le pourpre de ses joues.

— Anna... le veux-tu ?

— Le veux-tu, toi ?

— Plus que tout, répondit Mr. Bobby Markham avec toute la fermeté qui lui restait.

CHAPITRE XXIII

Journal de Cart Fairfax :

23 septembre. Je n'ai rien écrit pendant plusieurs jours, car il ne s'est rien produit de particulier, semble-t-il... ou pour être plus précis, rien qui fût en rapport avec Z. 10. J'ai l'impression de n'avoir fait que retrouver d'anciennes connaissances, qui se sont toutes montrées charmantes, ravies de me revoir, etc. Rien d'étonnant à ce que je les aie revues, car j'ai suivi mes instructions et me suis rendu dans des lieux propices à ces retrouvailles. On ne rencontre personne lorsqu'on erre çà et là à chercher du travail, vêtu de guenilles. J'ai été enchanté de revoir du monde. J'avais oublié combien ils étaient sympathiques, pour la plupart.

Hier, je suis sorti avec Corinna. Elle va s'installer à Linwood dans le courant de la semaine. Elle parle beaucoup de Peter. Je n'aime guère me mêler des affaires des autres, mais à mon sens elle devrait savoir qu'il est marié.

Alors que nous prenions le thé dans un établissement tranquille de son choix, je me dis que le moment était venu de me lancer, afin d'être débarrassé. Je crains de m'y être mal pris, mais je peine à concevoir comment l'on peut annoncer ce genre de nouvelle... en outre, je préférerais procéder comme s'il n'existait pas de secret à dévoiler. Jusqu'alors, elle avait juste déclaré que son père tenait Peter en haute estime, et qu'il n'aimait pas revenir sur sa parole...

— J'avais répété un nombre incalculable de fois que je mourais d'envie d'aller en Europe, m'expliqua-t-elle, alors quand il m'a annoncé que je devais m'y rendre, comment aurais-je pu refuser ? Il m'a prévenue que Peter et moi ne devons pas nous écrire, ce à quoi je lui ai répondu : « Poppa chéri, réveille-toi donc ! Tu as deux cents ans de retard... nous ne sommes plus au XVIII^e siècle. » Alors il m'a rétorqué que nous pouvions correspondre en tant que connaissances.

— Tu es une amie intime de Peter, commentai-je, plus embarrassé que jamais.

Les yeux plissés, elle rit comme une enfant.

— Une amie intime, oui.

— Et moi aussi.

Sur quoi je me trouvai bloqué.

Elle cessa de rire – rien ne lui échappe – et me demanda aussitôt :

— Qu'essaies-tu de me dire, Cart ?

Au prix d'un immense effort, je parvins à continuer. Le moins que je pouvais faire pour elle, c'était d'aller droit au but.

— Nous sommes tous les deux ses amis. Je pense qu'il devrait dévoiler qu'il est marié, non ? Les secrets, c'est idiot, tu ne crois pas ?

J'avais continué sur ma lancée car je redoutais d'avoir à la regarder en face, mais lorsque j'eus prononcé les mots « tu ne crois pas ? », ne sachant plus quoi dire, je me tus. Je fus forcé de la regarder.

Elle se tenait très droite, l'air perplexe.

— Mais nous ne pouvons nous marier, à cause de Poppa. Il refuse que nous nous fiancions avant mon retour. Il n'a pas indiqué qu'il nous y autoriserait à ce moment-là, mais j'imagine que je parviendrai à le convaincre.

Elle eut un petit rire mais garda les yeux braqués sur moi.

C'était affreux. J'aurais préféré qu'elle pige avant de se lancer dans de telles confidences. C'était ma faute... j'aurais dû l'arrêter avant. Je maudissais Peter, et quant à moi je me serais flanqué des gifles.

— C'est une plaisanterie... Peter a dû te prévenir qu'il est marié.

— Ça n'a rien d'une plaisanterie, rétorqua-t-elle d'une voix fluette, le souffle court, les mains posées sur les genoux et les yeux écarquillés.

Je n'avais d'autre choix que d'enfoncer le clou.

— Peter est marié. Il s'est marié juste avant la faillite. Avant de te rencontrer.

Elle ne me quittait pas du regard. J'aurais aimé qu'elle bouge, hélas elle n'en fit rien. Sa voix ne tremblait pas, mais elle était si faible que je m'étonnai d'entendre ses paroles.

— Continue, dit-elle.

— Peter a épousé Fay Everitt juste avant la banqueroute.

Il me semble qu'elle ne respirait plus depuis quelque temps. Soudain, elle prit une profonde inspiration, elle frissonna et porta le dos de sa main devant ses yeux. On eût cru qu'elle se réveillait.

— Oh, comme tu m'as fait peur ! s'exclama-t-elle.

— Allons... commençai-je, mais elle se pencha vers moi et me prit le poignet.

— Ne raconte pas de bêtises, Cart... c'est faux.

— Corinna...

— Ne fais pas l'imbécile ! Évidemment que ce n'est pas vrai.

— Mais enfin...

— Peter ne me l'aurait pas caché, affirma-t-elle en hochant la tête d'un air confiant.

Quel cran ! En revanche, je n'écrirai pas ce que je pensai de Peter.

— J'ai pourtant peur que...

Elle m'interrompit.

— Moi pas. Je n'éprouve pas la moindre crainte... il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Tirons cela au clair. Qui t'a raconté ces billevesées ?

Je lui rendis son regard et tâchai de m'en souvenir.

— Tu n'as pas assisté au mariage, n'est-ce pas ?

Jamais je n'avais vu quelqu'un montrer une telle assurance.

— Non, en effet.

— Ç'aurait été impossible. Personne n'y a assisté, pour la simple raison qu'il n'a pas eu lieu. Si cinquante évêques se mettaient en rang et me soutenaient qu'ils ont marié Peter à l'abbaye de Westminster, je ne les croirais pas !

Elle me lâcha le bras et se redressa dans son siège, le dos droit, comme si elle s'apprêtait à délivrer un jugement. Si j'avais eu quelque chose à me reprocher, j'aurais eu envie d'avouer. Je n'en menais pas large.

— Bon ! fit-elle. Peter t'a-t-il dit qu'il était marié ?

Je me creusai la tête. Je me souvins que Fay et Peter se fréquentaient, et me rappelai Peter me disant : « Prends soin de Fay pour moi », quand elle et moi l'avions accompagné le jour de son départ. Non... je me souvins...

Corinna ne m'en donna pas le temps.

— Alors, t'en a-t-il parlé ? Te l'a-t-il confié en personne ? Ou est-ce *elle* qui te l'a dit ?

Je me souvins...

Je me souvins de Fay me relatant les paroles de Peter, jusque dans ses moindres intonations. « Peter veut que tu prennes soin de moi. Tu le feras... n'est-ce pas ? » Puis : « Nous sommes mariés. Il ne t'a pas prévenu ? Nous avons convolé il y a un mois, mais c'est un secret. » Après quoi, en larmes, elle m'avait imploré : « Ne lui raconte pas que je t'ai mis au courant... cela le mettrait trop en colère... mais je ne peux supporter ce poids seule. Tu ne dois pas lui en parler, cependant

tu peux lui dire des choses flatteuses à mon égard quand tu lui écriras, pour lui remonter le moral. »

— Peter t'a-t-il parlé de ce mariage ? insista Corinna.

— Non.

— Alors qui ?

— C'est Fay.

— Et elle t'a demandé de n'en rien dire à Peter ?

— Comment le sais-tu ?

— C'est ce que j'aurais fait si je racontais un tissu de mensonges et que je voulais éviter d'être démasquée.

J'étais consterné. Cela me semblait impossible... d'un autre côté, il me semblait impossible que Peter...

— Tu as toujours peur pour moi ? déclara Corinna d'un ton sarcastique.

Je restai silencieux. Des tas de menus détails me revinrent.

— Alors ? me relança Corinna.

— Il faut que j'en aie le cœur net.

Elle hocha la tête d'un air sage.

— Sans tarder, dit-elle. Je vais envoyer un télégramme à Peter et rendre visite à Fay Everitt au plus vite. Je vais lui demander où le mariage s'est tenu, et si elle bluffe en m'indiquant un lieu, nous irons consulter le registre, et si le nom de Peter y figure... Elle s'interrompit.

— Alors quoi ? la pressai-je.

Le rouge lui monta aux joues.

— Alors ce sera le cauchemar le plus affreux, et tu pourras me pincer jusqu'à ce que je me réveille.

CHAPITRE XXIV

Lorsqu'on frappa à sa porte, Fay Everitt ne se doutait guère qu'on allait la confondre. Elle avait passé l'après-midi paresseusement, d'abord avec un bain chaud, suivi d'une petite sieste, puis un roman, avec des chocolats et quelques-unes des cigarettes que Cart désapprouvait avec tant d'exagération. Elle appartenait à cette catégorie de personnes capables d'être accablées de tristesse ou de peur, puis d'oublier, pour un instant du moins, les raisons de leur chagrin. Elle remontait alors à la surface de ses pensées et se mouvait là, sur une fine couche de glace la séparant de ce qui se cachait dans les abysses. La glace pouvait se rompre à tout moment. Et elle commençait à se fendre, même si Fay n'en savait encore rien.

Elle se détourna et cracha un petit nuage de fumée dans l'air déjà chargé.

— Entrez ! cria-t-elle.

Lorsque Cart s'écarta pour laisser passer Corinna Lee, Fay se sentit seulement très agacée de constater qu'il n'était pas seul.

À peine entrée, Corinna, qui n'avait pas la moindre intention de serrer la main à Fay, ne s'encombra pas de politesses. Déterminée, elle se posta à un mètre de la porte, et d'un regard scrutateur examina la pièce aux rideaux verts : le lit, bas et semblable à un canapé, couvert d'une courteline verte qui détonnait, le tapis élimé, le vieux fauteuil orné d'un coussin flambant neuf, vert et or, brodé d'une araignée noire, la cheminée, que dominait une grande photographie de Peter. Sur le cliché, Peter regardait droit vers Corinna.

— Je suis ravie de vous trouver ici, déclara-t-elle d'une petite voix ferme, car j'ai une question à vous poser. Je ne pense pas que je m'assiérai, merci, rétorqua-t-elle lorsque Fay lui indiqua un fauteuil, parce qu'il vous sera très facile de me répondre.

Debout au milieu de la pièce, tenant son livre d'une main et portant sa cigarette à la bouche de l'autre, Fay se crispa. Elle fut silencieuse un instant, puis adressa un regard interrogateur à Cart et déclara :

— Les Américains sont toujours pressés, j'ai l'impression.

— Moi oui, en tout cas, répliqua Corinna d'un ton sec. J'ai hâte de savoir s'il est vrai que vous prétendez être Mrs. Peter Lymington.

Le livre tomba par terre, et Fay se tourna vivement vers Cart.

— Tu lui as dit ! Quel culot !

Puis elle se tut, ravala son courroux, et fit de nouveau face à Corinna.

— Je ne me suis jamais fait appeler Mrs. Peter Lymington !

— Avez-vous déjà déclaré être mariée avec lui ?

Fay laissa retomber la main qui tenait sa cigarette.

— Avez-vous dit à Cart Fairfax que vous étiez la femme de Peter ?

Pas de réponse.

Corinna resta immobile, ses mains gantées posées de part et d'autre du gros quartz rose qui couvrait le fermoir de son sac en lézard. Fermement campée sur ses pieds, elle scrutait le visage de Fay, sur lequel la colère avait cédé la place à la peur. La glace s'était rompue et l'avait entraînée parmi les sombres craintes qui surgissent parfois la nuit et vous accablent d'une profonde terreur.

— Avez-vous dit à Cart Fairfax que vous étiez la femme de Peter ? répéta Corinna de la même voix claire. Cart me l'a affirmé. M'a-t-il menti ?

Fay regarda Cart. Depuis trois ans, elle s'en remettait à lui dès que se présentait une tâche déplaisante. Ce qu'elle fit à présent.

— As-tu quelque chose à avouer, Fay ? lui demanda Cart après avoir posé la main sur son bras.

Elle secoua la tête.

— Tu n'es pas mariée à Peter ?

Nouveau signe de négation.

— Pourquoi ce mensonge ?

Fay recula d'un pas pour se libérer. Ses premières paroles depuis qu'on l'interrogeait ne furent pas adressées à Corinna mais à Cart.

— Je veux qu'elle s'en aille, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Je n'avais pas l'intention de rester, répliqua Corinna avec retenue, avant de quitter la pièce sans un mot de plus.

Cart la suivit dans l'escalier.

— Veux-tu un taxi ?

— Non... je préfère rentrer à pied.

— Je dois y retourner. Il faut tirer les choses au clair.

Elle acquiesça et, avec naturel, leva la tête pour lui faire la bise.

Lorsqu'il l'embrassa sur sa joue douce et ronde, tous deux éprouvèrent un certain réconfort. Par ce geste, il eut le sentiment de renouer avec les conventions agréables de l'affection familiale. Il lui tapota l'épaule, puis elle partit, la sévérité dans ses yeux remplacée par un vague trouble. Pourquoi raconter des mensonges aussi ineptes ? Dans quel but ?

Cart remonta. Désarçonné, il ne comprenait ni la logique ni les motivations de Fay, et avait l'impression qu'on venait de le gifler. Passé l'effet de surprise, la colère s'emparerait de lui.

Fay n'avait pas bougé. Elle fixait la porte du regard en attendant le retour de Cart. Sa cigarette avait roussi la fine étoffe de sa robe. Une légère odeur de brûlé s'immisçait dans celle du tabac.

Cart y vit l'occasion de laisser libre cours à son énervement.

— Nom d'un chien, Fay, fais attention ! Tu vas bientôt prendre feu !

Elle laissa alors tomber sa cigarette, comme elle avait laissé tomber son livre, en se contentant d'ouvrir les doigts.

— Bon ! s'exclama-t-il. Que signifient ces histoires ? Quelle mouche t'a piquée ?

Fay se mit à pleurer. Doucement, les larmes lui embuèrent les yeux et lui coulèrent sur les joues. Ce fut un immense soulagement. Cart s'attendrissait toujours lorsqu'elle pleurait, et si elle parvenait à l'attendrir, tout se passerait bien. Le pire, quand on est mort de peur, c'est de ne pas pouvoir pleurer.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Cart d'un ton à la fois courroucé et intrigué.

— Pour toi, répondit Fay.

Cart s'approcha d'elle d'un mouvement brusque.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pour toi, répéta Fay.

Cette fois, il la secoua légèrement, puis s'empressa de la lâcher car il sentait monter la pulsion de la violenter.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Peux-tu m'expliquer ce qui t'a pris, bon sang de bois ? Peter et toi étiez-vous fiancés ?

Elle fit non de la tête.

— T'a-t-il jamais courtisée ?

Elle secoua encore la tête.

— As-tu perdu la raison ? C'est de la démence ! À quoi bon me

raconter que Peter et toi êtes mariés... quel était ton but ? C'est d'une stupidité affligeante !

Fay joignit les mains sous le menton et resta immobile, les épaules voûtées, en larmes, sans prononcer un mot.

Cart éprouva une envie primitive de la frapper. Il recula en hâte. Avoir tant de force et vouloir frapper quelqu'un l'horrifiait.

— Pourquoi as-tu fait ça ? insista-t-il, exaspéré.

Fay, en le voyant s'éloigner, recouvra sa voix. Elle était toujours effrayée, mais avoir peur de Cart lui procurait une sorte de délicieux frisson. Elle ne voulait surtout pas qu'il s'en aille.

— C'est pour toi que je l'ai fait, répondit-elle d'une voix chargée de sanglots.

Cart eut de nouveau l'impression de recevoir une gifle.

— Pour moi ? Tu divagues.

Elle secoua la tête une énième fois.

Si elle recommençait, il se dit qu'il lui jetterait quelque chose à la figure. Il enfonça les mains dans ses poches et lui lança un regard noir.

— Veux-tu bien m'expliquer... et puis zut, je m'en vais.

Fay se précipita vers lui.

— Ne pars pas, Cart ! C'est pour toi que je l'ai fait... je te le jure ! Je me soucie de Peter comme d'une guigne. Quand il m'invitait à sortir, j'acceptais parce que parfois tu étais là aussi. C'était la seule façon de te voir. Après la faillite, quand Peter est parti aux États-Unis, j'ai eu peur de ne plus jamais te revoir.

Elle débitait ces mots d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Ça suffit ! tonna Cart. Assez !

Il tendit la main pour ouvrir la porte, mais Fay lui attrapa le bras.

— Cart... écoute-moi ! Ne te fâche pas. C'était pour toi, tu m'entends ? J'avais peur de ne plus te revoir, et j'étais prête à tout. Je savais que tu t'occuperais de moi si tu me croyais mariée à Peter, alors je t'ai menti.

— Ah d'accord... rien de plus évident ! Je vois. Lâche-moi, Fay.

— Cart !

— Je te conseille de me lâcher... je risquerais de...

Il respira à fond.

— Je risquerais de te faire du mal.

Puis, d'un mouvement brusque, il ouvrit la porte, se libéra de Fay et disparut.

La porte d'entrée claqua avec une telle violence que la maison en trembla. Fay referma sa porte à son tour, puis courut jusqu'à la cheminée en sanglotant.

La photo de Peter la toisait. Elle la lança à travers la pièce, et le cadre se brisa contre le rebord de la fenêtre.

Fay se mit à rire.

CHAPITRE XXV

Journal de Cart Fairfax :

23 septembre. Je crains que Fay ne soit folle. Elle me mène en bateau depuis le début. Elle n'est pas plus la femme de Peter que ne l'est Mrs. Bell. Quelle mascarade insensée ! Ils n'étaient pas fiancés, Peter ne l'avait même pas courtisée, ils ont juste été amis quelque temps. Quand il est parti, elle a dû croire qu'elle allait se retrouver seule, alors elle a inventé cette histoire de mariage, pensant qu'ainsi je prendrais soin d'elle. C'est de la folie pure.

Corinna et moi lui avons rendu visite. Elle a aussitôt avoué ses manigances. Après le départ de Corinna, j'ai perdu mon sang-froid et suis parti à mon tour.

Plus tard, j'ai épluché les lettres de Peter. Il y écrit des phrases telles que « Fay et toi semblez vous voir beaucoup » et « Fay me raconte que tu t'occupes d'elle ». Je me rends compte à présent qu'il devait me croire entiché de Fay. Rien de plus normal, étant donné que je ne cessais de la lui décrire et de lui raconter à quoi elle passait ses journées. J'enrage en pensant à toutes les balivernes que j'ai pu écrire à Peter parce que je croyais qu'il se languissait de Fay. Imaginant quelle serait ma reconnaissance si l'on m'écrivait pour me relater dans les moindres détails les activités quotidiennes d'Isobel, je lui envoyais toute une tartine. Pauvre Peter, je devais l'ennuyer à mourir.

Bref, je quittai en trombe la chambre de Fay et sortis marcher pour recouvrer mon calme. J'étais d'une humeur massacrante.

Sur le chemin du retour, je songeai à Fay. Je m'étais montré assez brusque envers elle, et m'inquiétai qu'elle en fût accablée au point de commettre une bêtise. Elle doit avoir un grain, et il est inutile de s'emporter contre quelqu'un de dérangé. Je n'avais guère envie de la revoir, mais j'estimai préférable de m'assurer qu'elle allait bien. Après tout, je veille sur elle depuis trois ans, alors c'est plus ou moins devenu une habitude.

Je frappai à sa porte, et rien ne se produisit. La nuit commençait à tomber, car j'avais marché assez longtemps. J'entendis Mrs. Bell craquer une allumette pour allumer la lampe du vestibule, mais aucun bruit dans la chambre de Fay. Saisi d'une terrible frayeur, je me mis à tambouriner. Je me sentis alors idiot, car Fay ouvrit, sur son trente et un, prête à sortir. Elle s'était arrosée de parfum et maquillée au point

de ressembler à un mannequin dans une vitrine.

— Venais-tu voir si j'étais morte ?

— Ne sois pas bête, Fay !

Elle rit.

— Es-tu venu me consoler après mon divorce d'avec Peter ? C'est ça, Cart ?

— J'aimerais que tu m'épargnes ces âneries.

Il n'en fallut pas plus pour que les digues lâchent. Difficile d'imaginer un tel déluge d'inepties, même chez quelqu'un d'aussi excentrique que Fay. Redoutant de perdre de nouveau mon sang-froid, je décidai de larguer du lest en lui expliquant le tort qu'elle aurait pu faire à Peter et les dégâts qu'elle aurait pu causer en prétendant être sa femme.

Elle s'agitait, allumait des cigarettes, les jetait, comme chaque fois qu'elle est mécontente. Elle essayait sans cesse de m'interrompre mais, résolu à lui passer un savon, je ne me tus pas. Lorsque je m'arrêtai, elle me demanda si Corinna allait épouser Peter. Le mécanisme de la pensée féminine me surprendra toujours. Je répondis que je l'ignorais, mais que je l'espérais.

— Si c'est Peter qu'elle épouse, je m'en moque, déclara-t-elle en s'approchant de moi.

Ce qui m'a toujours énervé chez Fay, c'est sa façon de flirter. Ça m'agace au plus haut point. Elle croit pouvoir m'amadouer. La plupart des femmes ont l'air de penser qu'il leur suffit de se trémousser et de battre des paupières pour obtenir ce qu'elles veulent. Il faut croire que cela fonctionne avec certains. Moi, ça me met en colère. Fay s'y prend très mal.

— Ce qui me déplairait, c'est qu'elle t'épouse, toi. Es-tu amoureux d'elle, Cart ?

— Non, pas du tout.

Je me renfrognai. Fay se mit à jouer des cils.

— Non, c'est vrai... c'est d'Isobel que tu es amoureux, n'est-ce pas ? Hélas, elle est fiancée à un autre. Elle va devenir Mrs. Giles Héron. Il est d'une beauté fracassante... bien plus beau que toi, et beaucoup plus riche. Que feras-tu quand elle l'aura épousé ? Cart, ne me regarde pas comme ça. Oh là là, arrête, tu me fais peur ! Je voulais juste savoir. Moi, je crois que tu n'es amoureux de personne pour de bon. Ai-je raison ? Es-tu amoureux d'Isobel ?

— Oui, répondis-je avant de quitter la pièce, car je me sentais

capable de l'étrangler si je restais une seconde de plus.

Bref, assez parlé d'elle et de cet épisode.

Hier, j'ai écrit à Z. 10 Smith pour lui indiquer que je ne pouvais poursuivre ainsi. Encore reçu cinquante livres ce matin. Hors de question d'accepter cent livres par semaine pour me tourner les pouces. J'ai déclaré que s'il avait vraiment du travail à me confier, j'aimerais savoir de quoi il s'agissait et m'atteler à la tâche. J'ai beau me creuser les méninges, impossible de trouver une explication logique à une telle attitude... attitude qui laisserait entendre qu'il est fou, car les fous sont capables de faire des choses sans aucune raison.

CHAPITRE XXVI

24 septembre. Alors que j'évoquais la folie dans mon journal, Mrs. Bell me porta un télégramme. Elle a horreur des télégrammes.

— J'en vois pas l'utilité, dit-elle. Le courrier, au moins, il arrive à heure fixe, et on sait à quoi s'en tenir, mais les télégrammes, j'ai pas confiance et je leur trouve pas d'utilité, parce que s'il y a une mauvaise nouvelle, on l'aura un jour ou l'autre, et le plus tard c'est le mieux.

— Et si c'est une bonne nouvelle ?

Rien ne pressait, car ces derniers temps Z. 10 était le seul à m'adresser des télégrammes, et je n'ai plus la nausée à l'idée de l'appeler dans un endroit mystérieux, de devoir lui renvoyer sa dernière enveloppe, ou je ne sais quoi encore.

Mrs. Bell ricana.

— Personne s'embête à envoyer de télégramme quand c'est une bonne nouvelle. Si c'est pour accabler une pauvre âme et la pousser dans la tombe, y a personne qui va lésiner sur un shilling en timbre. Par contre, si on veut me léguer une fortune ou je sais pas quoi dans ce genre-là, m'est avis qu'on me préviendrait par carte postale... et on se presserait pas trop non plus de me l'envoyer. Est-ce qu'on attend une réponse, monsieur ? J'espère que c'est pas une mauvaise nouvelle, au moins ?

— Non, ce n'est pas une mauvaise nouvelle, et l'on n'attend pas de réponse.

Lorsqu'elle fut partie, je lus le message.

Rendez-vous ce soir à dix heures et demie au bout du croissant. Z. 10.

Bien, nous y étions. Le croissant en question devait être Olding Crescent.

Z. 10 est un drôle d'énergumène. Il se montre parfois d'une prudence singulière, comme lorsque je dois lui renvoyer ses enveloppes ou qu'il n'inscrit qu'une partie de l'adresse... une des raisons pour lesquelles je m'interroge sur la légalité de ses activités. Je n'ai pas l'intention d'aller au cachot pour Mr. Z. 10 Smith, alors si c'est là son rêve, mieux vaut qu'il se réveille vite.

On avait envoyé le télégramme depuis un bureau de poste, ce qui

ne me donna guère de renseignements. Ces télégrammes ne sont jamais d'une grande aide de toute façon. Les lettres, en revanche, sont plus parlantes : on peut déduire si l'expéditeur l'a rédigée d'une traite, ou s'il a lambiné, peiné à trouver ses mots, et l'on peut aussi déterminer s'il était de bonne humeur ou plutôt maussade. La lecture d'un câble n'indique rien de cela.

Je me demandai ce que me voulait ce bougre, s'il avait vraiment un travail à me confier, de quel genre de travail il pourrait s'agir, et déplorai qu'il me faille attendre encore sept heures avant notre rendez-vous.

Le moment de m'y rendre vint enfin. Arrivé à Olding Crescent une dizaine de minutes avant l'heure dite, j'allai jusqu'à son extrémité. Par « au bout », je supposai que Z. 10 entendait l'extrémité la plus éloignée de Churt Row. Je longuai le mur où lui et moi avions discuté l'autre soir. Sous les arbres, il régnait un noir absolu. L'autre trottoir était à peine visible. Les réverbères n'étaient pas nombreux, à raison d'un tous les deux cents mètres... maigre éclairage pour un faubourg.

Au bout de trois cents mètres, je sentis une porte dans l'alignement des briques, fermée à clé. Le mur n'en finissait pas. Je commençai à croire qu'il n'y aurait aucune maison de ce côté du Crescent. Ayant l'intention d'inspecter les lieux, je traversai.

Sous la lumière d'un réverbère, alors que j'examinais les environs, une auto au capot couvert d'une toile passa lentement et s'arrêta du mauvais côté de la rue, sous les arbres. Les phares s'éteignirent. J'entendis la portière s'ouvrir, mais personne ne descendit.

J'eus beau scruter l'obscurité, je ne vis rien. Puis on m'appela.

— Fairfax... c'est vous ?

Pas de doute, c'était Z. 10. Je reconnus sa voix sur-le-champ, une voix sèche et sans timbre d'homme aphone. On peut l'imiter sans mal en chuchotant le plus fort possible. Dès le début, j'avais trouvé que c'était un moyen très efficace de déguiser sa voix. Il appela encore, et je traversai la rue.

Je ne reconnus pas la marque de la berline. La portière avant était ouverte, et dès que j'arrivai à hauteur du véhicule, Z. 10 s'adressa de nouveau à moi depuis le siège du conducteur.

— Venez... j'ai à vous parler.

Je montai sur le marchepied.

— Comptez-vous quitter Londres ?

— Pourquoi ? demanda-t-il, surpris.

— Eh bien, la dernière fois...

Je compris que j'avais commis un impair, car il me répondit d'un ton très brusque.

— La dernière fois ? Comment ça, la dernière fois ?

— Oh, rien, dis-je. Rien du tout.

Je ne regrettai pas que ma langue ait fourché. Je m'interrogeais depuis le début sur ce que savait Z. 10. Il me donne rendez-vous au carrefour d'Olding Crescent et de Churt Row, puis il m'écrit pour m'annoncer qu'il a eu un contretemps. Quelqu'un l'a remplacé. Ce quelqu'un, c'est Anna Lang. Selon la version d'Anna, elle a surpris une conversation entre deux inconnus. L'un d'eux déclare qu'il a rendez-vous à cet endroit, il prononce mon nom, et annonce qu'il va me poser un lapin afin de me mettre à l'épreuve.

En gros, je ne peux accorder aucun crédit aux histoires d'Anna. Elle ne dit jamais la vérité à moins d'y être contrainte... je crois qu'elle la trouve ennuyeuse. Pourtant, des passages de son récit sont très plausibles. Je ne pouvais donc déterminer si Z. 10 savait qu'Anna m'avait rencontré ou pas, et j'aimais autant en avoir le cœur net, car si Anna était de mèche avec Z. 10, je jetais l'éponge.

— De quoi parlez-vous ? insista-t-il.

Au son de sa voix, je sus qu'il se penchait vers moi.

— Eh bien, la dernière fois...

— La dernière fois, me coupa-t-il, je vous ai retrouvé au carrefour. Nous avons longé le mur et sommes convenus de votre salaire.

— Ce n'est pas à cette fois-là que je pensais, mais à la précédente.

— Il n'y a pas eu de fois précédente.

— Oh si, je vous assure. Nous avions rendez-vous au carrefour à dix heures.

— Et je ne suis pas venu... j'ai eu un empêchement.

— Quelqu'un est venu, pourtant.

Je mettrai ma main au feu qu'il fut désarçonné. Il remua dans son siège et prit une inspiration rapide.

— Je ne comprends pas.

— C'est simple : quelqu'un s'est présenté au rendez-vous.

— Quelqu'un est venu à votre rencontre ici ?

— Oui.

— Comment ?

— Je l'ignore. Je pensais que vous le sauriez peut-être.

— Qui est venu, Mr. Fairfax ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Une femme.

— Vous ne connaissez pas son identité ?

— Oh que si, je la connais, mais si ce n'est pas votre cas, je ne peux vous la confier.

— Une femme ? Une femme, dites-vous ?

Il semblait sonné. Puis il se ressaisit.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il.

— Nous sommes partis en voiture.

— En voiture ? répéta-t-il d'un ton stupéfait.

— Pour une petite virée dans la campagne.

— À dix heures du soir ?

— De dix à onze heures, précisai-je.

Je l'entendis tapoter sur le volant avec exaspération.

— Mr. Fairfax, vous plaisantez !

— Pas du tout.

— Vous me donnez votre parole ?

— Je peux vous fournir une déclaration sous serment, si vous voulez.

— Curieux, très curieux, dit-il. Qui était cette femme ? me demanda-t-il ensuite à brûle-pourpoint.

Je restai silencieux.

Il frappa de nouveau le volant.

— Où vous a-t-elle emmené ?

Je choisis de le lui dire. S'il ne savait rien, je ne risquais pas grand-chose, et s'il savait déjà, il n'y aurait rien à raconter.

— À Linwood Edge, répondis-je.

J'aurais donné cher pour voir sa tête.

S'ensuivit un silence absolu. J'entendis deux branches grincer l'une contre l'autre au-dessus de nous, ainsi que le bruit de la circulation dans le lointain. Étonnant comme les sons de la ville et de la nature se confondent, à distance. Le grondement des automobiles et des camions ressemble à celui des vagues qui déferlent sur une plage de galets après une tempête. Ces pensées m'occupaient l'esprit pendant que j'attendais qu'il réagisse. Je dus attendre longtemps.

Lorsqu'il s'exprima enfin, je sus qu'il s'était détourné de moi et contemplait l'obscurité devant lui.

— Montez, Mr. Fairfax. Ce n'est pas à Linwood que nous allons, ce soir.

CHAPITRE XXVII

Après un instant d'hésitation, j'obtempérai.

Ces conversations avec Z. 10 Smith avaient une dimension saugrenue... quand il s'agissait de l'appeler au téléphone ou de le rencontrer, j'étais convaincu que l'affaire était louche, mais dès que nous parlions, la plus étrange des discussions semblait naturelle et convenable. Au bout de trente secondes, j'avais l'impression de m'entretenir avec un banquier ou un avocat. C'était sans doute dû en partie au côté sec et banal de sa voix, et en partie aux petits gestes saccadés par lesquels il remplaçait son pince-nez. Cela devait lui fournir un immense atout si c'était un malfrat.

Bref, je m'installai et attendis qu'il s'adresse à moi. Il avait ôté ses lunettes, qu'il nettoyait, me sembla-t-il... par simple habitude, je suppose, car il faisait presque aussi noir que dans un four. Je ne distinguais que les branches du volant, les mains de Z. 10 qui remuaient, et vis une fois ou deux son pince-nez refléter le peu de lumière qui nous parvenait. Il termina de le frotter et le chaussa. Calé dans son coin de la voiture, il me faisait face.

— Ainsi vous souhaitez abandonner votre travail, Mr. Fairfax ?

— Je ne peux abandonner ce que je n'ai pas. Si vous me confiez un travail, je m'y attellerai, mais je ne peux continuer à recevoir de l'argent que je ne mérite pas.

— Pourtant, les emplois ne courent pas les rues. Vous êtes bien placé pour le savoir, me semble-t-il.

— En effet, répondis-je, m'efforçant de ne pas paraître aussi abattu que je l'étais.

J'étais passé trop près de la misère pour renoncer sans regret à la majeure partie de cent cinquante livres et à l'assurance de toucher davantage.

— Vous changerez peut-être d'avis. Discutons d'abord, ensuite vous prendrez votre décision. Quand vous aurez écouté ce que j'ai à vous dire, il se pourrait que...

J'aurais aimé qu'il en vienne au fait, mais il avait sa façon à lui de parler affaires, tel un vieil homme scrupuleux. C'est une des particularités qui lui donnaient l'air si respectable. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un aigrefin patenté serait allé droit au but

beaucoup plus vite... mais c'était peut-être ce dont il cherchait à me convaincre. Ce genre d'affaires exacerbe la méfiance. J'étais résolu à ne pas parler le premier. Au bout d'un moment, ce qu'il me dit me prit au dépourvu.

— Vous avez un oncle, me semble-t-il, Mr. Fairfax.

Je sursautai, car à l'évidence je ne pensais guère à mon oncle. Il dut me prendre pour un drôle lorsque je lui répondis :

— Ça n'a rien d'extraordinaire.

Il clappa de la langue d'un air réprobateur.

— Votre oncle, c'est Mr. John Carthew, de Linwood ?

— Oui, répondis-je avec le plus de sérieux possible, afin de me rattraper.

— Mr. Fairfax, j'aimerais savoir pourquoi votre oncle ne vous est pas venu en aide lorsque vous vous êtes trouvé dans les ennuis.

— Cela ne concerne que lui.

— Pourtant, on pourrait considérer que cela vous concerne aussi... de très près, même. Si Mr. Carthew ne vous a pas aidé, ce n'était pas par manque de moyens. Si je ne m'abuse, il possède un patrimoine et des moyens des plus conséquents.

— Je crois, oui.

— On pourrait d'ailleurs le qualifier d'homme fortuné.

— Sans doute.

— Mr. Carthew n'est pas marié ?

— Il est veuf.

— Veuf et sans enfants ?

— Oui.

Il remua légèrement. J'eus l'impression qu'il s'était penché en avant.

— Et, bien entendu, on vous a élevé de sorte que vous vous considériez son héritier ?

Je réfléchis quelques instants à cette question. Il est très difficile d'être certain de ce qu'on a pensé sur un tel sujet.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas y avoir beaucoup réfléchi... en fait, je ne crois pas y avoir jamais songé... pas avant de me retrouver dans la dèche, en tout cas.

— Et après ?

— Là, je n'ai pas douté un instant que je pouvais tirer un trait sur l'héritage.

— Votre oncle vous a fait comprendre qu'il ne vous viendrait pas en aide ?

Où diable voulait-il en venir ? J'eus l'impression que nous allions remettre sur le tapis les manigances d'Anna Lang, mais en quoi cela pouvait-il intéresser Z. 10 ?

— Mon oncle et moi avons eu un différend... lequel a marqué la fin de quelque espoir que j'aurais pu nourrir. Je ne l'ai pas revu et n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis.

Mr. Smith s'avança encore. Sa main glissa sur le volant.

— C'est cela. Et bien entendu, vous avez éprouvé du ressentiment à son égard ?

Je ne voyais pas en quoi cela le regardait.

— Ça, ce sont mes affaires.

— Vous êtes très prudent, Mr. Fairfax, mais vous pouvez me parler en toute confiance. N'importe quel jeune homme sensé aurait éprouvé de la colère d'avoir été traité ainsi. Je suis convaincu...

Il se cala de nouveau dans son siège.

— Je suis convaincu que nous pouvons prendre votre ressentiment et votre indignation pour acquis, et ainsi, nous pouvons à présent passer au point suivant.

Je faillis m'écrier : « Accouche, vieux croûton ! », mais ses manières respectables me poussaient à lui témoigner une attention polie.

— La colère et la rancœur, poursuivit-il, sont des sentiments inutiles en soi, mais si l'on vous présentait l'occasion de transformer ces sentiments naturels en action, j'aimerais savoir quelle serait votre attitude.

Voilà ce qu'on appelait en venir au fait. Après maintes finasseries, Z. 10 semblait me « présenter l'occasion » d'assommer mon oncle d'un coup de gourdin, de le pousser dans l'escalier, à moins qu'il ne s'agisse que de le dévaliser. « Transformer mes sentiments naturels de colère et de rancœur en action », c'était une tournure aussi élégante que vague. J'aurais voulu exiger des précisions, mais cela ne me semblait pas convenable. Je ne comptais pas discuter de mon oncle avec lui, et j'étais agacé qu'il se mêle de mes histoires familiales.

— Je ne comprends pas, répondis-je donc d'un ton assez brusque.

Nouveau mouvement de sa part.

— C'est vrai, Mr. Fairfax ? Allons... je suis sûr que si. Vous devez

en baver, depuis trois ans, et je crois que vous nourrissez de la rancune à l'égard de votre oncle. Si l'on vous offrait l'occasion de récupérer une partie de ce qui vous revient... ne seriez-vous pas prêt à la saisir ?

Voilà qui était fort de café. J'étais curieux de savoir ce qu'il allait me proposer, et qui tirait les ficelles. C'était ce qui me taraudait le plus, et afin de connaître la réponse, je lui demandai ce qu'il avait en tête.

— Vous allez trop vite en besogne, rétorqua-t-il. Voici les éléments dont nous disposons, pour l'instant : votre rancune envers votre oncle, et la possibilité qui vous est offerte de vous venger. Avant de poursuivre, j'aimerais que vous m'assuriez solennellement que vous êtes disposé à procéder en ces termes.

J'eus envie de le balancer par le pare-brise, ce cafard, mais je me maîtrisai.

— Vous me parlez d'un meurtre ? demandai-je.

Il sursauta.

— Et si c'était le cas ? dit-il, le souffle plus rapide.

Ébranlé, il avait perdu de sa retenue. Je n'y tins plus.

— Espèce de sale fripouille ! hurlai-je.

Avant que j'aie eu le temps de m'emporter davantage, il se précipita hors de la voiture.

Je me lançai à sa poursuite, mais il faisait trop sombre. Sa rapidité me surprit.

— Hé, Z. 10 ! Où êtes-vous ?

Je crus entendre un mouvement.

— Ici ! cria-t-il quelques instants plus tard.

La voix provenait d'une vingtaine de mètres en arrière. Je fonçai dans cette direction, mais le temps d'arriver, le bruit du moteur me parvint. Quelqu'un avait fait démarrer la voiture. Je m'arrêtai et me retournai. Les feux de position brillaient. Je repartis en courant, mais alors que j'atteignais l'arrière du véhicule, la portière claqua de l'autre côté. L'auto roulait déjà, et tandis que j'hésitais entre tenter de m'y agripper ou le laisser s'enfuir, la voiture s'éloigna et fut bientôt hors de ma portée.

Je la regardai partir. Inutile de courir. Inutile de la scruter, aussi, car un morceau de papier ou de tissu dissimulait sa plaque d'immatriculation.

L'auto tourna dans Churt Row et disparut.

CHAPITRE XXVIII

Je bouillais de colère d'avoir manqué une telle occasion. J'aurais dû saisir cet avorton au collet et lui tirer les vers du nez. Maintenant, j'aurais autant de mal à le retrouver qu'une aiguille dans une botte de foin. Londres regorge de Smith et de petits bonshommes à pince-nez. Ce n'était sans doute pas son véritable nom, et je n'avais pas la moindre chance de croiser de nouveau son chemin. Après ce qui venait de se passer, il ne risquait pas de chercher à me contacter.

Je me maudis. Qui eût cru que cet énergumène aurait pu filer aussi vite ? Bref, je devais réfléchir à la suite des événements. J'allais devoir renvoyer l'argent, idée que j'abhorrais. C'est fou ce qu'on s'habitue vite à être en fonds. Je songeai qu'il me faudrait recommencer à quémander du travail et m'estimer heureux si j'avalais un repas digne de ce nom deux fois par semaine. Quelle horreur !

Puis je pensai à mon oncle. Il fallait le prévenir des projets de Z. 10, mais comment diable allais-je aborder le sujet ? Il penserait sans doute que je lui servais une histoire à dormir debout, et au minimum que je cherchais à regagner ses faveurs. Je ne disposais même pas du numéro d'immatriculation de l'auto, ni d'une seule ligne écrite de la main de Z. 10, ni d'aucun élément concret à lui présenter... je n'aurais que ma parole, sans aucune preuve pour l'étayer, et un récit qui semblerait tout droit sorti des contes des *Mille et Une Nuits*. Autant situer mon histoire à Bagdad et l'intituler « Les Aventures du jeune miséreux et du terrible cadi ».

Bref, ne pouvant m'éterniser à Olding Crescent, je repoussai cette idée et pris la direction de Churt Row.

Je traversai du côté éclairé, et je ne cessai de jeter des coups d'œil à la longue ligne noire que formaient le mur et sa voûte d'arbres. Depuis le début, ce mur suscitait en moi une sorte de fascination. J'ai toujours nourri un certain intérêt pour les murs, surtout pour ceux qui sont pourvus d'une porte menant à un jardin, et à présent, cette enceinte m'obnubilait. Sans doute parce que je ne voulais plus penser ni à mon oncle ni à l'argent que je devais renvoyer.

Je me demandai d'abord à quoi ressemblait le jardin, puis passai à la demeure, et de la demeure à ses habitants. Lorsque j'atteignis le carrefour, la propriété entière, maison, jardin et mur, exerçait sur moi une forte attraction.

Je restai là un moment et observai Churt Row. Pas une seule fenêtre éclairée, pas le moindre signe de vie. Je me tournai de nouveau vers Olding Crescent, où tout était noir aussi.

La demeure derrière le mur accroissait son attraction, et ce qu'il me fallait, c'était un prétexte pour aller l'examiner. Soudain, le prétexte m'apparut aussi clairement qu'une fusée de détresse dans le ciel. Je rebroussai chemin à toutes jambes.

Pourquoi Z. 10 m'avait-il donné rendez-vous à cet endroit précis ? De son point de vue, le choix était parfait : difficile de trouver lieu plus sombre et plus isolé sans s'éloigner davantage dans les faubourgs. C'était l'emplacement idéal, mais comment en avait-il eu connaissance ? Il fallait pour cela vivre là ou aux alentours, et lors de notre première rencontre, il était à pied et j'ignorais comment il était arrivé. Et s'il avait emprunté la porte dans le mur ? Certes, il n'existait qu'une chance sur un million pour que ce fût le cas, mais je ne tins pas compte de ces probabilités et, m'accrochant à la possibilité que j'aie raison, je longuai Olding Crescent à la recherche du passage.

La porte dans le mur était fermée à clé, mais il existait forcément une entrée digne de ce nom quelque part... peut-être au coin. Si je voyais juste, Z. 10 aurait pu remonter Churt Row en voiture, tourner à gauche à deux reprises, et gagner l'entrée vers laquelle je me dirigeais. Si ma fusée de détresse s'était élevée aussitôt, j'aurais pu foncer jusqu'au portail et le voir rentrer chez lui. J'étais à présent convaincu qu'il habitait la demeure derrière le mur.

L'entrée se trouvait juste à l'angle, là où Olding Crescent débouche sur une large rue bordée d'arbres. Une grande grille encadrée par deux piliers de brique était ouverte, et comme j'arrivais devant, je vis les feux de position d'une auto disparaître à un tournant. Je réprimai mon envie de crier et me lançai aux trousses de la voiture dans une courte allée très sombre qui serpentait à travers un haut massif d'arbustes. Après m'être égratigné dans un buisson de houx, je choisis d'avancer à tâtons.

Un dernier virage et la maison apparut. Le rez-de-chaussée était éclairé. Par endroits, des éclats de lumière s'échappaient des rideaux entrebâillés. Un portique s'avancait devant l'imposante demeure et au-dessus de l'allée. Une imposte très lumineuse surmontait la porte. La voiture était garée sous le portique, tournée en direction de la grille.

Je n'avais pas réfléchi à ce que je comptais faire, mais l'idée me vint comme par enchantement. D'un pas résolu, j'allai sonner, emplie comme cela se produit parfois d'un sentiment d'assurance et de détachement absolus.

La porte s'ouvrit presque aussitôt. Moi qui m'attendais à un

domestique, je me trouvai face à une jolie jeune fille vêtue d'une robe bleue, d'un bonnet et d'un tablier de tissu léger, qui semblait sortie d'une pièce de théâtre. Je récitai ma réplique préparée à l'avance.

— Mr. Smith vit-il ici ?

— Non, monsieur.

— Comme c'est fâcheux ! Je suis confus de vous importuner, mais on a dû mal me renseigner, et je crains que chercher un Mr. Smith à pareille heure soit une entreprise sans espoir.

— En effet, monsieur.

— Le problème, c'est que j'ai oublié le nom des occupants de la maison voisine. Voyez-vous, on m'a dit : « C'est à côté des Untel », mais j'ai oublié le nom des Untel.

La voyant souriante et aimable, je poursuivis :

— Vous ne pouvez sans doute pas m'aider ? Qui habite ici ?

— Mr. Arbuthnot Markham, monsieur.

Je dus avoir l'air d'un imbécile de première. J'en restai bouche bée. Alors que je cherchais quelque chose à dire, une porte s'ouvrit au bout du vestibule et j'entendis Anna Lang rire.

Je ne lambinai pas ; je remerciai la jeune fille et repartis. Je saurais reconnaître le rire d'Anna entre mille. Anna et Arbuthnot Markham... Nom d'un chien !

Je marchai sur une dizaine de mètres pour ne pas éveiller les soupçons, puis je partis en courant et fonçai de nouveau dans du houx... cette allée de malheur en était infestée. L'arbuste m'arrêta net, et je me cachai derrière un cyprès afin de réfléchir.

Anna et Arbuthnot Markham... Pas étonnant que j'aie eu un pressentiment concernant cet endroit. La voiture devait attendre de la ramener. L'heure me semblait néanmoins fort tardive pour rendre visite à Arbuthnot. L'oncle John est très collet monté, et je me demandai quelle serait sa réaction s'il l'apprenait. Toutes les pensées que j'avais refoulées revinrent au galop. Si c'était Anna qui tirait les ficelles, l'affaire ne pouvait être que nauséabonde. Elle me confie avoir imité la signature de mon oncle et trembler à l'idée qu'il la démasque. Peu après, Z. 10 cherche à me convaincre de... disons, pousser mon oncle dans l'escalier.

Je dus de nouveau écarter ces pensées. Comment me pencher correctement sur la question dans le jardin d'un autre, sur un parterre de fleurs derrière des cyprès ? Ce sac de nœuds exigeait de la concentration, une serviette humide pour me rafraîchir les méninges, et une nuit entière de réflexion.

Je regagnai l'allée et me dis que j'étais un âne. J'aurais dû examiner la voiture avant de sonner. Je me demandai s'il était trop tard. Je revins sur mes pas, tendis l'oreille pour savoir si le moteur tournait, mais tout était silencieux. La porte d'entrée était fermée. À la lumière qui émanait de l'imposte, je voyais très bien l'auto. Il ne devait pas y avoir de chauffeur dans les parages, car dans une maison de cette taille on l'aurait fait entrer.

Je m'approchai avec prudence. Personne dans la voiture. J'en fis le tour et palpai la plaque d'immatriculation. Aucun papier ne la couvrait, ce à quoi je m'attendais : Z. 10 avait dû s'arrêter dans Churt Row afin de le retirer. Si j'avais eu des allumettes, j'aurais relevé le numéro... mais cela importait peu. Je tentai de le décrypter au toucher, hélas, les chiffres n'étaient pas en relief. Je retournai à l'avant. Une toile couvrait le capot – une toile foncée. Cela ne m'apprit rien : la plupart des toiles sont foncées, et je l'avais déjà remarquée sur la voiture de Z. 10.

Je passai du côté conducteur, qu'on ne voyait pas de la maison, et ouvris la portière. Si j'y montais, je saurais si c'était celle dans laquelle on m'avait conduit à Linwood. La dureté de la banquette, l'angle du pare-brise et la disposition du volant sont des détails qui s'impriment dans votre esprit. À ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit. Je restai là tel un imbécile, à observer le vestibule et l'escalier illuminés. On avait aussi allumé une lampe extérieure. On aurait dit un décor de théâtre dans lequel le premier rôle se trouve sous les feux de la rampe.

Le premier rôle, c'était Anna. Elle portait une robe dorée et un châle cramoisi. Je dois admettre qu'elle était splendide. Arbuthnot Markham la suivait de près, et elle lui parlait par-dessus son épaule. Aucun domestique ne semblait les accompagner.

Je ne m'attardai pas. J'allai me réfugier derrière la colonne de portique la plus proche. Par chance, elle était agrémentée de quelque plante grimpante qui en doublait presque la largeur. Leurs voix se rapprochèrent et la porte claqua.

Je regardai à travers le lierre et vis la tête d'Anna se découper sur la lumière. Elle occupait le siège du conducteur ; il n'y avait donc pas de chauffeur. Je n'eus pas le temps de me demander ce qu'était devenu Z. 10, car à peine eus-je distingué Anna qu'Arbuthnot fit le tour de l'auto. Je ne vis que le devant de sa chemise blanche, puis il se détourna et s'accouda à la vitre.

J'étais dans une position des plus inconfortables. Espionner les autres n'est pas dans mes habitudes. La vie d'Anna ne présentait pas le moindre intérêt à mes yeux, mais aucune issue ne s'offrait à moi. S'ils discutaient de leurs affaires personnelles, mon indiscretion me

mettrait mal à l'aise, mais si par hasard ils parlaient de Z. 10, de mon oncle ou de moi, je n'avais d'autre choix que d'écouter.

Pour commencer, Arbuthnot s'exprima si bas que je ne saisis pas ses paroles.

— Impossible... répondit Anna. Corinna Lee loge chez nous. Je ne crie pas sur les toits que je pars en voyage.

Il parla de nouveau, puis elle rit.

— Il va falloir te débrouiller, déclara-t-elle.

Malgré l'aspect banal de leur conversation, je tombai des nues. Moi qui connaissais Anna depuis vingt-sept ans, voici ce qui me frappa : elle s'exprimait avec naturel, sans jouer la comédie. J'en conclus que, pour quelque obscure raison, elle se sentait à l'aise avec Arbuthnot et ne se mettait pas en peine à faire semblant.

Ma surprise était telle qu'un passage dut m'échapper.

— Demain ? demanda Arbuthnot.

— Oui, demain. Je te l'ai dit... c'est son anniversaire de mariage.

Je fus de nouveau sur le qui-vive, car cette fois il ne pouvait être question que de l'oncle John. Très à cheval sur les commémorations, il faisait toujours tout un foin de celle de ses noces : fleurs devant le portrait de ma tante, et un étrange cérémonial pendant lequel il relisait ses lettres, contemplait ses bijoux et les cadeaux qu'ils avaient reçus. Je ne me rappelais pas la date exacte, mais je savais que ce jour particulier tombait cette semaine.

— Tu as pris ta décision ? s'enquit Arbuthnot.

— Bien sûr que oui, répondit-elle, l'air contrariée. J'ignore comment j'ai pu hésiter. Il n'y coupera pas.

Elle rit encore, d'un rire mauvais.

Je n'avais jamais entendu Anna s'exprimer ainsi. Ma curiosité en fut décuplée. Je me demandai si c'était l'oncle John qui n'allait « pas y couper », et ce que cela signifiait exactement. Pendant que je m'interrogeais, elle fit démarrer l'auto.

Deux autres phrases me parvinrent, et pardieu, je n'y compris rien.

De but en blanc, Anna déclara :

— Ce sera cousu à l'intérieur de sa veste.

Et Arbuthnot Markham de répondre :

— C'est risqué. Es-tu sûre que l'on peut compter sur elle ?

— Au revoir, cria-t-elle en guise de réponse.

— Tu es drôlement pressée ! pesta-t-il.

Ce fut tout.

La voiture s'éloigna et Arbuthnot rentra chez lui.

CHAPITRE XXIX

25 septembre. Je rentrai chez moi et me couchai. Je m'attendais à ne pas pouvoir dormir mais, fourbu, je sombrai dans le sommeil. Je fus réveillé en sursaut par ce que je pris pour le tonnerre, mais c'était Mrs. Bell qui tambourinait à la porte.

Ce ne fut qu'une fois debout et en train de me raser que je me rappelai avoir rêvé d'Isobel. Cela m'inquiéta, car je ne me souvenais pas des détails. J'eus beau fouiller ma mémoire, rien.

Dès que j'eus pris mon petit déjeuner, je rassemblai l'argent de Z. 10 et me rendis à la poste la plus proche afin de m'en débarrasser par lettre recommandée. Je gardai trois livres de salaire pour la semaine passée... il ne me paraissait pas raisonnable de me retrouver par choix sans un sou du jour au lendemain.

Lorsque j'eus posté l'enveloppe, je me sentis beaucoup mieux. Je devais vraiment craindre qu'un prétexte me pousse à garder la somme. Certes, il allait falloir que je me remette à la recherche d'un travail. La veille au soir, mes chances d'en décrocher un me semblaient faibles, mais à présent je ne les trouvais pas si mauvaises que cela.

Quelques jours plus tôt, j'avais rencontré Baron, le frère aîné d'un ancien camarade de classe. Je ne le connaissais pas bien, mais il s'était montré très aimable, et à la fin d'un déjeuner en sa compagnie, il m'avait parlé en long et en large de Puggy et de son travail au Brésil.

— À moins que tu aies des engagements ici, tu pourrais le rejoindre. C'est exactement des types comme toi qu'il cherche.

C'était assez vague, mais j'envisageais de lui demander des précisions. Quoi qu'il se soit passé, Z. 10 m'avait rendu un fier service en me poussant à rencontrer du monde, moi qui en étais au point de fuir à un kilomètre si j'apercevais un vieux copain.

Lorsque je téléphonai à Baron, on m'annonça qu'il était parti en Écosse, aussi demandai-je son adresse et je lui écrivis. J'envoyai également un courrier à un certain Hartness, un homme des plus sympathiques qui avait de nombreux fers au feu.

Je postai ces deux lettres et rentrai.

À mon retour, je croisai Fay dans l'escalier, entre son palier et le mien. Je n'eus pas le temps de m'interroger sur sa présence à mon étage, car dès qu'elle me vit elle se lança dans des explications.

— Je suis allée dans ta chambre. Inutile de t'inquiéter... aucune lettre d'amour ne traînait. Cart, tu ne devrais pas me fusiller du regard... je n'ai rien volé.

Après avoir déversé ces paroles d'une voix nerveuse, à ma grande surprise, elle rougit, d'un rougissement authentique et peu seyant, puis se précipita dans sa chambre.

D'ordinaire, je l'aurais sans doute suivie pour exiger de savoir à quoi elle jouait, mais j'étais trop en colère. Elle avait déjà raconté un tissu de mensonges idiots puis prétendu que c'était afin de se rapprocher de moi. Mieux valait que je me calme avant d'exiger des comptes et de lui dire ses quatre vérités.

À peine eus-je atteint le haut de l'escalier que Mrs. Bell m'appela. Au milieu de la volée de marches du bas, pantelante, elle agitait une enveloppe orange.

Je descendis quatre à quatre, bien sûr.

— Encore un télégramme, pardi ! Va leur falloir un coursier rien que pour vous si ça continue.

Que Z. 10 pouvait-il bien me vouloir ? Mais l'expéditeur n'était pas Z. 10.

C'était Isobel.

Dois te voir. De toute urgence. Rendez-vous Olding Crescent Putney 8 h 30 ce soir sans faute. Isobel.

Je ne pouvais détacher mon regard de ces mots. Tout d'abord, ils me parurent vides de sens, puis me parurent par trop révélateurs, pour enfin se brouiller et perdre de nouveau toute signification.

Mrs. Bell me parlait, mais je n'entendais pas.

— Non, on ne demande pas de réponse, déclarai-je au bout d'un moment, avant de regagner ma chambre.

La porte de Fay était entrebâillée, et j'eus le sentiment qu'elle m'espionnait. N'ayant pas la moindre intention de discuter avec elle, je filai dans ma chambre.

Je m'assis à ma table et étalai le télégramme devant moi. Ce message d'Isobel me laissait bouche bée.

Que savait-elle d'Olding Crescent ?

Pourquoi voulait-elle m'y retrouver en urgence... de toute urgence ?

Et pourquoi à huit heures et demie ?

Ce serait la nuit, et il ferait noir sous les branches.

Pourquoi Isobel voulait-elle me rencontrer dans ces conditions ?

Je tâchai de trouver des réponses. La difficulté venait du fait qu'Isobel accaparait toutes mes pensées. Chercher à se concentrer sur autre chose revenait à tenter de percevoir les bruits de la rue quand l'orgue joue à l'église : on connaît l'existence des bruits, mais la musique déferle sur eux et les emporte.

CHAPITRE XXX

L'anniversaire de mariage de Mr. Carthew commença de la même manière que les dix années précédentes. Il descendit prendre son petit déjeuner à neuf heures et quart, et fut accueilli par Anna Lang, qui lui donna une accolade affectueuse et lui offrit un bouquet d'œillets et de cheveux-de-Vénus, arrangé avec goût et prêt à être plongé dans une grande coupe d'argent posée sur le buffet, sous le portrait de Mrs. Carthew.

Corinna Lee jugea cette petite cérémonie « vraiment adorable ». Le rouge aux joues de Mr. Carthew et ses yeux bleus embués firent vibrer sa corde romantique. Elle observa d'un air appréciateur le vieil homme pendant qu'il mettait les fleurs dans l'eau, les y jetant d'un geste assez maladroit. Lorsqu'il recula et contempla le portrait, elle le contempla elle aussi.

Sur le tableau, Mrs. Carthew était presque une enfant. On y voyait une jeune fille de dix-sept ans en train d'admirer son alliance flambant neuve. Anna Lang avait beau être la nièce de cette demoiselle et son homonyme, elle ne lui ressemblait guère. Annie Carthew, autrefois Annie Lang, était une gamine mince et pâle aux grands yeux enfantins et au joli sourire timide. Difficile d'imaginer qu'elle aurait dû être présente à cette table, vieille dame aux côtés du vieux cousin John. Elle n'était qu'un portrait de jeune fille sous lequel trônait un bouquet d'œillets roses.

Corinna trouvait la commémoration touchante mais assez légère. Se voir servir saucisses et bacon, et surtout regarder le cousin John manger comme quatre, la déroutait.

Après le petit déjeuner, les célébrations se poursuivirent. La présence de Corinna leur conférait à n'en pas douter une saveur qui aurait pu leur faire défaut. Mr. Carthew éprouva un grand plaisir à narrer les événements de son mariage à quelqu'un à qui l'on n'avait jamais raconté l'arrivée d'Annie Lang à l'église.

— Le trajet n'est pas long, et les enfants du village avaient parsemé tout le chemin de feuilles de buissons colorées – les feuilles étaient tombées tôt, cette année-là –, et ils avaient formé deux rangs pour qu'elle passe au milieu. Lorsqu'ils ont lancé des pétales de roses sur elle, l'un d'eux a taché sa robe de rouge, et la première chose qu'elle m'a dite lorsque nous sommes sortis de l'église, ç'a été : « Ma robe est fichue... que va dire maman ? » Ce à quoi j'ai répondu...

Mr. Carthew frappa du poing sur la table.

— J'ai répondu : « Peu importe ce que dira votre mère, ma chérie. À présent, c'est moi qui vous enverrai au coin quand vous tacherez votre robe. »

Il se renversa dans sa chaise en riant.

— Sa mère était très sévère, mais elle n'en restait pas moins une très bonne mère. On savait élever ses enfants, à l'époque... les gamins n'en faisaient pas qu'à leur tête.

— Ce devait être rassurant de recevoir une bonne éducation, déclara Corinna. Moi, j'ai eu le plus grand mal à nous donner une éducation correcte, à Poppa et moi. Ce devait être très reposant, dans le temps. Quel dommage que l'on ne puisse pas revenir en arrière !

Mr. Carthew la considéra d'un air soupçonneux. La matinée était très agréable, et Corinna portait une robe sans manches gris pâle. Ses bras et son cou paraissaient aussi doux et blancs que le lait, ses yeux gris étaient aussi clairs et innocents que ceux d'un nouveau-né, ses dents immaculées.

— Pourquoi revenir en arrière ? Personne ne le veut. Vous aimez agir comme vous l'entendez, n'est-ce pas ?

— Pas vous ? s'enquit Corinna.

— Comme je l'entends ? À mon âge, on n'y songe plus guère... et ça n'aurait rien de bon, car c'est impossible, très chère.

Cette conversation se déroulait dans la bibliothèque, qui malgré sa fonction ne présentait pas un aspect très studieux. On y trouvait bien un secrétaire à l'ancienne, mais la table à laquelle se trouvait Mr. Carthew était parsemée d'illustrés et de romans légers. Aux murs, on voyait plus de scènes de chasse que d'étagères chargées de livres, et les fauteuils invitaient davantage à la sieste qu'à l'activité intellectuelle. Sur la cheminée se trouvait un autre portrait, plus récent, de Mrs. Carthew. On l'y voyait comprimée dans une robe de satin noire, une frange raide contenue sous une résille. Un air à la fois docile et obstiné se dégageait de ses traits délicats. On l'imaginait répondre « Oui, John » et « Non, John » à son mari, puis poursuivre avec opiniâtreté comme elle l'avait décidé.

« Ce qu'il aurait été amusant de les voir ensemble ! », songea Corinna, pendant que John Carthew ouvrait un gros album de photographies afin de lui montrer des clichés d'Annie enfant, les cheveux tirés en arrière comme sur les illustrations d'*Alice au pays des merveilles*, avec un tablier à jabot et des bas à rayures colorées. Il y avait aussi des portraits des parents d'Annie, dont le plus remarquable montrait sa mère couverte d'un bonnet de l'époque victorienne et d'un

grand châle de cachemire noir. Corinna regarda ensuite Anna qui se tenait près de la fenêtre à l'autre bout de la pièce. On retrouvait chez elle des traits de l'élégante et impérieuse vieille dame : l'arc franc et la finesse des sourcils, la chevelure abondante, les yeux foncés. Lorsqu'elle serait grand-mère, on l'imaginait sans mal avec le même nez busqué, la même bouche pincée et le même air autoritaire.

Mr. Carthew passa à une aquarelle qui représentait l'église où l'on avait célébré le mariage, peinte par Ellen, la sœur cadette d'Annie. Il lui raconta alors l'union déplorable d'Ellen avec un individu aux convictions résolument socialistes.

Anna regardait en direction de Linwood Edge. Le ciel débordait de lumière. Les arbres ne semblaient pas prêts à perdre leurs feuilles. Les senteurs de réséda et d'héliotrope entraient par la fenêtre ouverte. Malgré la douceur estivale de l'air, Anna frissonna lorsque le vent la caressa. Pourtant, elle ne voyait pas vraiment les arbres, ni le ciel, ni quoi que ce soit de l'extérieur ; plongée dans ses pensées, elle ne voyait que la situation qu'elle avait créée... et Cart.

C'était une situation délicate, sans grande marge de manœuvre. Si elle passait à l'étape suivante, il lui serait impossible de revenir en arrière. Elle qui avait planifié, manigancé pour en arriver là, sa conscience la travaillait. Elle pouvait toujours arrêter la machine. L'oncle John étant occupé à montrer des photographies, elle bénéficiait peut-être d'une demi-heure de répit, mais elle ne pouvait compter dessus. À chaque instant, il risquait de s'interrompre et de lui demander : « Anna, où sont mes clés ? Sapristi, où ai-je mis mes clés ? » Même à ce moment-là il ne serait pas trop tard. Elle aurait des arguments à présenter. Si son imagination ne l'avait pas toujours abreuvée en arguments, elle ne se trouverait pas dans cette situation épineuse.

Le temps qui lui restait s'amenuisait. Les secondes traînaient en longueur, et chaque instant pouvait se révéler celui de la décision. Jamais elle n'avait connu cette expérience. Elle n'avait aucun souvenir de s'être trouvée face à un terrain dégagé, à attendre, sans savoir avec certitude ce qu'elle allait faire. Par le passé, elle avait toujours été poussée... entraînée, sans le temps de penser, de sorte qu'au moment où elle recouvrait ses esprits il était trop tard pour renoncer.

Parfois, c'était la peur qui avait motivé ses actes. Elle ne supportait pas qu'on ne soit pas à sa botte. L'enfant prompte à cacher ses bêtises par un mensonge était devenue la femme prête à détruire la vie d'un homme qui à ses yeux lui avait fait un affront.

À l'origine, son intention n'était pas de conduire Cart à sa perte, mais de le forcer à l'épouser. Elle n'avait pas prémédité son

accusation. Vexée qu'il n'ait d'yeux que pour Isobel, après une vive dispute avec lui elle s'était précipitée auprès de son oncle, sans se soucier des conséquences de ses paroles. Peu lui importait sa réputation. Rien ne comptait, à part accabler Cart. L'oncle John allait l'obliger à l'épouser, ou il le chasserait loin de Linwood et d'Isobel. Trois ans après, elle ignorait toujours pourquoi elle avait agi de la sorte. Sous l'effet de la colère, on ne se maîtrise pas, et l'on ne peut revenir en arrière. Depuis, elle s'était toujours comportée ainsi. Elle avait tenu des propos qu'elle ne pensait pas, formulé des pensées qu'elle caressait... des pensées dangereuses. Elle avait joué un rôle et s'était prise au jeu, mais elle se trouvait à présent à un stade où la colère, le côté excitant de la comédie disparaissaient et ne laissaient place qu'à la peur. Elle avait peur de continuer, mais aussi de renverser la vapeur. Si elle poursuivait, Cart... elle le voyait sur le banc des accusés, en prison. Elle l'imaginait humilié, meurtri. Elle se voyait à la barre des témoins... en robe noire ajustée, un petit chapeau noir sur la tête, blême, sa bague d'émeraude au doigt, les mains très blanches ; Cart qui la regarde, le juge qui prononce sa sentence.

Ce tableau s'effaçait sous le coup d'une douleur lancinante. Si elle faisait machine arrière... oui, c'était encore possible. Un autre tableau lui apparut avec une grande netteté : Cart dans le chœur de l'église de Linwood, la main d'Isobel dans la sienne, qui déclare « tout au long de notre vie ». Elle ressentit un autre coup de poignard. Cette perspective lui était trop pénible. Non, elle ne reculerait pas, quoi qu'il arrive. Comment revenir en arrière ? Elle avait été sotte de l'envisager. Après tout ce qu'elle avait fait ? Alors que toutes les pièces étaient en place et qu'il ne restait qu'un ultime coup à jouer ?

Elle releva la tête et prit de nouveau conscience du monde extérieur – le ciel d'un bleu radieux, l'herbe verte qui descendait en pente douce jusqu'aux arbres, le soleil qui baignait le paysage de ses rayons dorés. Lorsque Mr. Carthew l'appela, elle avait de bonnes couleurs.

— Anna, où sont mes clés ? Je veux ouvrir le coffre. Sapristi, où ai-je pu les mettre ?

CHAPITRE XXXI

Mr. Carthew, après avoir régalé Corinna d'une rétrospective photographique complète de ses années de mariage, en arrivait à l'étape suivante de la commémoration.

— On dit qu'on ne devrait pas garder de bijoux chez soi, mais tous mes domestiques travaillent ici depuis des années, et j'ai autant confiance en eux qu'en moi-même. Et puis les coffres sont conçus pour cela ! Inutile d'en avoir un si ça n'arrête pas les cambrioleurs... pardi ! Et puis je n'aimerais pas confier les affaires de ma femme à une banque. Une partie de ses bijoux lui venaient de ma mère, qui elle-même en tenait certains de la sienne, et ils sont dans cette maison depuis toujours, alors ils y resteront tant que j'y vivrai.

— Personne ne les porte ? s'enquit Corinna. Jamais ?

— Personne n'en a le droit, rétorqua Mr. Carthew d'un ton bourru.

Il se fit silencieux et considéra Anna quelques instants, imité par Corinna, mais Anna ignorait qu'ils l'observaient.

— J'adore admirer les bijoux, déclara vite Corinna. Y en a-t-il beaucoup ?

Mr. Carthew remonta dans les pages de l'album.

— Elle portait le collier de ma mère lorsque nous sommes allés à la Cour... on le voit, ici. Quant aux étoiles, c'est moi qui les lui ai offertes pour notre mariage. On ne voit pas la broche de la reine Anne, car elle est de l'autre côté du corsage. Quel idiot, ce photographe ! Mais je vais vous la montrer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ah ! C'est un trésor de famille. Vous êtes américaine. Les Américains aiment les choses anciennes, n'est-ce pas ? C'est une broche de diamants... des pierres splendides... avec une émeraude au centre et une autre en pendant. La reine Anne l'a offerte à mon arrière-arrière-arrière-grand-père. Je ne puis vous dire pourquoi, mais il serait question d'un secret d'État... si vous voulez mon avis, la raison de cette récompense n'avait sans doute rien de louable, car à l'époque il se tramait des tas d'affaires peu claires, et plus on occupait un rang élevé, plus on était malhonnête. C'est donc aussi bien ainsi. En tout cas, c'est un bijou magnifique, et les émeraudes valent une fortune. Vous allez pouvoir en juger par vous-même. Bon, où sont mes

clés ? Anna... mes clés, où sont-elles ? Je vais ouvrir le coffre.

Anna traversa la pièce.

— Vos clés, oncle John ? Vous ne les avez pas ?

— Te les demanderais-je, sinon ?

Anna sourit.

— Ce n'est pas impossible. Ne sont-elles pas dans votre poche ? Ou alors... les avez-vous posées sous un de ces albums ?

— Pourquoi aurais-je fait cela ?

— Je ne sais pas.

Elle sourit de nouveau et trouva les clés sous le plus gros album.

Mr. Carthew fit tinter le trousseau.

— Baissez les stores et allumez la lumière, dit-il.

Corinna trouvait ce cérémonial des plus exaltants. On ferma la porte de la bibliothèque à clé et on obéit aux instructions du vieil homme. Puis Mr. Carthew monta trois marches d'un escabeau, décrocha le portrait de Mrs. Carthew suspendu au-dessus de la cheminée, le posa sur le manteau de marbre, puis inséra une clé dans une serrure à peine visible dans le lambris lisse et foncé.

— L'emplacement idéal pour un coffre, pas vrai ?

Corinna tapa dans ses mains. Un pan carré du lambris s'ouvrit sur une cavité aux parois d'acier pourvue de trois étagères profondes.

Ravi d'avoir un public aussi enthousiaste, Mr. Carthew fit signe à Corinna de s'approcher.

— Et maintenant, la broche de la reine Anne ! Ça alors, l'écrin devrait être ici même, sur la gauche de l'étagère du bas ! C'est là que je l'ai laissé, j'en mettrais ma tête à couper. Alors bon sang de bois... je vous prie de m'excuser, ma chère.

Sa voix se fit plus perçante.

— Anna, viens voir ! Où est cet écrin ? Tu m'as vu le ranger. Je le mets toujours dans le coin en bas à gauche ! s'emporta Mr. Carthew, la figure rouge, bégayant de colère.

L'air grave, Corinna se tourna vers Anna, qui était d'une pâleur stupéfiante. Quelques instants plus tôt, elle avait le teint coloré, mais à présent elle était livide.

L'escabeau de Mr. Carthew comptait trois marches de chaque côté. Anna y monta pour être à la même hauteur que lui. Corinna les fixa tous les deux du regard.

— Il est forcément là, déclara Anna, le souffle aussi court que si elle avait couru.

— Puisque je te dis que non ! Et je te répète que je l'y ai mis moi-même... nom d'un petit bonhomme, tu m'as vu !

— Mais il ne peut qu'être là, insista Anna, en se penchant devant lui pour regarder dans le coffre. Oncle John... oh, quelle frayeur j'ai eue ! Le voilà !

— Où ça ? Je ne le vois pas.

— Là... sur la droite, près de votre main... sous le gros coffret. Regardez !

— Et qui l'a mis là ? ragea Mr. Carthew. Qui a fouillé dans le coffre ? Qui...

Il retira l'écrin d'un geste brusque. C'était un très vieil objet râpé dont le cuir autrefois écarlate était devenu d'un brun terne. On distinguait à peine la couronne d'or qui en ornait le couvercle, vestige défraîchi du symbole royal.

Mr. Carthew grommelait toujours.

— Tu vas sans doute dire que je perds la mémoire... mais je ne l'ai jamais mis là, Dieu m'en soit témoin.

Anna descendit sans prononcer un mot, les yeux rivés sur la table.

— Vite, montrez-la-nous ! s'enthousiasma Corinna.

Mr. Carthew descendit à son tour et ouvrit l'écrin.

Celui-ci était vide.

Le silence sembla emplir la pièce d'un coup.

Mr. Carthew et Corinna scrutèrent la doublure de satin, qui de blanche était passée à un beige jaunâtre. Une broche y avait imprimé sa forme, délimitée par une décoloration plus prononcée. Les creux brunâtres marquaient l'emplacement des émeraudes. Vu leur taille, il semblait qu'il n'avait pas exagéré au sujet de leur valeur.

Anna considéra l'écrin elle aussi puis détourna le regard.

Corinna fut la première à réagir.

— Elle a disparu ! s'exclama-t-elle.

À sa grande surprise, ses jambes tremblèrent si fort qu'elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit Mr. Carthew d'une voix étrange, préoccupée. Qu'est-ce que ça signifie, *Anna* ? tonna-t-il.

Puis il se ressaisit et alla poser l'écrin sur la table.

Comme si le ton péremptoire de Mr. Carthew l'avait arrachée des coulisses où, comme tant d'autres actrices, elle demeurerait paralysée par le trac, Anna sursauta, retrouva le sens de la comédie qui ne la quittait jamais très longtemps, et entra dans son rôle. C'était le premier pas, le moment où il fallait se lancer, qui coupait le souffle et affolait le cœur.

— Mais elle est forcément là, s'entendit-elle dire, satisfaite du ton stupéfait qui contredisait son affirmation.

Ce fut elle qui fouilla dans le coffre, passant son contenu à Corinna jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien, tandis que John Carthew scrutait l'écrin.

Une fois le coffre vide, il sortit de sa torpeur et fut pris d'un regain d'énergie. Il fallait tout remettre en place, refermer le coffre, accrocher le tableau et relever les stores.

Lorsque les rayons obliques du soleil pénétrèrent de nouveau dans la pièce, il fourra l'écrin dans sa poche. Il paraissait plus vieux. Son accès d'énergie avait fait long feu. Il s'appuya d'une main sur la table.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit Corinna.

Anna lui en sut gré, car un instant plus tard elle aurait dû poser la question elle-même.

— Que vais-je faire ? Comment ça, que vais-je faire ? Cette broche est un trésor de famille. Il faut qu'on la retrouve.

Il se redressa comme si le volume de sa voix l'avait exalté.

— À quoi sert la police ? Même si nous avons un gouvernement socialiste, nous ne sommes pas tombés au point où un cambrioleur peut ouvrir mon coffre, voler un précieux héritage et s'en tirer à bon compte... non, pardieu, pas encore, même si c'est ce qui nous guette ! Dieu soit loué, je ne serai plus là pour le voir ! La loi et l'ordre ne disparaîtront pas avant moi, et on ne plaisante pas avec les trésors de famille. Ce n'est pas ma propriété, mais celle de tous les Carthew... c'est la propriété de...

Sa voix, déjà faiblissante, s'éteignit tout à fait.

Cette phrase tronquée piqua la curiosité de Corinna. Était-ce le nom de Cart qu'il allait prononcer ? Anna savait que oui, et une colère cuisante balaya ses derniers scrupules.

— Vous ne pouvez prévenir la police, déclara-t-elle, catégorique.

Mr. Carthew se raidit.

— Je ne peux pas... Allons bon. Et pourquoi cela ?

Corinna le vit s'empourprer et se souvint des propos de Cart : « Les

gens lui plaisent tant qu'il peut les mener à la baguette. Si vous ne l'entendez pas ainsi, ça se corse. » Étrange qu'Anna ne se soit pas abstenue de lui tenir tête, et qu'elle persévère face à sa fureur grandissante.

— La nouvelle va se répandre comme une traînée de poudre... répondit Anna, pâle, l'air craintif.

Le cousin John, l'image même du vieux châtelain qui va chasser une de ses filles parce qu'elle a péché, répliqua :

— En quoi devrais-je m'en soucier, nom de Dieu ?

— Mais, oncle John, vous ne pouvez pas !

— Et pourquoi donc ? Cela ne regarde que moi, à ce que je sache.

— Vous ne devez pas les appeler.

— Je ne dois pas ? Et puis quoi encore !

Grognement courroucé, suivi du déclic du téléphone.

Adossée à la cheminée, confuse d'assister à ce relâchement dans les manières familiales, Corinna posa un regard compatissant sur Anna. Le cousin John venait de jurer... oui, il avait juré contre sa nièce. Elle fut cependant stupéfaite, car alors que le vieil homme criait dans le combiné, un changement fugace s'opéra sur le visage blafard d'Anna, chez qui elle crut déceler un air de triomphe.

CHAPITRE XXXII

Miss Willy Tarrant habitait une maison de brique trapue sise exactement à la moitié de la grand-rue du village. Les petites croisées d'origine des deux pièces de devant ayant été remplacées par de larges bow-windows, Miss Willy avait vue sur les portes de presque toutes les maisons de Linwood. Elle savait aussitôt lorsque le Dr Monk partait en consultation, ou quand le pasteur, qui n'avait aucune notion du temps, allait être en retard pour l'office. Dès qu'il quittait son vestibule, elle pouvait suivre sa progression jusqu'à la sacristie, et s'il en laissait la porte ouverte, elle le voyait enfiler sa chasuble. Tout cela depuis la salle à manger.

De son salon, elle pouvait observer l'intérieur de l'épicerie, une partie du boudoir de la vieille Mrs. Hoylake et, si elle se penchait, les habitants de Linwood qui venaient acheter leur rôti chez Mr. Brown, le boucher.

À Linwood, peu de choses se passaient sans que Miss Willy en sût au moins autant que les parties concernées. Il ne serait pas exagéré d'avancer que parfois elle en savait beaucoup plus. Elle pouvait à n'en pas douter expliquer au pasteur comment améliorer ses sermons, et elle ne croisait jamais le Dr Monk sans chercher à le convaincre de la plus grande efficacité d'un de ses remèdes de bonne femme. Elle se mêlait des oignons de tous et savait toujours mieux que tout le monde.

Le matin suivant l'anniversaire de mariage de Mr. Carthew, Miss Willy nettoyait les cages qui accueillaient respectivement un perroquet gris et rose nommé Archibald, deux petites perruches vertes, un ara aussi imposant que coloré, un loir qui ne se montrait jamais, ainsi qu'un vieux rat blanc au pelage mité. Pendant le ménage, les animaux folâtraient en liberté dans la salle à manger, à l'exception du loir, qui s'obstinait à rester enfermé bien qu'il ne dût pas envisager d'entrer en hibernation avant un bon mois.

Pour une fois, Miss Willy était si occupée qu'elle ne vit pas Bert, le fils de Mrs. Hoylake, apporter le courrier. Ayant entendu le toc-toc trop tard, elle ne put lui demander des nouvelles d'Ellen, la sœur de sa femme, qui avait épousé un cousin du second jardinier de Mr. Carthew et venait d'accoucher de jumeaux. Miss Willy, qui éprouvait le plus grand mépris pour les idées de la mère d'Ellen sur la façon de s'occuper des bébés, voulait en faire part à Bert Hoylake et le prier vivement de ne pas laisser sa belle-mère conseiller Ellen. Elle ne

l'aurait pas manqué si Rollo, le corbeau, ne s'était pas trouvé juste devant la porte. Avec Rollo, il fallait déployer des trésors de cajoleries pour qu'il consente à s'en aller, et lorsque ce fut fait, elle ne vit de Bert que le petit paquet qu'il avait déposé dans la boîte aux lettres.

Miss Willy retourna dans la salle à manger, où elle fut accueillie par les gloussements sonores d'Archibald, qui escaladait avec méthode un pan de rideau, et de l'ara, perché sur le dossier d'une chaise. Elle chercha d'un air méfiant le rat Augustus, lequel éprouvait quelque difficulté à s'écarter du passage et qui, si on lui marchait dessus, n'hésitait pas à se venger. Ses dents étaient encore acérées.

Lorsqu'elle l'eut repéré sous la table, elle s'attaqua au paquet. De petite taille – environ douze centimètres sur cinq – il excitait beaucoup sa curiosité. Alors qu'elle avait coupé la ficelle et s'attela à déplier l'emballage, deux coups de heurtoir résonnèrent dans le vestibule.

Miss Willy regarda par la fenêtre, d'où elle avait une aussi bonne vue sur sa porte que sur celles de ses voisins, et fut ravie de voir Anna Lang qui s'apprêtait à frapper de nouveau.

Miss Willy donna de petits coups secs contre la vitre.

— Entrez ! Entrez donc ! Mabel est occupée, et moi aussi... Isobel est sortie.

Anna obtempéra. Tout se passait comme prévu. Bert Hoylake avait déposé le paquet, et le télégramme allait arriver dans les trente minutes. Isobel resterait encore à Linwood House une heure au minimum, car lorsqu'elle aurait terminé de discuter avec Corinna, on pouvait faire confiance à l'oncle John pour la retenir au moins une demi-heure. Il aimait beaucoup Isobel. Il l'appréciait tant que seul le mensonge détaillé qu'Anna lui avait servi avait pu l'empêcher d'accepter volontiers qu'elle épouse Cart. En règle générale, Anna veillait à ce que son oncle ait le moins d'occasions possible de s'entretenir avec Isobel, mais ce jour-là il pouvait s'en donner à cœur joie.

Anna fut à son tour accueillie par un chœur de cris stridents à travers lequel on entendait Miss Willy hurler, d'abord à son intention puis contre le perroquet.

— Entrez ! Fermez la porte ! *Allez-y, fermez !* Silence, Archibald ! Archibald ! Tu vas te taire, sapristi ! Fermez donc cette porte, sinon Rollo va s'échapper ! Où est-il ? Rollo, où es-tu ? Oh, entrez... entrez, vous dis-je ! Attention à ne pas piétiner Augustus... il est dans les parages, mais je ne sais pas où.

Anna se rembrunit. Elle qui n'éprouvait aucune affection pour les

bêtes, en temps normal elle aurait pris ses jambes à son cou. Elle promena un regard nerveux autour d'elle. Archibald ne manquait jamais de lui donner un coup de bec s'il en avait l'occasion, mais il avait atteint la tringle, où il battait des ailes et improvisait une imitation assez réussie de chien gémissant. L'ara, lui, la terrorisait pour de bon, mais il semblait plongé dans une toilette méticuleuse, une aile déployée de tout son long, son plumage bleu, jaune et cramois chatoyant sous les rayons de soleil qui inondaient la pièce. Augustus lui soulevait le cœur, mais il gravit la robe de Miss Willy et se hissa sur son épaule.

— Te voilà, petit sacripant ? dit Miss Willy.

Anna écarta en hâte la chaise la plus proche et s'assit à bonne distance. Rollo s'était réfugié sous la table, et les perruches ne cessaient de grimper sur l'extérieur de leur cage.

— J'espère que je ne vous dérange pas alors que vous êtes si occupée, déclara Anna d'un ton penaud. Je sais que vous êtes toujours débordée, le matin, et moi aussi, mais j'ai eu envie de passer vous saluer pendant qu'Isobel discute avec Corinna. Je voulais en profiter pour vous demander des nouvelles de Lydia Pratt.

— Ne me parlez pas d'elle ! s'exclama Miss Willy en poussant un grognement. Quelle peste, quelle ingrate ! On lui a trouvé une bonne place, et elle s'en va à la fin du mois parce que sa maîtresse ne l'autorise à sortir qu'une fois par semaine. Les jeunes filles d'aujourd'hui, je ne les comprends pas !

N'importe quel autre jour, le récit des effronteries de Lydia Pratt aurait pris au moins une demi-heure, mais ce matin-là, Miss Willy n'avait pas la moindre intention de s'attarder sur le sujet. Si Anna n'était pas venue, c'était elle qui se serait rendue chez elle dans l'heure, en avançant vraisemblablement le même prétexte. Peu importait, Lydia Pratt avait eu son utilité.

Miss Willy se tourna vers sa visiteuse.

— Ne vous souciez pas de Lydia, déclara-t-elle. J'ai entendu une rumeur extraordinaire, et je veux savoir si elle est véridique.

— Qu'avez-vous entendu ? demanda vite Anna.

— Qu'on vous a cambriolés. Rassurez-moi, Anna, ça ne peut être vrai... ? Incroyable !

— Comment êtes-vous au courant ? Nous n'avons prévenu personne. L'oncle John...

— Vous n'avez pas appelé la police ?

— Pas la police locale. L'oncle John a téléphoné à Scotland Yard.

— Qui bien entendu a contacté le commissariat de la région... n'est-ce pas ?

— Il ne faut pas le répéter, Miss Willy... un inspecteur de Southerley est passé nous voir. Ça n'a pas enchanté l'oncle John. Je crois qu'il regrette de ne pas avoir attendu... il aurait préféré engager un détective privé ou... oh, ne prêtez pas attention à ce que je raconte ! Cette affaire est des plus pénibles. L'oncle John est très malade. Nous ne voulons pas que la nouvelle se répande.

— Quelle idée ! Au contraire, il faut qu'elle s'ébruïte le plus possible... que tout le monde soit sur le qui-vive et puisse vous aider à attraper le voleur. Vous devriez remettre une description de ce qu'on vous a volé à tous les postes de police, aux prêteurs sur gages et... et à ce genre de personnes.

Elle eut un ample mouvement du bras qui fit sursauter Augustus ; Cyril l'ara interrompit sa toilette et la fixa d'un regard vitreux.

— Je crois que c'est fait, répondit Anna. J'aurais préféré... oh, comme j'aurais préféré qu'il n'en fût rien !

— Billevesées ! Il n'y aura jamais assez de battage.

— Et vous, comment l'avez-vous appris ?

— C'est Joskins qui le premier l'a évoqué en livrant le lait de l'après-midi. Il devait revenir de Linwood House.

— Mais les domestiques n'étaient au courant de rien... nous ne leur en avons pas parlé.

Miss Willy renifla.

— Joskins était au courant, lui. Il a dit que c'est la broche de la reine Anne qui a disparu. C'est bien cela ? Alors il avait raison ! Seulement la broche. Je serais bien passée vous voir hier, mais il était prévu de longue date que j'aïlle prendre le thé à Wood End avec Lady Silver, qui m'a retenue, a insisté pour que je reste jusqu'à l'arrivée de sa sœur qui devait venir par le train et qui finalement n'est jamais venue, aussi ne suis-je rentrée chez moi qu'à sept heures et demie passées, et le téléphone ne fonctionnait plus depuis deux jours... on venait de réparer la ligne quand Corinna a appelé Isobel. C'a été un vrai supplice, car je brûlais d'envie d'en savoir plus. Y a-t-il eu effraction ? D'après Joskins, non, mais Mrs. Hoylake m'a raconté que le bon ami d'Annie... pas Brent, le nouveau... il s'appelle Mullins et il est chauffeur de camionnette pour ces marchands de primeurs de Southerley... comment s'appellent-ils... les Downing... bref, il a confié à Annie que son cousin, Ernest Mullins, qui est dans la police, lui a répété que l'inspecteur lui avait dit en confidence qu'il s'agissait sans doute d'un coup de l'intérieur.

Anna se renversa dans son siège. La tête lui tourna un instant. Et s'ils pensaient que... et s'ils devinaient. Non... non, impossible ! Elle serra le poing si fort que ses ongles marquèrent sa paume. À ce stade du stratagème, c'était Cart qu'on allait soupçonner... il fallait à tout prix qu'on le soupçonne. Vraiment, elle ne craignait rien. On allait trouver le bijou sur Cart, puis le Dr Monk se souviendrait de l'avoir vu à Linwood à minuit. Quel trait de génie d'avoir pensé au Dr Monk ! Celui-ci allait se rappeler une multitude de détails utiles... Le malaise de l'oncle John, le désarroi dont elle avait fait preuve, le bureau en désordre, les clés qui gisaient là où quelqu'un les avait abandonnées. Elle recouvra la maîtrise de soi.

— Ça ne va pas ? s'enquit Miss Willy.

— C'est que... je suis encore sous le choc, bredouilla-t-elle. Je... j'ai du mal à en parler. Chère Miss Willy... vous êtes très aimable... vous comprendrez que j'aie... que j'aie de bonnes raisons de ne pouvoir en discuter.

— Ce n'est pas un domestique, quand même ? demanda Miss Willy, le souffle court. Ils travaillent tous chez vous depuis au moins cinq ans, à part Gladys Brown, et sa famille est si respectable que je ne puis imaginer... même si lorsqu'il est question de jeunes gens, on n'est jamais sûr de rien... mais elle fréquente George Alton, qui est charmant. Ne me dites pas que c'est Gladys !

— Oh, non.

— Certes, servir chez quelqu'un depuis des années n'est pas une garantie, car la belle-mère de mon cousin Wilfred Earl a eu un majordome pendant seize ans sans jamais se rendre compte qu'il manquait toujours la moitié des cigares qu'on lui facturait... mais Wilfred m'a affirmé que c'était la vérité. Bref, les cigares, c'est une chose, mais un trésor de famille, ce n'est pas la même chanson. A-t-on volé autre chose ?

Anna secoua la tête. Le télégramme allait arriver sous peu... Bobby avait dû l'envoyer une demi-heure plus tôt. Elle considéra le paquet à moitié déballé à côté de la cage des perruches.

— On vous a envoyé un cadeau ? demanda-t-elle avec la légèreté forcée de quelqu'un qui désire à tout prix changer de sujet.

— Non... je n'en sais rien... je ne l'ai pas encore ouvert, répondit Miss Willy, qui examina l'emballage sous tous les angles. Je n'arrive pas à déchiffrer le cachet de la poste, et je ne reconnais pas l'écriture... certes, on ne peut s'y fier, car le papier kraft accroche trop, ce qui d'ailleurs abîme les plumes. Non, j'ignore qui a bien pu me l'envoyer.

— Pourquoi ne pas l'ouvrir ? suggéra Anna.

— Essayer de deviner a un côté excitant. Je suis convaincue que j'aurais fait une fameuse enquêtrice... vous avez sans doute remarqué quelle fine observatrice je suis. L'autre jour, alors que je rendais visite à Mrs. Pratt, j'ai compris aussitôt que Lydia quittait la maison de Mrs. Greenway. Je n'ai pas attendu qu'elle me l'apprenne. Je me suis assise et ai déclaré de but en blanc : « Qu'est-ce que c'est que ces histoires, Mrs. Pratt ? » Elle refusait de croire que nul ne m'avait prévenue. J'ai alors rétorqué : « On ne m'a rien dit, mais quand je vois une lettre de Lydia ouverte dans votre boîte à ouvrage avec des passages tels que "beaucoup de bonnes maisons" et "partirai jeudi en huit" qui me sautent aux yeux, je n'ai besoin de personne pour additionner deux et deux. Si vous voulez le fond de ma pensée, Mrs. Pratt, ai-je poursuivi, Lydia est une petite peste ingrate qui a besoin d'une bonne correction, et pas qu'on la gâte et qu'on lui passe tout comme vous le faites depuis toujours, et j'espère que vous n'aurez pas à vous en mordre les doigts, quand il sera trop tard... alors peut-être vous souviendrez-vous que je vous ai mise en garde, Mrs. Pratt. »

— Vous n'ouvrez pas votre paquet ? dit Anna d'un ton doux.

Le télégramme devait arriver d'un instant à l'autre.

L'emballage, qui était tombé par terre pendant que Miss Willy pérorait, reposait contre le pied de la table. Rollo le considérait d'un air curieux.

Miss Willy s'empara d'une petite boîte enveloppée de papier blanc, ficelée et cachetée de part et d'autre de cire rouge qu'on avait pressée avec une pièce de trois pence.

— Ça alors ! s'exclama Miss Willy, qui fixa du regard le papier et le nom qui y était inscrit. Cart ! C'est adressé à Cart... à Cart Fairfax ! C'est incroyable !

Sous la table, Rollo tendit une patte avec précaution, referma ses griffes sur un coin de l'emballage, puis s'en empara avec le bec. Un œil sur l'abri que lui offrait le seau à charbon et un pare-feu, il émergea du côté de la table où se trouvait Anna, la vit, poussa un cri et battit en retraite en lâchant sa prise.

Anna ramassa le papier avec dextérité et le glissa dans son sac avant que Miss Willy ait fini la tirade suivante :

— Ma chère Anna, n'est-il pas stupéfiant qu'on envoie un paquet à Cart Fairfax ici... chez moi ? Sapristi, je ne connais même pas son adresse. Et vous ?

— Non. Nous ne... nous avons perdu tout contact.

Miss Willy leva vers elle des yeux brillants de curiosité.

— Pourquoi, ma petite ? Pourquoi donc ? Je voulais vous le demander depuis le début. J'ai posé la question à John, en revanche... il m'a envoyée sur les roses. Puisque nous abordons ce sujet... qu'a fait Cart ?

Anna détourna le regard. La main qu'elle porta à sa joue ne put dissimuler sa détresse évidente.

— Ne me le demandez pas... je vous en conjure, Miss Willy. Nous nous efforçons d'oublier.

Miss Willy eut un brusque mouvement de la tête.

— Si vous voulez mon avis, John n'a pas grand effort à fournir. Il veut que Cart revienne, n'est-ce pas ? Enfin... je ne poserai plus de questions si l'on ne doit rien me confier, mais si un vieil ami tel que...

Nouveau mouvement de la tête ; Augustus recula, perdit l'équilibre et dégringola.

Anna, qui avait les rats en horreur, mit aussitôt les pieds sur le barreau de sa chaise.

— Pardon, mon Gussy... pardon, ça va aller ! s'excusa Miss Willy sans grande conviction.

Elle reporta son attention sur la boîte blanche.

— Que suis-je censée faire de ceci, alors que je ne sais même pas où il habite ?

— Je croyais que vous lui aviez écrit, l'autre jour ?

— De qui tenez-vous cela ?

— De vous-même. Vous m'avez expliqué que vous l'invitez ici.

Le teint rubicond de Miss Willy devint d'un écarlate peu flatteur. Vêtue d'un pull serré de laine rose passé et d'une vieille jupe de cachemire, elle avait les cheveux en bataille. À un moment dans la matinée, elle y avait planté un crayon à papier qui pendouillait à présent au-dessus de son oreille. Elle portait autour du cou un ruban cerise noué et une fine chaîne d'acier à laquelle pendaient une paire de ciseaux et une petite clé de bronze, ainsi qu'une autre chaîne, en or celle-ci et ornée de quelques perles, à laquelle était attaché un pince-nez à monture d'écaille. Ses petits doigts boudinés étaient recouverts d'anneaux vieillots et très sales.

— C'est vrai, je l'ai invité, reconnu-elle, courroucée. Isobel m'y a forcée. Et pour tout remerciement j'ai essayé un refus.

— Donc vous avez son adresse ?

— C'est Isobel qui l'a... enfin, je suppose. Moi, je ne me rappelle jamais les adresses.

Anna serra le poing. Combien de temps allait-elle encore rester là à discuter de Cart ? Que fabriquait Bobby ? Pourquoi le télégramme n'arrivait-il pas ?

— Si John Carthew avait suivi mes conseils... dit Miss Willy.

Un mètre plus loin, le téléphone sonna.

Miss Willy se détourna vivement et, dos à la pièce, porta le combiné à son oreille. Au-dessus d'elle, sur la tringle, Archibald imita la sonnerie, le déclic, puis continua en poussant des « Allô, allô, allô... allô ! ». La sonorité lui plaisait, aussi déclina-t-il ses vocalises sur plusieurs tonalités.

— Chut ! fit Miss Willy.

Puis, dans le téléphone :

— Pardon ? Oui, c'est bien le deux-un-six... Oui, je viens de vous le dire... Archibald, *ça suffit* ! Oui, je n'arrête pas de vous dire que c'est moi... Si vous avez un télégramme, je vous prie de me le transmettre !

Soulagée, Anna prit une inspiration. À présent, impossible de faire machine arrière. Étrange comme cette image lui revenait sans cesse. Elle écouta avec la plus grande attention Miss Willy se chamailler avec l'opératrice du central.

— Ma chère madame, si vous avez un télégramme, donnez-le-moi ! Non, je ne vous entends pas. N'oubliez pas que vous êtes à cinq kilomètres d'ici, alors veuillez parler plus fort... Archibald, tu vas te taire, oui !

Elle se tourna enfin vers Anna, empourprée, l'air déterminé.

— C'est la meilleure ! Voilà que Cart envoie un câble à Isobel pour qu'elle le retrouve à Londres ce soir !

Le cœur d'Anna s'emballa. Si Cart avait été le véritable expéditeur du télégramme, la jalousie qui la submergea eût été à peine plus violente.

Miss Willy notait le message avec application, en répétant chaque mot.

— Rendez... vous... Olding... Crescent... Putney... huit heures et demie... ce soir... très urgent... Cart.

Elle inscrivit le point final avec une telle vigueur qu'elle en cassa la mine de son crayon.

— Oh, vous n'allez pas l'autoriser à s'y rendre ? dit Anna.

— L'autoriser ? tonna Miss Willy, offensée. Comment ça, l'autoriser ?

— Isobel n'irait pas si vous ne le vouliez pas ! rétorqua Anna, légèrement désarçonnée. Allons, Miss Willy... vous n'allez quand même pas la laisser y aller !

— Isobel fait comme elle l'entend.

— Même contre votre volonté ?

Miss Willy opéra un revirement magistral.

— Et pourquoi serait-ce contre ma volonté ?

Elle revint à la table.

— Ce sera au contraire fort commode. Elle pourra passer la nuit chez Carrie et remettre son colis à Cart. Cela tombera très bien, au contraire, car Mrs. Messiter vient passer quelques jours chez moi, alors je ne serai pas seule, et Isobel pourra me trouver un ruban violet assorti et acheter plusieurs choses que j'ai oubliées lors de mon dernier passage à Londres.

Elle examina la boîte sous tous les angles.

— Tiens, comme c'est étonnant ! L'écriture ressemble comme deux gouttes d'eau à celle d'Isobel.

Anna se leva. Elle observa le paquet, son cachet rouge et le nom de Cart inscrit dessus d'une main imitant avec soin celle d'Isobel.

— Ah oui, vous avez raison. Je me demande si...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Non, c'est impossible. Vous ne lui répéterez pas mes propos, n'est-ce pas ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— Non... bien sûr. Cette affaire est troublante, vous ne trouvez pas ? Je me posais la question... mais ça ne colle pas avec la personnalité d'Isobel... Je crois que c'est vous qui avez raison. L'interroger risquerait de la dissuader de se confier à vous, alors que si vous ne posez pas de questions et faites comme si de rien n'était, elle vous racontera plus tard. Je crois que c'est très malin de votre part... vous savez toujours vous y prendre avec Isobel... avec tout le monde, d'ailleurs. Je me demande souvent d'où vous vient ce don.

Alors qu'elle terminait sa phrase, un petit bruit chuintant vint perturber la satisfaction d'Anna : elle avait le sentiment d'avoir parfaitement accompli un travail difficile. Elle vit l'ara à quelques centimètres d'elle. Il avait dû descendre du dossier de chaise et approcher avec une très grande précaution. Il se tenait à présent sur

une patte, les ailes déployées, la tête tendue vers l'avant, le bec entrouvert qui laissait entrevoir une langue cornée, ses yeux ronds et luisants fixant sa cheville d'un air mauvais. Un peu plus de retenue et il aurait touché au but, mais son sifflement de triomphe lui avait échappé trop tôt.

Miss Willy poussa un hurlement et tapa dans ses mains.

— Cyril ! *Cyril* ! Oiseau de malheur ! Anna, n'ayez pas peur !

Anna avait déjà atteint la porte, et Cyril, déçu, battit en retraite avec un cri rageur.

— Il faut que j'y aille, déclara Anna, le souffle court, avant d'envoyer un baiser à Miss Willy. Au revoir, très chère ! Je dirai à Isobel de rentrer.

Elle s'en alla.

Miss Willy lança un regard noir à Cyril.

— Vilain, tu es très vilain !

Cyril poussa un autre cri.

CHAPITRE XXXIII

Journal de Cart Fairfax :

25 septembre. [Mais le journal n'a été rédigé que plus tard.]

Il n'y a rien eu de particulier dans la journée avant le soir, moment où j'ai croisé Fay sur le pas de la porte. Je ne me souviens pas d'où je revenais, et ça n'a aucune importance. Je suis passé à côté d'elle en trombe, car elle semblait vouloir me parler, mais j'étais toujours furieux. Elle avait tenu des propos affreux au sujet d'Isobel que je n'ai pas couchés sur le papier. Je m'efforçais de les oublier, je ne me sentais pourtant pas encore d'humeur à rester avec elle comme si de rien n'était. Plus tard, j'eus le sentiment d'avoir été rustre, car elle avait l'air au plus mal, blanche comme un linge, avec des valises noires sous les yeux, et son chapeau était de travers. Je crois qu'elle ne se souciait guère de son apparence, ce qui ne lui ressemble pas. Je n'y prêtai pas attention sur le moment, puis ces pensées revinrent me travailler par la suite.

Je me rendis à pied à Putney et arrivai à Olding Crescent vers huit heures moins le quart, au cas où Isobel serait en avance. Depuis que j'avais reçu son télégramme, je me creusais la tête, cherchant à deviner la raison de ce rendez-vous, mais je n'en trouvais aucune. Craignant qu'elle ait des ennuis, j'imaginai toutes sortes de possibilités.

Il régnait une obscurité quasi totale. Le ciel entier était chargé de nuages si bas qu'ils semblaient former un plafond. Il ne pleuvait pas, et il ne plut pas de la soirée, toutefois l'air sentait la pluie. De temps à autre, les buissons et les grandes branches s'agitaient soudain, fouettés par un vent humide. Les réverbères ne diffusaient presque aucune lumière, et l'ombre aux abords du mur était noire comme le charbon.

Je fis les cent pas. J'allais voir Isobel ! Je ris, car je ne distinguerais sans doute aucun de ses traits à moins de la conduire sous un lampadaire. Puis je cessai de rire, car bien sûr, lorsqu'on est transi d'amour pour une femme, on ne la voit pas qu'avec les yeux.

Je déambulai pendant trois quarts d'heure. Le temps ne me paraissait pas long. Attendre Isobel m'était aussi agréable que regarder monter une splendide marée de joie, dont les eaux m'auraient entouré par vagues étincelantes. Moi qui n'avais pas ressenti un tel bonheur depuis des années, je ne pus m'empêcher de me demander si elle

éprouvait le même. Je n'aurais pas dû me laisser aller à ces considérations. Je me fis cette réflexion plus tard, sur le moment je ne pensais qu'à Isobel.

Puis elle arriva. Je n'avais pas croisé âme qui vive entre-temps. Olding Crescent est l'endroit le plus désolé que je connaisse. Des maisons bordent la rue d'un côté, nul ne semble jamais y entrer ou en sortir et les fenêtres ne laissent pas échapper la moindre lueur. Dès que j'entendis des pas, je fus sûr et certain que c'étaient ceux que j'attendais.

Elle arriva par la route principale, dépassa le réverbère puis s'immobilisa, hésitante. Je la devinais plus que je ne la voyais. Je distinguais une veste et une jupe, des bas et des souliers, un foulard, un petit chapeau cloche, qui donnaient l'impression qu'elle était vêtue d'ombres. Je ne voyais pas Isobel elle-même, car elle aussi n'était qu'une ombre. Il me semblait que je la verrais mieux si je n'avais pas à fixer les ténèbres.

Alors que je traversais, elle courut jusqu'à moi et me prit par le bras.

— Cart... dit-elle d'une voix douce, essoufflée.

Nous allâmes sur le trottoir d'en face, dans l'obscurité épaisse. Ensuite... j'ignore comment cela se produisit, même si ce fut forcément ma faute... la marée scintillante m'emporta. Isobel était si proche que je la sentais frémir. Elle se serra contre moi et, l'instant d'après, je l'enlaçais et nous échangeions un baiser.

J'avais l'impression de ne pas être dans la réalité. Jamais je n'avais imaginé qu'un jour j'embrasserais Isobel pour de vrai. J'ignore combien de temps nous demeurâmes silencieux. Je n'avais rien à dire, car j'avais le sentiment qu'Isobel devinait chacune des pensées qui me venaient ou pourraient me venir.

Elle avait passé les bras autour de mon cou, et après notre baiser, elle posa la tête sur mon épaule. Nous restâmes quelque temps ainsi, à nager dans le bonheur. Je ne songeais ni au passé, ni à l'avenir, ni à ce que nous allions faire, ni aux raisons de notre présence ici. J'avais entendu certaines personnes évoquer le sentiment que la Terre cesse de tourner, et à présent je les comprenais. Pour nous, la Terre s'était figée et le temps filait.

Je recouvrai lentement mes esprits et me rendis compte de ce qui s'était passé. Je prononçai son prénom, et elle le mien. J'ignorais que mon prénom pouvait sonner ainsi. Sa sonorité me transporta de nouveau, mais je m'efforçai de garder les pieds sur terre.

— Tu ne devrais pas, dis-je.

— Pourquoi ? dit Isobel. Comme tu es bête, Cart. Ne comprends-tu donc pas que...

— Nous ne devons pas, repris-je. Je... je n'en ai pas le droit. Je suis... un goujat... Je ne voulais pas...

Isobel me fit des confidences que je ne puis consigner ici. Elle m'expliqua qu'elle était très malheureuse, qu'elle n'était pas fiancée à Giles Héron, et qu'elle avait des sentiments pour moi depuis toujours. Cela me paraissait impossible. J'avais l'impression de flotter en plein rêve et que j'allais bientôt me réveiller. J'en fis part à Isobel.

— Cart chéri, c'est mon rêve à moi aussi, et il n'y a pas de raison qu'il s'interrompe.

Je ne sais pas au bout de combien de temps je me rendis compte qu'il devait être tard. Elle ne m'avait pas expliqué pourquoi elle souhaitait me rencontrer à cet endroit, ce qui semblait ne pas avoir grande importance.

— Il se fait tard, dis-je.

— Ce n'est pas grave... je loge chez tante Carrie.

Elle me raconta alors qu'on avait cambriolé Linwood House, qu'on avait volé la broche de la reine Anne, et que mon oncle était aux cent coups. Puis elle m'implora de me réconcilier avec lui, et déclara qu'on ne pouvait se méprendre sur son désir de me voir revenir.

Je lui répétais ce que je lui avais dit auparavant : que je ne pouvais pas prendre l'initiative. Je ne parvins pas à le lui faire comprendre, mais c'est lui qui m'a chassé, et il me semble que c'est à lui de faire les premiers pas.

— Il y a la gentilhommière, dit Isobel, en posant de nouveau la tête sur mon épaule. Cart, j'ai toujours rêvé d'y vivre. Ce serait... ce serait le paradis.

Je sortis du rêve et en fermai la porte.

— Ma chérie, répondis-je, la seule demeure que nous aurons jamais, c'est un château imaginaire. Tu n'aurais pas dû venir ici, et nous n'aurions pas dû nous retrouver... le mieux, c'est que tu retournes à Linwood et que tu oublies tout.

— Malgré ceci ? demanda-t-elle avant de me donner un baiser.

Je la repoussai.

— Hélas oui.

Elle rit. Elle a un rire adorable, mais j'y décelai une touche de tristesse.

— Oublier, ce n'est pas mon fort, Cart.

— Il le faut.

— Cela fait trois ans que j'essaie... non, c'est faux... je n'ai jamais essayé de t'oublier, je n'essaierai jamais. Je préfère être malheureuse... je préfère avoir le cœur brisé, et il ne se brisera que si toi tu m'oublies, ou si tu t'en vas là où je ne peux te suivre. Je t'interdis de recommencer. Crois-moi, j'ai failli ne pas m'en remettre quand tu es parti sans un mot il y a trois ans. J'ai souffert le martyre. Cart, je t'en supplie, tu ne m'infligeras pas de nouveau une telle douleur, n'est-ce pas ?

Elle pleurait et je dus la réconforter. Songer à toutes les larmes qu'elle avait versées sans personne pour la consoler me bouleversait.

J'en vins à lui assurer que je ne disparaîtrais plus. Elle déclara qu'elle pourrait s'accommoder de mon absence si elle savait où j'habitais et si nous nous écrivions. Lorsque nous en fûmes convenus, nous nous sentîmes tous deux beaucoup mieux, même si je n'aurais rien dû promettre et que plus tard cela me causa de l'inquiétude. Sur le moment, je me contentai de rabrouer ma conscience et de l'obliger à se taire.

Curieux de connaître la raison de ce rendez-vous, j'allais la questionner quand elle me devança :

— Pourquoi voulais-tu me voir ?

S'il n'avait pas fait aussi noir, elle aurait vu ma surprise.

— Moi ? m'exclamai-je en riant. C'est drôle... j'allais te poser la même question.

— Comment cela ?

— J'allais te demander pourquoi tu m'as envoyé un télégramme pour que nous nous retrouvions ici. Je me creuse la tête depuis que je l'ai reçu, et aucune raison ne m'est venue à l'esprit.

— Cart... tais-toi ! s'écria-t-elle en me secouant le bras. Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne t'ai envoyé aucun télégramme... je n'ai pas eu le temps. Je me suis contentée de venir directement.

J'eus soudain un sentiment déroutant.

— Je crois qu'il y a un malentendu. Pourquoi es-tu venue ?

— Parce que tu me l'as demandé.

Elle me l'apprenait.

— Tiens donc, je te l'ai demandé ? Comment m'y suis-je pris ?

— Cart... que se passe-t-il ? Tu m'as adressé un câble pour que je vienne ici. Tu as dit « très urgent ». Je passais la matinée avec Corinna, et je suis rentrée juste à temps pour déjeuner sur le pouce et

prendre le train de deux heures et demie à Bidwell. Tu sais qu'après il n'y en a plus jusqu'à six heures à moins d'aller à Ledlington, et je voulais laisser mon sac chez tante Carrie. Ça été la course. Anna était chez tante Willy quand le télégramme est arrivé, mais elle a oublié de me prévenir, alors j'ai dû partir sur les chapeaux de roue.

— Tu as reçu un câble de ma part ?

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Oui, évidemment.

— Et moi j'en ai reçu un de ta part. Ça aussi, c'est évident ?

Elle prit une brève inspiration et se serra contre moi.

— Non... mais non ! Cart... je ne t'ai rien envoyé... je te l'ai déjà dit.

— Et moi non plus, Isobel.

— Cart... mais... qu'est-ce que ça signifie ?

Je la sentis trembler.

— Je n'en sais rien. J'ai reçu un câble signé « Isobel ». « Dois te voir. De toute urgence. Rendez-vous Olding Crescent Putney 8 h 30 ce soir sans faute. »

— Je n'ai jamais rien envoyé de tel. Tante Willy m'a prévenue qu'on m'avait adressé un télégramme du central de Bidwell. Elle l'a noté à la volée. Le message indiquait : « Rendez-vous Olding Crescent Putney 8 h 30 ce soir. Très urgent. Cart. » Ce n'est pas toi qui me l'as envoyé ?

— Pas du tout.

— Alors qui ? Oh, Cart, ça ne me dit rien qui vaille !

À moi non plus. Il s'agissait peut-être d'une mauvaise farce, ou autre chose... Soudain, je voulus qu'Isobel s'en aille aussi fort que j'avais voulu qu'elle vienne. Si quelqu'un nous avait conduits ici afin de servir ses desseins, ce qui semblait se préciser, je ne comptais pas me laisser berner, et mieux valait la renvoyer chez elle le plus vite possible.

Je la pris par la taille et l'emmenai vers la rue principale. Je n'en connais pas le nom, mais elle est très éclairée, et il y passe des bus qui se rendent à Putney Bridge. Je projetais de faire monter Isobel dans l'un d'eux et de l'expédier, puis de m'attarder quelque temps afin de voir s'il y avait du nouveau.

Isobel rechignait à m'abandonner, mais elle finit par comprendre que je ne plaisantais pas, et que si elle restait, elle m'obnubilait, ce qui ferait de moi un médiocre limier.

Alors que nous attendions le bus, elle fourragea dans son sac à main et en sortit un petit paquet blanc.

— Encore un mystère, déclara-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. C'est pour toi.

Elle me le remit, et je lus mon nom inscrit sur l'emballage.

— Où l'as-tu eu ? m'enquis-je.

— Tante Willy me l'a remis au moment où je partais.

— *Miss Willy* ?

— Elle m'a dit que c'était arrivé par le courrier.

— Ce n'est pas passé par la poste, ça, rétorquai-je.

Isobel tourna la tête et me fixa avec de grands yeux stupéfaits. Elle s'apprêta à parler, mais je vis le bus arriver, et je refusai qu'elle le manque quand bien même j'aurais reçu vingt paquets mystérieux. Je le glissai dans ma poche et fis signe au chauffeur.

CHAPITRE XXXIV

Lorsque le bus eut disparu au croisement, je regagnai Olding Crescent en restant de son côté enténébré. Je n'avais pas la moindre idée du jeu auquel on nous mêlait, mais à l'évidence on se servait d'Isobel et de moi comme de pions, et je songeais à renverser l'échiquier afin de commencer une nouvelle partie selon mes règles, où Isobel serait la reine et moi le roi.

Je me sentais plein d'audace, ce qui n'avait rien d'étonnant. Depuis trois ans, j'avais abandonné tout espoir d'avouer mes sentiments à Isobel, et même trois ans plus tôt, je n'avais jamais osé imaginer le bonheur dont m'empliraient ses paroles de ce soir. Cela ne me paraissait pas possible, mais si ça l'était, alors tous mes rêves le devenaient aussi. J'avais envie de crier ma joie. De me lancer dans une entreprise ardue et périlleuse. Je me sentais la force de venir à bout de tout obstacle ou stratagème. J'étais ivre de bonheur.

J'allai jusqu'à la porte dans le mur. Mon plan, pour autant que c'en fût un, consistait à rester là et à observer. Je voyais en cette porte un endroit où les événements pouvaient se mettre en branle.

J'attendis donc. Le temps ne passe pas vite lorsqu'on attend dans l'obscurité. La menace de pluie s'était dissipée, le vent était tombé. Il régnait un silence sépulcral, pas une feuille ne bougeait. Je me disais que je pourrais entendre des pas de très loin, mais aucun ne vint. La nuit semblait devenir plus noire et plus silencieuse à chaque instant. Le ciel donnait l'impression de me presser le sommet du crâne, et les maisons d'en face ressemblaient à une rangée de choses mortes.

Je glissai la main dans ma poche et palpai le petit colis ; j'eus envie de savoir ce qu'il contenait, et ma curiosité fut telle que je ne pus patienter un instant de plus. J'en avais assez d'attendre... de rester sans rien faire.

Je traversai suivant une longue diagonale et allai me placer sous le réverbère le plus proche, qui éclairait mal, et ouvris le paquet. Sous une couche de papier blanc, je trouvai une boîte d'allumettes oblongue, mais je doutais qu'elle en contînt une seule.

Non, elle était pleine de petits sachets semblables à ceux que délivrent les pharmaciens. J'en ramassai un qui était tombé. Dessus, on avait inscrit des initiales : A.J.

Je le remis dans la boîte et en pris un autre. Il portait lui aussi des

initiales : J.S.

Il en allait de même pour tous, que seules les initiales différenciaient. J'en comptai une douzaine. J'en ouvris un, qui contenait de la poudre blanche. Je le refermai et le rangeai.

J'eus un très mauvais pressentiment. Je songeai à Fay et à ses histoires concernant un certain Fosicker, qui l'avait chargée de fourguer de la drogue pour son compte, à Isobel qui recevait un câble de ma part et moi de la sienne alors que ni l'un ni l'autre n'en avions envoyé, et il me vint l'idée fulgurante que j'étais un imbécile de première à attendre là que les choses s'enveniment. J'eus l'intime conviction que les ennuis ne tarderaient pas à venir, et que si je ne voulais pas qu'ils me percutent de plein fouet, je ferais mieux de filer.

Je regagnai en vitesse l'autre trottoir et lançai la boîte d'allumettes par-dessus le mur, puis je rentrai chez moi.

Je n'arrivai que bien après dix heures. Tous les paliers étaient dans l'obscurité, car c'est l'heure à laquelle Mrs. Bell éteint le gaz. D'ordinaire, elle place des chandelles à notre disposition dans le vestibule, mais je ne trouvai pas la mienne ; elle avait dû oublier que j'étais sorti. Peu m'importait, car je saurais trouver mon chemin dans la maison les yeux fermés, et je pris soin de faire le moins de bruit possible, car si elle vous entend, les risques sont de dix contre un qu'elle monte vous sermonner pendant vingt minutes, à vous traiter de débauché et ce genre de litanies, à vous raconter que son mari se couchait toujours à neuf heures et quart, et que son fils était un exemple de sérieux.

Lorsque j'atteignis mon étage, je vis de la lumière sous la porte. Je me demandai en premier lieu si j'avais laissé le gaz allumé, puis me rappelai être remonté exprès pour l'éteindre.

J'ouvris la porte.

Fay, vêtue d'une robe de chambre noire et d'un pyjama vert clair, se retourna et poussa un cri. Elle avait jeté en un tas épars tous les vêtements de mon armoire. J'enrageai. Il s'agissait d'habits neufs, et ce que je déteste le plus au monde, c'est que l'on déränge mes affaires.

Je dis qu'elle avait crié, mais ce n'est pas tout à fait exact. Pour être plus précis, elle se retourna et ouvrit la bouche, dont seul sortit un cri étouffé. On avait l'impression de voir une actrice crier dans un film.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demandai-je d'un ton sec.

Fay s'agrippa à la table. Elle avait une mine de déterrée.

— Oh ! Tu l'as sur toi !

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Que fais-tu dans ma chambre ?

Elle se mit à pleurer, sans produire le moindre bruit. Les larmes coulaient le long de ses joues, et ses mâchoires ne cessaient de bouger comme si elle essayait de parler.

Je fis le tour de la table et la saisis par les épaules.

— Ça suffit ! m'exclamai-je. Tu n'as rien à faire ici, et tu le sais. Pourquoi fouilles-tu dans mes affaires ?

Elle attrapa à deux mains la veste que je portais. C'en était une neuve, de serge bleue, payée avec l'argent de Z. 10... Blake avait fait du beau travail.

— J'étais en train de la chercher, mais je ne la trouvais pas, chuchota-t-elle.

Je crus qu'elle avait perdu la tête, car ses propos ne rimaient à rien. D'autant plus qu'elle n'arrêtait pas de les répéter.

— J'ai essayé de la trouver... j'ai fouillé partout... mais tu l'as sur toi.

Je me dis qu'il ne servait à rien de me mettre en colère si elle déraisonnait, aussi m'adressai-je à elle le plus gentiment possible.

— Évidemment que je l'ai sur moi ! Va vite te coucher, maintenant. Il est terriblement tard.

Elle sursauta lorsque je prononçai ces paroles.

— Il n'est pas trop tard... pas encore. Enlève-la ! J'ai mes ciseaux... je les ai apportés. Vite, Cart... dépêche-toi !

Elle dut voir ma tête et deviner mes pensées, car elle me lâcha et se reprit. Elle n'avait pas l'air démente, mais aux abois.

— Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer, et il faut à tout prix que tu me croies ! La police va arriver d'une minute à l'autre.

— La police !

J'ignore pourquoi, mais je la crus. Je ne l'imaginai plus en proie à la folie, sans doute parce qu'elle semblait des plus sérieuses, et effrayée. Pétrifiée de peur.

— Ils arrivent ! dit-elle.

Au même moment, j'entendis tambouriner à la porte.

La terreur se peignit sur son visage.

— Cart... vite... Cart !

Je crains de m'être emporté. Je pense l'avoir secouée.

— Ça suffit... si tu as quelque chose à dire, dis-le !

— C'est la broche de la reine Anne, susurra-t-elle. Elle est cousue dans la doublure de ta veste... celle que tu portes !

— Sottises !

Les coups à la porte, qui s'étaient interrompus, reprirent.

— C'est moi qui l'y ai mise, reprit Fay. Je l'ai cousue dans ta veste. Ils vont la trouver et t'emprisonner. Je l'ai fait parce que j'étais en colère contre toi, et à cause d'Isobel. Si tu avais eu des mots gentils à mon égard, j'aurais refusé... mais elle m'a menacée de me faire jeter en prison...

— Quoi ?

— Elle m'a vraiment menacée... je le jure !

— De quoi parles-tu ? Et surtout, de qui ?

— De Miss Lang. Elle te déteste. Pourquoi te hait-elle autant ? Elle est au courant de mes arrangements avec Fosicker. Elle m'a donné la broche et m'a ordonné de la coudre, me raconta-t-elle, sans cesser de pleurer et de se tordre les doigts.

Elle semblait en plein délire.

Je palpai ma veste et sentis en effet quelque chose de plat et dur près de l'ourlet.

— Je suis venue la retirer, reprit Fay, mais tu l'avais sur toi. Ils vont t'arrêter.

En un éclair, la situation m'apparut avec une grande limpidité. La décrire sur papier exige du temps, mais cet éclair fut des plus fugaces. Si la police trouvait la broche dans ma veste, le seul moyen de me dédouaner serait d'accuser Fay. Si je souhaitais épargner Fay, il me fallait déguerpir.

Les agents frappaient assez fort pour réveiller un mort. Si Mrs. Bell n'allait pas leur ouvrir d'ici peu, je supposai qu'ils enfonceraient la porte. Comme je me représentais la scène, je songeai à la trappe qui, de mon palier, mène aux combles, et à l'échelle que Mrs. Bell laisse dans un coin de la remise.

Je secouai Fay violemment.

— Cesse de faire la bécasse et aide-moi ! Je vais m'échapper par le toit. Reprends-toi !

J'ignorais si elle allait se rendre utile. Sans son aide, j'étais cuit. Je mis l'échelle en place et ouvris la trappe. Fay restait contre la porte de ma chambre, à m'observer en tremblant. Je grimpai dans les combles et lui adressai des instructions.

— Range l'échelle et ferme la porte ! Éteins la lumière de ma chambre et ferme ma porte aussi ! Ensuite va te coucher ! Tu as compris ?

Elle répondit que oui, ou du moins le pensai-je, car ce fut d'une voix entrecoupée de sanglots.

Je ne pouvais me permettre d'attendre, car Mrs. Bell montait l'escalier.

— Dépêche-toi ! soufflai-je.

J'abaissai la trappe, sur laquelle je tirai une vieille boîte de fer-blanc pleine de livres.

Les combles s'étendaient sur toute la largeur de la maison. Au bout, il y avait une lucarne. Je l'ouvris et me hissai sur le toit humide et froid.

CHAPITRE XXXV

Je refermai la lucarne. Je me trouvais sur une pente assez aiguë qui rejoignait la maison voisine. Je me laissai glisser jusqu'à la gouttière qui séparait les deux. L'obscurité n'était pas totale. Je voyais le bord du toit, et au-dessus de moi la lucarne jumelle de celle par laquelle j'étais sorti. Monter fut plus difficile que descendre, et lorsque je l'atteignis, je m'aperçus que la fenêtre était verrouillée de l'intérieur... du moins le supposai-je, car je ne parvins pas à la faire bouger d'un pouce. Je regagnai la gouttière et allai regarder en bas. La hauteur était vertigineuse. On avait cessé de tambouriner à la porte. La police était donc entrée... en train d'interroger Mrs. Bell, peut-être de fouiller ma chambre, de trouver l'échelle appuyée contre la trappe.

Je retournai à l'arrière de la maison et regardai en bas de ce côté-là. Si Fay avait gardé son sang-froid et rangé l'échelle, et si l'on ne m'avait pas vu rentrer, je pouvais espérer qu'ils s'en iraient après avoir fouillé ma chambre. Cela faisait trop de si. On avait sans doute posté un homme pour m'intercepter. Je ne pouvais risquer de rester là, et il n'existait qu'un seul moyen de filer : passer par-dessus le faîte. L'idée ne m'enchantait guère, mais je la préférais à la perspective d'être pris en possession de la broche.

Je grimpai jusqu'à l'arête puis redescendis de l'autre côté. Encore deux pentes, deux autres lucarnes, toutes deux fermées. Je décidai de continuer. Si je trouvais une fenêtre ouverte, je parviendrais peut-être à m'en tirer. Dans le cas contraire, mieux valait que je mette le plus de distance possible entre la police et moi.

J'ignore combien de toits je franchis. Je finis par exceller dans cet exercice, mais j'enrageais à l'idée des dégâts que j'infligeais à mes vêtements. Après m'être éloigné d'une douzaine de maisons, je me posai un instant afin de réfléchir. Je ne pensais pas courir grand risque, car je n'imaginais pas les policiers passer de toit en toit sans produire un vacarme infernal, aussi m'assis-je pour faire le point.

Sale, à bout de souffle, j'avais les manches mouillées et les genoux visqueux, mais je me sentais en joie... je ne sais pas pourquoi, mais c'était le cas. Je n'avais aucune raison de l'être, moi qui avais un trésor de famille cousu dans ma veste et la police aux trousses, mais depuis qu'Isobel m'avait embrassé, j'avais le sentiment d'être invincible, de pouvoir entreprendre ce que je voulais.

J'avais les idées étonnamment claires. Je repensai aux explications

de Fay. Anna se cachait derrière ce piège mesquin. Soudain, une interrogation me frappa de plein fouet. Le paquet... celui que m'avait apporté Isobel... la grande boîte d'allumettes pleine de sachets blancs... quelle était sa fonction ? Quasi certain qu'il en avait une, je devinai qu'il s'agissait encore d'une manœuvre d'Anna.

Mes pensées tournoyèrent autour de cette boîte comme des vautours au-dessus d'une charogne. Une chose était sûre, j'avais affaire à une charogne. J'avais été bien inspiré de balancer cette boîte par-dessus le mur d'Olding Crescent. Ce que Fay m'avait raconté sur le trafic de cocaïne me revint. Si ces sachets en contenaient, j'aurais pu me retrouver dans le pétrin jusqu'au cou. Si on avait donné aux policiers un tuyau concernant la drogue, ils m'auraient fouillé et, en plus d'une boîte remplie de sachets de poudre blanche, ils auraient trouvé un bijou volé d'une valeur inestimable. De la même façon, si le tuyau concernait la broche volée, ils auraient aussi découvert une douzaine de doses de cocaïne. Dans les deux cas, j'étais cuit, car si je prouvais mon innocence en accusant Fay pour la broche, jamais au grand jamais je n'aurais impliqué Isobel en reconnaissant qu'elle s'était trouvée un instant à moins de cent kilomètres de cette boîte de malheur. Je remerciai le Ciel pour l'accès de remords de Fay, et me félicitai d'avoir eu la lucidité de ne pas vouloir me promener en possession de la boîte.

Au moment où je commençais à croire que Fay avait agi selon mes instructions, j'entendis un tintamarre étouffé derrière moi. Je n'eus aucun doute sur son origine, car j'avais assez crapahuté sur les ardoises mouillées pour reconnaître ce bruit. Les chaussures des policiers sont très robustes mais ne se prêtent guère à une approche discrète. Mieux valait que je déguerpisse.

J'escaladai tant bien que mal le toit incliné, en m'aidant de la lucarne comme relais. Alors que je tentais ma chance sans y croire, la fenêtre se souleva d'un coup brusque et me fit presque dégringoler. Je me rattrapai au rebord et sauvai ma peau, mais la lucarne risquait de me retomber violemment sur les doigts. L'appui était froid et glissant, j'avais les mains humides, mais je parvins néanmoins à trouver une autre prise, à relever le battant et à me faufiler à l'intérieur. Le sol ne se trouvait qu'à un mètre vingt.

Alors que je m'accroupissais et abaissais la fenêtre, il me sembla que les godillots de policier approchaient. Je perdus du temps à chercher la clenche, et lorsque je la trouvai elle ne me fut d'aucune utilité, car le bois du montant s'était fendu et avait écarté la gâche de l'alignement. J'eus beau me donner un mal de chien, impossible de fermer le verrou ; voilà pourquoi j'avais pu entrer. J'abandonnai et me mis à ramper à tâtons dans le grenier à la recherche de la trappe.

Ce grenier débordait de fouillis. J'ignore pourquoi les gens remettent de vieilles baignoires et des garde-feu de cuisine dans les combles. Je me cognai dans une grosse cage à oiseaux, dans une dalle de marbre – sans doute le dessus d'une table de toilette –, passai sur des dizaines d'anneaux de tringle à rideau, très douloureux pour les genoux, et sur du grillage affreusement dangereux. Les anneaux et le grillage bloquaient la trappe, aussi je dus les pousser.

En dessous se trouvait un palier plongé dans l'obscurité. L'escalier donnait sur un autre palier, éclairé celui-ci. Je voyais les balustres, auxquels la lueur jaune donnait l'apparence de quilles noires. J'étais ravi de revoir de la lumière.

Évidemment, il n'y avait pas d'échelle. La hauteur n'avait rien de terrible, mais je suis trop lourd pour sauter sans bruit. Il me faudrait aussi laisser la trappe ouverte. Je n'avais pas le choix. Je retirai mes chaussures, les nouai autour de mon cou, me suspendis par les bras et me laissai tomber, je l'espérai, avec légèreté.

Alors que je me rechaussais, je crus percevoir du bruit sur le toit, et lorsque je me relevai, j'entendis quelqu'un soulever la lucarne. Des voix résonnèrent. On cria. Je ne m'attardai pas davantage.

Je pris l'escalier à pas comptés, redoutant à chaque instant que quelqu'un passe la tête par une porte et hurle. Je traversai le palier éclairé, mais à peine eus-je descendu une douzaine de marches qu'on cogna fort à la porte.

Je savais exactement ce qui se déroulait. Celui qui me suivait sur les toits avait trouvé la lucarne déverrouillée, regardé à l'intérieur, et vu la trappe ouverte. Il ne pouvait me suivre, car je ne pense pas que la loi autorise les policiers à entrer sans autorisation dans une demeure, même lorsqu'ils poursuivent un cambrioleur, et il avait prévenu son équipier resté dans la rue, qui tambourinait alors à l'entrée. Dès que l'on viendrait ouvrir, il demanderait à fouiller la maison à la recherche d'un dangereux criminel ; avec un homme qui descendait du grenier et un autre qui montait du vestibule, je me retrouverais pris en tenailles, à moins d'atteindre le sous-sol avant. Certes, il se pouvait que le sous-sol n'offre aucune issue.

Je n'eus pas le loisir de le découvrir, car j'entendis quelqu'un graver à pas lourds l'escalier du sous-sol. J'étais coincé. Je ne pouvais continuer, car au prochain tournant on pourrait me voir depuis la porte d'entrée. Je regagnai le palier éclairé.

Je me trouvai face à deux portes fermées. J'écoutai à l'une, puis à la deuxième. Aucun bruit. Je tentai de voir si de la lumière brillait de l'autre côté, mais je n'y parvins pas.

En bas, les pas lourds arrivèrent dans le vestibule. J'entendis un bruit de verrou et un cliquetis de chaîne. Ensuite, une voix très bourrue, et une voix de femme, endormie et agacée. La femme ne cessait de répéter : « Qu'avez-vous dit ? » et « Non, vous ne pouvez pas la voir... elle est couchée. » Et ensuite : « Je ne comprends pas la moitié de ce que vous racontez. » Puis : « Qu'avez-vous dit ? » encore et encore. Sans doute une domestique âgée, grincheuse, têtue comme une mule et dure de la feuille. Au bout d'un moment, elle dit : « D'accord, je vais lui demander. » Au même instant, la poignée de la porte la plus éloignée de moi tourna.

Jamais de ma vie je n'ai agi aussi vite. Avant que la poignée ait terminé sa rotation, j'avais ouvert l'autre porte et en franchissais le seuil. Quelqu'un sortit de la pièce d'à côté, puis la domestique monta l'escalier. Je fermai derrière moi et me retournai pour examiner les lieux.

Je me trouvais dans une chambre éclairée, au fond de laquelle une vieille dame était assise dans son lit.

CHAPITRE XXXVI

Ce fut un moment effroyable.

La chambre, richement agrémentée, pourvue d'imposants meubles d'acajou de l'époque victorienne, comptait une immense armoire où une demi-douzaine de personnes auraient pu se cacher sans être à l'étroit, et qui occupait tout un pan de la pièce. En face se trouvaient la cheminée et un grand lit à deux places. La vieille dame était adossée contre de nombreux oreillers, un châle de laine autour des épaules. Un journal et quelques livres étalés sur les genoux, elle tenait un bloc-notes dans une main et un crayon à papier dans l'autre. Elle ne leva pas les yeux.

Je fis trois pas en avant sur la moquette rouge. Des rideaux de la même couleur occultaient les fenêtres. Il s'agissait d'une pièce double, en forme de L. Je vis que les deux portes du palier y menaient. J'en avais ouvert une au moment précis où quelqu'un ouvrait l'autre, et j'étais entré alors que cette personne sortait, sans que nous nous voyions. J'avancai encore d'un pas.

— Chevalier noir de la cour d'Arthur... déclara la vieille dame toujours lisant, d'une voix forte et bien timbrée. Mot de neuf lettres qui se termine par s.

Je lorgnai l'armoire, mais jamais je ne pourrais m'y faufiler sans être repéré.

La vieille dame donna de petits coups de crayon contre son bloc.

— Neuf lettres, répéta-t-elle. Un chevalier noir... *noir*, ce chevalier.

Les légendes de *La Mort d'Arthur* avaient bercé mon enfance. Je vérifiai en comptant sur mes doigts.

— Sire Palomidès le Sarrasin, dis-je alors.

Je me demandai si elle allait hurler. Je m'efforçai de paraître le plus inoffensif possible. J'espérai qu'elle avait l'âme reconnaissante et se souviendrait que je lui avais apporté une aide précieuse pour ses mots croisés.

Pas de hurlement. Je continuai d'espérer. Elle nota le mot avec calme... ou plutôt, elle commença à le noter puis me demanda de le lui épeler, les yeux toujours rivés sur sa grille. Que diable se passait-il dans cette maison ? J'entendais des pas dans l'escalier... des pas retentissants, effrayants.

La vieille dame termina d'écrire « Palomidès », puis elle compta sur ses doigts à son tour et poussa un soupir de satisfaction.

— Palomidès, c'est ça, dit-elle, avant de poser son crayon et de lever la tête.

Elle avait des yeux marron globuleux, d'étranges sourcils fournis et gris, et un gros nez charnu. Elle me regarda d'un air renfrogné.

— Ce n'était vraiment pas la peine de venir, dit-elle.

Je fus tellement pris de court que je faillis éclater de rire. Si j'avais su quoi répondre, je ne m'en serais pas privé, car ma voix était, entre autres, l'un des éléments sur lesquels m'appuyer pour indiquer que je n'étais pas la brute épaisse à laquelle je devais ressembler après mon escapade sur les toits.

— Vraiment pas la peine, répéta-t-elle.

Il me sembla que sa voix avait perdu de sa vigueur et de son timbre. Je compris soudain qu'elle avait vu l'état de mes genoux, mais elle poursuivit :

— J'ai expliqué à ma nièce qu'il était inutile de vous appeler. Il ne s'agissait que d'une faiblesse passagère, et je me sens de nouveau en pleine forme.

Elle plissa le front, saisit des lunettes posées à côté d'elle sur le lit, les chaussa et me dévisagea.

Ce que je pus me sentir bête ! Lorsqu'elle reprit la parole, après une des minutes les plus longues de ma vie, ce fut d'un ton très animé.

— Prendre la relève de votre oncle ne doit pas être de tout repos. J'espère qu'il va passer de bonnes vacances. Vous êtes le neveu du Dr Wilmington, n'est-ce pas ?

— Vous savez bien que non, répondis-je, convaincu qu'elle allait hurler, cette fois, mais elle se contenta de hocher la tête.

— Faute avouée, faute à moitié pardonnée. Cela fait trois ans que je vous vois passer dans la rue. Que voulez-vous ?

Question légitime. Il devait être près de onze heures, et j'avais fait irruption dans sa chambre.

— Une cachette, dis-je.

J'entendis des pas lourds derrière la porte.

— Qu'avez-vous fait ? s'enquit-elle avec curiosité.

— Rien !

Allait-elle me croire ?

— Vous n'êtes pas un assassin ?

Je ris... impossible de m'en empêcher.

— Hmm ! Vite, cachez-vous dans l'armoire ! dit-elle.

Je ne me fis pas prier. Le meuble était entrouvert ; en une fraction de seconde je fus à l'intérieur. Si j'avais été moins rapide, on m'aurait attrapé, car l'autre porte, derrière le coude du L, venait de s'ouvrir.

La nièce entra, l'air en émoi, et avança au milieu de la pièce.

— Ma chère tante, dit-elle d'une voix joviale en surface mais que l'on devinait tremblante, vous avez dû vous demander où j'étais passée.

— Non, répondit la vieille dame. Pas du tout.

— Ellen souhaitait me parler.

— Fort bien. Ma chère Fanny, tu es rouge comme une pivoine ! Ta conversation avec Ellen a dû être des plus passionnantes... ou était-ce la police ?

Fanny en resta pantoise.

— Ma tante... chevrota-t-elle.

— Un tel vacarme dans l'escalier, ça ne pouvait être qu'un policier. Que se passe-t-il ? Y a-t-il eu un meurtre ?

— Je n'en sais rien, répondit Fanny, nerveuse. Ils ne me l'ont pas précisé. Ils cherchent un homme qui s'est enfui par les toits... d'une maison à quelques numéros d'ici... et d'après eux il pourrait être chez nous, car notre lucarne n'est pas verrouillée. Ils ont fouillé la maison.

— Ça, j'ai entendu, rétorqua sèchement la tante. L'ont-ils trouvé ?

— Non. J'ai bien sûr refusé qu'ils entrent ici, parce que, comme je le leur ai expliqué, vous ne quittez jamais votre chambre, j'y ai moi-même passé la soirée, et nul n'aurait pu entrer sans qu'on le voie, alors rien ne justifiait que l'on examine cette chambre. Je n'en ai pas démordu.

— Mazette, ma petite Fanny, tu m'as l'air dans tous tes états. Je les aurais pourtant reçus avec plaisir. Sont-ils partis ?

— Non, mais je leur ai dit qu'ils ne pouvaient monter vous voir et qu'ils n'avaient aucun droit de vous importuner.

— Billevesées ! Ouvre donc la porte !

Je n'avais pas tout à fait fermé l'armoire, car je craignais que Fanny entende le déclic. Je me tenais derrière le battant d'acajou, avec un vêtement de fourrure qui me chatouillait la nuque, et l'épaule couverte d'une robe de soie qui bruissait quand je respirais. Il flottait là une forte odeur de vieux habits et de lavande. Par chance, il n'y

avait pas de naphthaline, car la naphthaline me fait toujours éternuer. Tout serait tombé à l'eau si j'avais éternué à l'arrivée du policier. Au son de sa voix, je devinai qu'il se trouvait à un mètre de moi, dans le cadre de la porte par laquelle j'étais entré.

J'avais envie de rire tant il paraissait balourd, gêné, et soucieux de se montrer poli.

— Navré de vous déranger, madame.

La vieille dame, d'une voix douce comme le miel :

— Vous ne me dérangez pas, monsieur l'agent.

— On m'a expliqué que vous n'aviez pas bougé de cette chambre de la soirée, madame.

— De toute la soirée, confirma-t-elle.

— Et personne n'aurait pu entrer sans que vous le voyiez, je suppose ?

— C'est tout à fait impossible. Venez donc près du lit, vous le constaterez vous-même.

Je l'entendis s'avancer.

— Et l'autre dame était là, elle aussi ?

— Jusqu'à ce qu'elle descende voir qui tambourinait à la porte à pareille heure.

Il revint à l'entrée de la chambre.

— Désolé de vous avoir dérangée, madame, mais nous devons faire notre devoir.

— Il est rassurant de savoir que l'on veille si bien sur nous, répondit la vieille dame. Au revoir, monsieur l'agent.

Après avoir dit au revoir à son tour, il ferma la porte. Je l'entendis parler à son équipier sur le palier, puis l'un monta l'escalier et l'autre le descendit. Au bout d'un moment, la porte d'entrée se ferma. J'étais curieux de savoir ce qui allait se passer ensuite.

Miss Fanny revint, toujours aussi agitée. Elle avait dû les reconduire, ou du moins l'un d'eux, car je soupçonnai que le second était reparti par le toit.

— Vous n'êtes pas en colère, chère tante ? Il ne faut pas que cela vous empêche de dormir. Sachez que j'ai tenté de l'empêcher d'entrer, mais inutile que cela vous perturbe.

— Ne sois pas idiote, Fanny ! la rabroua la vieille dame. Ou si c'est trop demander, ne te fais pas plus idiote que tu ne l'es ! Si tu veux me rendre service, va donc me préparer une tasse de maranta légère. Et

n'oublie pas qu'elle doit infuser dans de l'eau frémissante, parce que si tu reviens avant dix minutes, je saurai qu'elle n'est pas bonne.

J'aperçus Fanny par l'entrebâillement. C'était une grande femme dégingandée aux yeux bleu pâle et aux cheveux blond cendré qui grisonnaient. Ses vêtements donnaient l'impression d'avoir été achetés d'occasion un par un. Elle s'arrêta devant la porte. Je l'entendais triturer la poignée.

— Il me déplaît de vous laisser seule.

— Pourquoi donc ? rétorqua la vieille dame d'un ton sec.

— Vous ne serez pas inquiète ? Vous en êtes sûre ? Je pense que je ferais mieux de rester auprès de vous.

— Dois-je préparer mon infusion moi-même ? demanda la tante d'une voix menaçante. Je ne t'ai pas demandé de penser.

Fanny lâcha aussitôt la poignée. Lorsqu'elle fut dans l'escalier, je sortis de l'armoire.

La vieille dame ne me regardait pas.

— Sept, dit-elle... ça doit tenir en sept lettres. Bon, quel mot de sept lettres est synonyme de subtil ?

— Délicat, peut-être ? suggérai-je.

— Excellent ! Parfait ! Oui... sept lettres ! Voilà, le plus gros est fait ! Je n'aurais pas trouvé le sommeil si je n'avais pas assez avancé dans ma grille.

Elle posa son crayon et me fit signe d'approcher.

— Venez donc me raconter ce que vous avez fait. Fanny ne sera pas là avant dix minutes, et je veux savoir.

— Rien du tout, en fait.

— Comme tout le monde. De quoi vous accuse-t-on ?

— Je n'en suis pas sûr.

— Alors pourquoi vous êtes-vous enfui ?

— Parce que c'était la seule solution.

Cette réponse ne plaidait pas en ma faveur.

— Je n'ai rien fait, c'est la vérité, m'empressai-je d'ajouter, mais il se peut que je sois incapable de prouver mon innocence.

— À cause de quelqu'un d'autre ?

Je fis oui de la tête.

— Une femme, je suppose. Vous êtes amoureux d'elle ? C'est cela ?

Je me sentis rougir – pas de gêne, mais de colère.

— Pas du tout, répondis-je.

— Alors pourquoi ne pas vous innocenter ?

Je ne répondis pas, et elle vit que je n'en avais nulle intention. Elle reprit son crayon et tapota sur son bloc-notes.

— Bon, bon... qu'allez-vous faire, à présent ?

Je l'ignorais. Un policier surveillait sans doute encore la rue, et je pensais qu'ils n'avaient pas terminé d'examiner les toits.

— Le meilleur moyen de vous en tirer, c'est d'attendre que Fanny revienne. Vous pourrez alors sortir par le jardin et rejoindre celui d'une des maisons d'Ely Street. Si vous passez par-devant, vous risquez de tomber dans un piège.

— Sapristi... vous êtes d'une incroyable bonté !

— Espérons que saint Pierre l'aura consigné dans son livre.

Elle me fit signe d'approcher, et j'obtempérai.

— Comment vous appelez-vous ?

— Carthew Fairfax.

— Est-ce ainsi qu'on s'adresse à vous ?

— Non... on m'appelle Cart.

— Avez-vous votre mère ?

— Non.

— Une grand-mère ? Des tantes ?

— Non.

— C'est ce que je pensais. Avez-vous une bonne amie ?

L'image d'Isobel me réchauffa comme un rayon de soleil par une journée maussade.

— Oui.

— Voulez-vous me dire son nom ?

— Isobel.

Elle eut un drôle de rire.

— Le mien, c'est Ginevra Cambodia Stubbs. Ce serait amusant à caser dans une grille de mots croisés, n'est-ce pas ? Bref, si vous vous tirez de ce mauvais pas, me rendrez-vous visite à l'occasion ?

— Ce serait avec plaisir.

Je voulus la remercier, mais elle m'interrompit.

— Je vis entourée de vieilles femmes. Mon médecin est la pire de toutes... ce qu'Ellen appelle « une vieille fille convenable ». C'est ce qu'elle est, elle aussi, alors elle s'y connaît. Et pareil pour Fanny. Elles sont toutes gentilles, très attentionnées, et elles m'ennuient à mourir. Moi, j'apprécie les jeunes gens, mais puisque je n'ai ni fils ni petits-fils, je n'en vois jamais aucun. Je vous observe depuis longtemps par cette fenêtre... je vous l'ai déjà dit, me semble-t-il.

Elle désigna son bloc de papier.

— Si je n'avais pas mes mots croisés, je deviendrais aussi bête que Fanny. Vous devriez vous en aller, maintenant. Je vous conseille de descendre à l'étage du dessous et d'attendre dans le salon le temps que Fanny remonte. Vous accéderez au jardin par l'arrière-cuisine. Il y a une boîte d'allumettes sur la cheminée, si vous n'en avez pas. N'allumez pas la lumière électrique, car Ellen dort au sous-sol.

Nous nous serrâmes la main, et je tentai de la remercier, mais je crains de m'être montré maladroit. J'éprouvais une grande affection pour elle, et j'espère qu'elle se rendit compte de ma gratitude.

CHAPITRE XXXVII

Je pris les allumettes et gagnai le palier du dessous, où là aussi se trouvaient deux portes à angle droit. Toutes deux ouvraient sur le salon. À peine m'y fus-je abrité que Fanny remonta. Elle avait dû préparer l'infusion dare-dare.

Dès que j'entendis la porte de la vieille dame se refermer, je descendis l'escalier. Aucune lampe n'éclairait les étages inférieurs, mais je ne voulais pas craquer d'allumette à moins d'y être obligé. L'agencement de la maison étant le même que chez Mrs. Bell, je jugeai que je pouvais me débrouiller.

Je descendis l'escalier du sous-sol à pas de loup, car les risques étaient grands qu'Ellen ne se soit pas encore rendormie. Je n'étais pas sûr de moi quant à l'emplacement de la cuisine, de la souillarde et de la chambre de la domestique, mais Fanny avait laissé la porte de la cuisine ouverte, aussi vis-je la lueur du foyer, coup de pouce du destin sur lequel je n'avais pas compté.

La souillarde était pourvue d'une porte équipée de gros verrous, de ceux qui produiraient un vacarme d'enfer si je tentais de les tirer. Il serait beaucoup plus sûr de sortir par la fenêtre de la cuisine.

J'ôtai le loqueteau et relevai la guillotine ; alors que j'avais une jambe dehors, j'entendis des sortes de claquements. Je les reconnus aussitôt, car j'avais remarqué que Fanny portait des pantoufles qui claquaient à chaque marche. Alors que je levais l'autre jambe, on ouvrit la porte et je me trouvai face à face avec Fanny, une chandelle vacillante à la main et la bouche ouverte, prête à hurler. J'aurais dû déguerpir, mais comme un benêt j'essayai de l'en empêcher.

— Miss Fanny... dis-je.

Elle poussa le hurlement le plus inefficace qui fût, sans doute trop effrayée pour y mettre le moindre souffle.

— Je vous en prie... restez calme ! Mrs. Stubbs sait que je suis là.

Elle hurla de nouveau et laissa tomber sa chandelle. De la cire brûlante avait dû l'éclabousser, car son troisième cri fut de loin le plus sonore.

— Pour l'amour du Ciel... l'implorai-je.

Je ne pus aller plus loin, car à cet instant la lumière s'alluma dans le passage, d'où surgit une vieille bonne femme, énorme, vêtue d'une

immense chemise de nuit, qui se précipita auprès de Fanny et la prit par le bras.

— Où est-il, ce gredin ? tonna-t-elle, avant de pousser des cris avec la puissance d'une corne de brume.

Je rabaissai la fenêtre d'un coup sec et sautai.

L'endroit où j'atterris n'était guère qu'un enclos laissé à l'abandon. Je me heurtai à une poubelle et à une corde à linge avant d'atteindre le mur du fond. Je me hissai dessus et, tel un équilibriste, filai aussi loin que j'en eus le courage, puis sautai de l'autre côté, derrière une des maisons qui donnent sur Ely Road. Ce sont de bien plus belles habitations que celles de notre rue, et certaines, comme celle-ci, possèdent un jardin digne de ce nom. Des arbres bordaient le mur, et je dus piétiner un parterre de géraniums, car les plantes que j'écrasai libérèrent un parfum pénétrant.

Je comptais me tapir dans les buissons en attendant d'en savoir plus. Je n'entendais plus Ellen crier, ce qui signifiait probablement qu'elle employait son souffle à prévenir la police.

Près de la maison, je vis des lilas, lesquels offraient une cachette idéale. Lorsque je les eus atteints, je ne me trouvais qu'à deux mètres de la maison. Il y avait une fenêtre au rez-de-chaussée. Je ne pouvais m'ôter de l'idée qu'il serait fort commode de traverser la demeure et rejoindre Ely Road. C'est sans doute pour cette raison que j'allai y jeter un coup d'œil.

Je ne nourrissais aucun espoir particulier... je n'agissais que sur une impulsion, mais à ma grande surprise, le bas de la fenêtre était relevé. Quel incroyable coup de chance ! Je pensai m'être trompé, car toutes les pièces semblaient plongées dans l'obscurité. Je tendis la main et sentis d'épais rideaux.

Je n'allais pas laisser passer une telle aubaine. C'était de loin préférable à rester caché derrière un lilas, aussi m'introduisis-je dans la pièce.

Alors que je me demandais qui avait bien pu laisser cette fenêtre ouverte, quelqu'un écarta les rideaux, dit « Mon chéri ! » et se jeta à mon cou. Ce fut si soudain que je n'aurais pu en empêcher la demoiselle, qui avait une voix juvénile et la peau douce. Je ne me rappelle pas si je prononçai un mot ou s'il fallut attendre qu'elle m'embrassât pour qu'elle comprenne, mais elle émit une sorte de cri strident étouffé, me repoussa, puis s'évanouit et tomba comme une brique.

Voilà qui était fort embarrassant, car je ne pouvais me carapater et la laisser étendue là, mais il m'était tout aussi impossible de

m'attarder outre mesure. Je la relevai et l'installai dans un fauteuil.

J'allumai la lumière. J'étais dans la troisième pièce que l'on trouve parfois au rez-de-chaussée des maisons londoniennes. Celle-ci ressemblait à un boudoir de jeune fille, à la décoration mignonnante, chargé de photographies et de babioles. La demoiselle revint à elle et ouvrit les yeux, de grands yeux bleu clair alanguis. Elle avait des cheveux blonds très fins et de jolies chevilles. En tenue de ville, il ne lui manquait que son chapeau, qui était par terre. J'ignore pourquoi les jeunes filles les jettent toujours ainsi... À côté du chapeau étaient posées deux valises.

Songeant que ce serait un cauchemar si elle se mettait à hurler, je pris aussitôt les devants :

— Je vous en prie, n'ayez pas peur. Je ne suis pas un cambrieur.

— Je vous ai pris pour Tom, déclara-t-elle.

— Ah bon ?

— Bien sûr que oui, bégaya-t-elle. Et vous n'êtes pas Tom !

À l'entendre, on avait l'impression que c'était ma faute.

— Je suis navré, répondis-je.

Elle inclina la tête et tendit l'oreille, puis me dit « Chut ! » alors que je ne prononçais pas le moindre mot.

— Avez-vous entendu quelque chose ? chuchota-t-elle au bout d'un moment.

Je fis signe que non.

Droite comme un *i* dans le fauteuil, elle tremblait de peur.

— Vous... vous êtes sûr ?

Je hochai la tête.

— S'il se réveille, nous sommes cuits.

Jamais je n'avais vu jeune fille aussi terrorisée. Pas par moi, ce qui était un point positif. Moi, je n'étais qu'un inconnu devant qui elle pouvait frissonner et à qui elle pouvait intimer de se taire.

— De qui parlez-vous ? m'enquis-je.

— Chut ! fit-elle encore. C'est mon père. Tom et moi allons nous enfuir.

— Alors qu'attendez-vous ?

Elle répétait « Chut ! » dès que j'ouvrais la bouche, même si je ne me montrais guère plus bruyant qu'elle. Cela m'agaçait tant que j'avais envie de lui secouer les puces. Mieux valait que je m'en aille

avant de me mettre en colère.

— Puis-je sortir par la porte de devant ? demandai-je avec la plus grande politesse... Ou est-il préférable que je passe par une fenêtre ?

Encore un « Chut ! », puis un regard chargé de reproche.

— Vous... vous n'allez quand même pas m'abandonner ?

C'en fut trop.

— Et si votre père se réveille et me trouve ici ?

— Plu... plutôt vous que Tom.

— Et Tom, où est-il ?

Alors que je l'interrogeais, du raffut nous parvint de la fenêtre et Tom se laissa tomber dans la pièce. Il fit au moins deux fois plus de bruit que moi, mais au lieu de lui dire « Chut ! », elle se leva d'un bond, s'écria « Mon chéri ! » et se jeta à son cou. Elle aurait pu varier son accueil, mais à l'évidence elle fonctionnait par habitude. Je plaignis Tom, qui semblait parti pour entendre du « Mon chéri » pendant de nombreuses années, et je devinai qu'au bout de quelques milliers de fois il finirait par s'en lasser, surtout si elle employait toujours le même ton. Elle avait eu la même intonation, comme si on avait joué le même disque deux fois de suite.

Elle en remit une couche, et Tom me foudroya du regard. C'était un type très brun et râblé d'environ mon âge. Il me considérait comme si j'avais essayé d'assassiner sa promise.

— Qui c'est, lui ? grogna-t-il.

— Je... je n'en sais rien.

— Je souhaite m'en aller par Ely Road, déclarai-je.

Tom se détacha de sa dulcinée et se plaça devant elle.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— Je perds mon temps.

— Il est entré par la fen... fenêtre, raconta la jeune fille. J'ai eu une peur de tous les diables, et je ne pouvais pas crier à cause de Père.

Jamais de ma vie je n'avais entendu paroles plus mesquines.

— T'a-t-il fait du mal ?

— Pas du tout, m'indignai-je. Quelle idée ! Je veux repartir par Ely Road, et vous deux voulez vous enfuir, n'est-ce pas ? Elle me l'a expliqué. Nous ferions mieux de mettre les voiles au lieu de nous évertuer à réveiller toute la maisonnée, vous ne croyez pas ?

Voilà qui secoua la jeune femme, qui fit « Chut ! » encore une fois.

Au même instant, on entendit un bruit sourd à l'étage du dessus. Il pouvait s'agir d'un meuble qui venait de tomber, ou d'un homme très lourd qui avait sauté du lit. Je n'attendis pas d'en avoir confirmation, et Tom non plus. Alors que je me dirigeais vers la porte, il me fourra une valise dans les bras, à laquelle je me cramponnai, puis il prit l'autre.

La porte du vestibule n'était pas verrouillée – la jeune fille avait dû y veiller. Tom, la demoiselle et moi sortîmes en trombe. J'ignore lequel d'entre nous claqua la porte, qui produisit un terrible vacarme.

— Maisie ! rugit une voix militaire de première grandeur.

Tom soutenait Maisie, que la peur mettait dans tous ses états, et nous n'avions pas parcouru dix mètres qu'elle vacilla et déclara qu'elle allait s'évanouir. Hélas, je l'en savais capable.

— Je suis garé juste à l'angle, annonça Tom. Maisie... *ma chérie* !

La porte que nous avions claquée venait de s'ouvrir brusquement. Je tournai la tête vers la maison et un homme massif apparut, vêtu d'un pyjama pourpre et jaune, en train de dégringoler les marches. Les cheveux carotte, la figure rouge tomate, il possédait un vocabulaire impressionnant.

Tom et moi saisîmes Maisie par la taille et filâmes. Tom ayant eu l'intelligence de laisser son moteur tourner, nous n'eûmes pas à nous attarder au carrefour. Il installa Maisie sur la banquette avant à côté de lui, et moi je montai à l'arrière avec les valises. Je me retournai et aperçus avec soulagement le père au pyjama criard rapetisser à mesure que nous nous éloignions. Je ne comprenais pas pourquoi le départ de Maisie le contrariait tant. C'était plutôt Tom que je plaignais, le pauvre.

Je crois que ce dernier ne se rappela ma présence qu'au moment où je lui tapotai le dos. Il tenait le volant d'une main et de l'autre cajolait la jeune fille molle comme une poupée de chiffon. Je suppose qu'il regardait la route de temps à autre, mais je ne le vis pas faire, et les paroles rassurantes qu'il déblatérerait comme s'il s'adressait à une enfant me décidèrent. S'il devait avoir un accident, je préférerais descendre, aussi lui demandai-je de s'arrêter.

Il fit un bond de trente centimètres et manqua emboutir le dernier tram en provenance de Tooting ou de quelque part par là. Après s'être suffisamment éloigné pour échapper aux invectives du conducteur, il se rangea.

— Oh, c'est vous ?

— Oui. Merci infiniment de m'avoir déposé, déclarai-je avant de sortir.

— Un instant. Vous... euh... vous nous avez aidés à nous enfuir... alors je ne vous demanderai pas ce que vous faisiez dans la maison.

Je ris.

— Je n'étais que de passage. Sitôt arrivé, sitôt reparti.

— Je ne veux pas savoir quelles étaient vos intentions... je tiens seulement à vous informer que j'emmène Maisie... Miss Sharpe... je l'emmène sans tarder chez ma grand-mère. J'ai obtenu un certificat de publication des bans, et nous nous marions demain.

Je m'abstins de me moquer, car c'était un chic type.

— Tous mes vœux de bonheur... et merci encore de m'avoir pris en voiture.

Je regardai ses feux de position disparaître dans la nuit.

CHAPITRE XXXVIII

Je me mis en route pour Putney. Pendant le trajet, qui me prit presque une heure, j'eus tout le loisir de réfléchir. Je n'avais pas de projet précis en tête en descendant de l'auto, mais il m'en vint un tandis que je les regardais partir. Plus j'y pensais, plus j'avais la certitude qu'il me fallait retourner à Olding Crescent et récupérer le paquet que j'avais jeté par-dessus le mur. Mon nom devait y figurer, ou quelqu'un avait pu voir Isobel en sa possession. Je ne pouvais me permettre de le laisser traîner dans la nature.

On se donnait un mal de chien pour me mettre dans le pétrin. La broche de la reine Anne, puis ces satanés sachets de poudre... Qui que ce soit, elle croyait avoir deux cordes à son arc. Je pensai « elle », car dans mon esprit il ne faisait aucun doute que c'était l'œuvre d'Anna... Fay me l'avait d'ailleurs avoué. Je ne comprenais pas pourquoi elle me haïssait au point de concocter un tel stratagème, et je me demandais comment elle était entrée en contact avec Fay. Elle l'avait croisée à la soirée de Corinna, mais on ne demande pas à la première jeune femme que l'on rencontre au restaurant de s'impliquer dans quelque conspiration criminelle. Certes, Anna avait l'esprit aussi tordu qu'un gredin de mélodrame, mais même elle n'oserait pas franchir cette limite.

Lorsque j'arrivai à Olding Crescent, les lieux étaient encore plus noirs que les fois précédentes. Partout, l'obscurité me rappelait Isobel. Je retournai sur les lieux où nous nous étions embrassés, et j'eus l'impression de la sentir de nouveau dans mes bras. Il m'apparut que nous étions destinés l'un à l'autre, et que rien ne pourrait jamais nous séparer. Je le savais aussi bien que je sais distinguer le noir du blanc, l'obscurité de la lumière. Ce sentiment n'avait rien de mièvre ; il était à la fois réconfortant, serein, et très profond. Tout me paraissait limpide.

Je devais d'abord passer de l'autre côté du mur. Celui-ci étant trop haut pour que je l'escalade, je tentai d'ouvrir la porte, au cas où, mais elle était fermée à clé. Mon seul recours était de faire le tour par la grille. La difficulté consisterait à retrouver l'emplacement exact. Pour cela, il me fallait me rappeler en détail comment j'avais procédé. J'étais allé sous un réverbère, puis, ayant conclu qu'il valait mieux éviter de me promener avec le paquet, j'avais traversé la rue pour le jeter dans le jardin.

Je retournai au réverbère, reproduisis mes actes aussi fidèlement que possible, et jetai un mouchoir blanc par-dessus le mur, après avoir pris soin d'en déchirer le coin brodé de mon monogramme, puis j'allai au bout de la rue et pénétrai dans la propriété.

Je filai aussitôt vers la gauche en rasant le mur. Ayant compté mes pas à l'aller, je pensais parvenir à retrouver le bon endroit sans grande difficulté. Je comptai donc dans l'autre sens en avançant à tâtons. Cette manœuvre accaparait la majeure partie de ma concentration, mais le peu qui me restait se focalisait sur la grille par laquelle je venais d'entrer. Je trouvais peu cohérent de ceindre son jardin d'un mur de trois mètres surmonté d'un hérisson et de laisser le portail de sa résidence ouvert toute la nuit. Il l'était déjà lors de ma première venue, mais il n'était pas minuit passé comme à présent.

Lorsque j'atteignis le nombre de pas voulu, j'eus une illumination. La fois précédente, on avait ouvert la grille pour laisser entrer une auto. Aujourd'hui, c'était peut-être pour la même raison... voire pour la même auto.

Je mis ces réflexions de côté pour y revenir plus tard et commençai à chercher mon mouchoir. Je me rendis compte que je ne pourrais rien trouver sans lumière. Les arbres s'élevaient aux abords du mur, qui plus est sur deux rangées, avec en plus un massif d'arbustes persistants. Même en plein jour, les parages devaient être sombres, et à cette heure, sous un ciel nuageux, il faisait aussi noir qu'au fond d'une mine. Je savais qu'il y avait des arbres et des buissons seulement parce que je ne cessais de me cogner dedans.

Je craquai une des allumettes de Mrs. Stubbs. Le crépitement me parut assourdissant, comme amplifié par un mégaphone. J'eus l'impression que les habitants des demeures fantomatiques de l'autre côté de la rue avaient dû l'entendre aussi. La petite flamme jaune brûlait bien droit dans l'air immobile. Je vis la voûte des branches, les massifs noirs de buissons, et le mur, semblable au pan d'une maison. L'allumette me brûla les doigts et s'éteignit. J'en craquai une autre, que j'abritai derrière ma main. Je dus en utiliser six avant de repérer mon mouchoir, accroché à une fine branche basse juste au-dessus de ma tête.

Il me fallut dix minutes pour trouver le paquet, qui était tombé bien plus loin, entre deux arbustes. Je venais de le ramasser quand j'entendis quelqu'un traverser les buissons avec précaution.

Je me déplaçai. J'ignore si l'on m'entendit, mais je ne pouvais rester là et risquer qu'on me surprenne. Au bout d'une demi-douzaine de pas, je m'enfonçai aussi silencieusement que possible dans les buissons. Le sol meuble avait été bêché récemment. Les arbustes,

serrés les uns contre les autres, me cachaient bien.

Je demeurai immobile, baigné par les effluves des cyprès, et attendis la suite des événements.

Suite qui fut assez saisissante. Le faisceau d'une torche électrique fendit l'obscurité avec la soudaineté d'un éclair. Le rayon s'agita en mouvements rapides, de haut en bas, de droite à gauche, puis s'immobilisa.

Il y avait un espace vide près de ma tête. Je me baissai, suivis le faisceau jusqu'à son origine et distinguai la silhouette d'un homme assez grand qui tenait sa lampe à hauteur d'épaule. Je ne voyais que sa chemise blanche. Ce devait être Arbuthnot Markham.

Il fit pivoter sa lampe, qui m'éclaira droit dans les yeux. J'eus tout juste le temps de les fermer, car rien ne capte mieux la lumière que les yeux. Si je les avais gardés ouverts, nul doute qu'il m'aurait repéré. Dans cette situation, je ne pus que me fier à ma bonne étoile.

La lumière s'éloigna dans l'autre direction. Je rouvris les yeux et vis le faisceau illuminer les briques et la mousse du mur. À cet instant quelqu'un l'appela.

— Arbuthnot ! Arbuthnot !

Puis encore une fois :

— Arbuthnot !

C'était Anna, ce qui ne me surprit guère. J'étais revenu récupérer le paquet, mais je crois que je me doutais depuis le début que je risquais de tomber sur Markham et Anna. Il y avait cette affaire de télégrammes. Isobel et moi avions reçu des câbles qui nous demandaient de nous retrouver à Olding Crescent. J'étais quasi certain qu'Anna en était l'auteur, et si je voyais juste, il me paraissait probable qu'elle ait été dans les parages. Seul hic, mon rendez-vous avec Isobel remontait à quatre heures. Il était bien tard pour qu'Anna traînât dans le jardin d'Arbuthnot en sa compagnie. Quoi qu'il en soit, c'était son affaire, pas la mienne.

Arbuthnot se retourna.

— Je t'avais dit de ne pas venir.

Sa façon de lui parler me plut. Souvent j'avais eu l'envie de rabrouer Anna. Son ton de remontrance me ravit.

Elle s'extirpa des buissons.

— Je ne suis pas venue avant que tu allumes ta lampe. As-tu vu quelque chose ?

— Non.

— C'est ici que j'ai vu de la lumière.

— Tu l'as rêvée ! s'exclama Arbuthnot.

— Non. Quelqu'un a craqué une allumette.

Je fus rassuré qu'elle parle d'une seule allumette, car j'avais l'impression d'en avoir utilisé trois dizaines. Je me félicitai de ne pas les avoir jetées. Si elle n'en avait vu qu'une seule...

— Tu as trop d'imagination, disait-il. Il n'y a personne.

— Quelqu'un a craqué une allumette, rétorqua-t-elle, sûre d'elle.

Il balaya les environs de sa lampe et passa devant moi. Je l'entendis se diriger vers l'allée, puis revenir.

— Il n'y a personne ici. Tu as la frousse, voilà tout.

D'un ton différent, il poursuivit :

— Bon, si tu dois y aller, pars maintenant.

— Je m'en vais, oui, répondit Anna.

— Allons, c'est idiot. Reste donc ici et passe à autre chose.

— Pas question, je n'en ai pas terminé.

Il rejeta la tête en arrière et s'esclaffa.

— Ce que tu es drôle quand tu prends tes grands airs ! À d'autres, ma chérie !

— Je ne sais pas ce que tu racontes.

Réplique pitoyable de la part d'Anna.

— Oh que si... et ça ne marche pas avec moi. Tu es une très jolie femme, mais ce n'est pas une raison pour débiter des sottises.

Arbuthnot monta dans mon estime. Face à lui, elle se montrait d'une docilité stupéfiante. D'une voix des plus ordinaires, elle déclara qu'il était tard et qu'elle ferait mieux de s'en aller.

Arbuthnot rit de nouveau.

— Tu devrais plutôt rester cette nuit et partir avec moi demain.

— Demain ? s'écria Anna d'une voix suraiguë.

— Tu as bien compris.

— Impossible.

— Tu n'as pas le choix, ma chère.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Un silence. Je désirais connaître la réponse aussi ardemment qu'Anna. Qu'avait-il pu se passer ?

— Je ne pars plus la semaine prochaine, mais demain.

— Pourquoi ? s'enquit Anna, interloquée.

— Ça me regarde, ma chérie.

— Et pas moi ? répondit-elle d'une voix implorante.

Arbuthnot ne fléchit pas.

— Tu viens ou tu restes, à toi de voir.

— Ça t'est donc égal ?

— Oh, je préférerais que tu viennes. Tu voyagerais dans de bien meilleures conditions que si tu me rejoignais plus tard.

— Tu crois que je te rejoindrai ?

— Je n'en doute pas un instant.

Elle eut un hoquet... de colère, me sembla-t-il, à moins que ce fût de peur. Elle le craignait, cela sautait aux yeux.

J'entendis Markham faire un mouvement soudain. Je crois qu'il la saisit par les épaules.

— Je ne plaisante pas, Anna ! Cesse cette mascarade. J'ai toléré ton manège parce qu'il semblait t'amuser et qu'il ne me nuisait pas. À présent, j'ai changé mes projets, et il faut que tu t'arrêtes.

— Comment cela ? Aïe, tu me fais mal !

— Ça m'étonnerait. Tu dois mettre un terme à cette affaire de vengeance, voilà ce que je dis. Ça n'a rien de glorieux, et ce n'est plus drôle.

Elle eut un rire mauvais.

— Je n'y mettrai un terme que lorsque ce sera terminé.

— Terminé, ça l'est bel et bien. Quelle idiote tu es, Anna !

Le ton sarcastique et détaché d'Arbuthnot dut l'alerter.

— Qu'entends-tu par là ?

— C'est pourtant clair.

— *Arbuthnot...* explique-moi !

— J'y compte bien. J'espère que ça te servira de leçon. La prochaine fois, tu réfléchiras peut-être avant d'essayer de manigancer derrière mon dos.

— Je... je n'ai pas fait ça.

— Oh que si... tu as tenté de manipuler Bobby pour qu'il te procure de la drogue, dans l'intention de la fourguer à ce malheureux Fairfax à son insu.

— Bobby... il m'avait promis...

— Bobby s'est fourré dans un sale pétrin, l'interrompt Markham d'une voix plus sévère. Pourquoi cet imbécile s'est mouillé dans cette affaire de drogue, je l'ignore. C'est Fosicker qui l'y a embarqué, et c'est moi qui ai dû l'en tirer.

— Oh !

— Quelle bassesse de ta part d'avoir promis à Bobby de l'épouser ! poursuivait Arbuthnot avec une colère froide.

— Mais... je ne lui ai rien promis !

— Bobby l'a cru. Imaginais-tu vraiment que je le laisserais tenter une manœuvre aussi risquée que piéger Fairfax alors qu'il serait enfantin pour n'importe quel inspecteur de remonter jusqu'à lui ? Jamais de la vie, ma petite !

Anna se contorsionna pour se libérer.

— Pourtant ça ne l'en a pas empêché ! Il l'a fait, figure-toi. Tu m'entends ? Il me l'a fournie. Je le lui ai demandé, et il s'est exécuté. À l'heure qu'il est, on a arrêté Cart Fairfax en possession de la drogue, et nul ne remontera jamais jusqu'à moi, parce qu'elle ne lui est pas parvenue par mon biais. C'est Isobel qui la lui a remise... Isobel ! Ça t'en bouche un coin, hein ! Cart préférerait cent fois aller en prison que la dénoncer, déclara-t-elle, pantelante.

Elle sortait de ses gonds. Quand Anna est furieuse, elle dit la vérité. C'est à peu près le seul moment où cela lui arrive, c'est pourquoi je l'écoutais avec la plus grande attention.

— Que réponds-tu à ça ? cria-t-elle en trépignant.

— Eh bien, si tu t'es ridiculisée, rétorqua Markham d'un ton posé et amusé, tu ne seras pas seule, car tu auras aussi ridiculisé les policiers.

— Comment ça ?

Il rit.

— Ne t'inquiète pas... je vais t'expliquer. Cette farce est trop drôle pour que je ne t'en fasse pas profiter. Bobby t'a fourni ce que tu lui avais réclamé, n'est-ce pas ?

— En effet.

— De beaux petits sachets de poudre blanche... des sachets de cocaïne ?

— Exact, dit Anna sur le ton du défi.

— De la cocaïne... tu parles ! s'exclama Arbuthnot. C'était du sel, ma petite... du vulgaire sel de table.

CHAPITRE XXXIX

— Du sel... répéta Anna d'un ton monocorde.

Soudain, sa voix s'étrangla, comme cela arrivait lorsqu'elle se mettait dans une colère noire. J'avais déjà été témoin d'une telle scène. Elle avait voulu hurler, sans rien parvenir à sortir d'autre qu'une sorte de râle. C'était affreux à entendre, signe qu'elle était verte de rage et ne cesserait de pester qu'au moment où elle n'en aurait plus la force.

Arbuthnot la prit de nouveau par les épaules et la secoua... du moins c'est ce qu'il me sembla. Lorsqu'il cessa, elle reprit son souffle et gémit.

— Tu m'as fait mal ! Tu es une brute !

— C'était mon intention. Je n'ai pas le temps de supporter une crise d'hystérie. Rentre donc chez toi si tu ne veux pas rester ici. Prépare tes valises, et rejoins-moi à l'aérodrome de Croydon à trois heures. Nous partons pour Paris.

— Tu m'as frappée ! s'offusqua-t-elle en pleurnichant à moitié.

— C'est faux, mais je le ferai si tu continues tes sottises. N'oublie pas ton passeport.

— Bobby est à Paris ?

— Ne te soucie pas de Bobby. Moins tu en sauras, mieux ce sera. Tu as voulu jouer avec le feu, et ça ne te fera pas de mal de te tenir tranquille quelque temps. Si on arrête Fosicker, tu risques d'y laisser des plumes.

Voilà qui piqua ma curiosité, car j'avais dans l'idée depuis le début que Fosicker et Arbuthnot ne faisaient qu'un. Alors que j'écoutais avec la plus grande attention, j'eus soudain envie d'éternuer. Je me pinçai l'arête du nez et tentai tous les trucs dont j'avais entendu parler, mais pendant près d'une minute je frôlai la catastrophe. Puis j'eus raison du picotement dans mes narines et tendis de nouveau l'oreille. Impossible d'être attentif quand on cherche à retenir un éternuement.

— *Fosicker* ? s'exclama Anna, stupéfaite. Mais Fosicker, c'est toi !

Oublié, l'éternuement. Pour une fois, Anna et moi fûmes tels deux cœurs jumeaux battant à l'unisson, car elle venait de formuler mes pensées mot pour mot.

— *Quoi !* fit Arbuthnot Markham, comme si un coup à l'estomac venait de le vider de son souffle.

— Fosicker, répéta Anna, en chuchotant cette fois. J'ai toujours su... que tu étais... Fosicker.

— As-tu perdu la raison ?

— Pas du tout.

— Tu m'as pris pour Fosicker, moi ? Pourquoi ?

— C'est ce que je pensais. Et j'en suis toujours convaincue.

— Navré de te décevoir. Croyais-tu vraiment avoir épousé un magnat de la drogue ? Bref, à moins que tu souhaites avoir un mari en prison, c'est plutôt sur moi qu'il faut miser. Si Fosicker n'a pas réussi à mettre les voiles aujourd'hui, on l'arrêtera demain. En ce qui me concerne, j'espère qu'il s'est échappé, pour Bobby... sinon, je serais ravi de le voir condamné. L'affaire est fichue, de toute façon. C'est pour ça que je t'ai mis des bâtons dans les roues, ma chère. Il va y avoir pénurie de drogue.

— Comment le sais-tu, s'enquit Anna, si tu n'es pas... Fosicker ?

Sa voix faiblit sur la fin de sa phrase. Elle devait craindre de prononcer ce nom.

— Cesse donc ! s'emporta-t-il. Fosicker a pris la poudre d'escampette. Je n'étais pas mouillé avec lui, et je me contrefiche de ce qui peut lui arriver. C'est Bobby qui m'a raconté ce que je sais, et ce n'est pas grand-chose. Il est venu me voir pour que je lui sauve la mise. Maintenant, rentre chez toi.

Ils s'éloignèrent. J'entendis Anna parler, et Arbuthnot la faire taire. Puis leurs voix ne me parvinrent plus.

Ce moment s'était révélé passionnant, mais leur départ tombait à pic. Une brindille de cyprès me chatouillait l'oreille, et je n'osais pas me gratter, sans mentionner que j'étais coincé depuis dix minutes dans la même position. Le temps m'avait paru plus long, mais mon estimation devait être la bonne.

Je m'étirai et me dégourdis les jambes, puis palpai ma nuque pour voir si quelque araignée ou chenille y rampait. Je n'en trouvais pas.

Je retournai au portail, des sujets de réflexion plein la tête. En particulier, le fait qu'Anna avait épousé Arbuthnot Markham. Très bonne nouvelle pour la famille, mais dur pour lui. Je ne l'appréciais guère, mais s'il me fallait choisir entre la prison et Anna pour femme, on me verrait tambouriner aux portes du pénitencier et supplier qu'on m'y laisse entrer. Cela étant, Arbuthnot paraissait l'avoir domptée. Quelle stupéfaction de la voir si docile !

Je fis le point et me demandai si Arbuthnot avait dit vrai concernant le paquet que j'étais venu récupérer. S'il ne contenait rien de plus méchant que du sel, inutile de l'emporter.

J'ouvris un des sachets, pris quelques grains entre mes doigts et les goûtai avec prudence. Pas de doute, c'était du sel... du bon vieux sel. Le comique de la situation me frappa ; je m'adossai au mur et me tordis de rire, seul dans le noir. La grande vengeance théâtrale d'Anna et sa haine crasse, ses mensonges, ses manigances et ses faux télégrammes... voilà qui s'envolait en fumée en un claquement de doigts !

Alors que je m'apprêtais à vider ces jolis petits sachets inoffensifs, il me vint une meilleure idée. Je les remis dans leur boîte, fouillai les poches de ma veste à la recherche d'un crayon, et écrivis le mieux possible dans l'obscurité : « À l'attention de Mr. A. Markham », puis, dessous : « Cadeau pour un brave garçon ». Je léchai la mine du crayon pour que le tracé soit bien noir, en espérant que le résultat serait lisible.

Je venais de terminer quand la voiture d'Anna arriva dans l'allée. Les phares se firent aveuglants quelques instants puis disparurent. Quel dommage de ne pas pouvoir lui demander de m'emmener alors que comme moi elle se rendait à Linwood !

Je remontai l'allée. Aucune fenêtre de la demeure n'était illuminée. Je gravis les marches du portique et glissai le présent d'Arbuthnot dans la boîte aux lettres. Je me demandai ce qu'il allait en penser.

Je ris de nouveau et regagnai la grille en courant, mais lorsque je fus sorti, je me figeai, car je n'avais pas réfléchi à ce que j'allais faire ensuite. L'envie de rire me quitta comme l'air s'échappe d'un ballon qu'on pique d'une épingle. Moi qui me sentais aux anges, hilare et l'esprit aventurier, je me trouvai soudain à plat, grelottant et fatigué.

Au même instant apparurent deux choses, de façon très soudaine. La première fut la lampe électrique d'un policier. La seconde fut la vision de la broche cousue dans ma veste.

Cette affaire m'était sortie de la tête.

Le faisceau de la torche me frappa au visage, puis le souvenir du trésor de famille me frappa l'esprit, coup sur coup... droite, gauche, boum ! Entre les deux je perdis mon sang-froid. Au lieu de dire « Bonsoir, monsieur l'agent » et de me comporter comme quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, je fichai tout par terre en détalant dans Olding Crescent.

J'entendis le sifflet du policier derrière moi ; jamais je n'avais entendu vacarme aussi assourdissant. C'était un ramdam à réveiller les

morts, pourtant il ne tira pas de leur sommeil les maisons du trottoir d'en face. Elles demeurèrent nimbées de leur obscurité et de leur silence ; pas un volet ne bougea, pas une fenêtre ne s'ouvrit, pas un brin de lumière n'apparut dans cette rue lugubre.

Je restai à l'abri des arbres. Une fois passée ma frayeur initiale, je me rassérénai. Moi qui autrefois courais le huit cents mètres en deux minutes, je ne craignais pas qu'un policier pût me rattraper. Mon but consistait à tourner au coin et à couper par la première rue transversale. Dès que je pris mes jambes à mon cou, je me sentis de nouveau enivré et confiant.

Étrange comme on est parfois capable de penser à deux choses en même temps. Alors que j'avais les yeux rivés sur le carrefour de Churt Row et que je guettais les bruits du roussin à mes trousses, une question m'obnubilait : Arbuthnot Markham était-il oui ou non Fosicker ? Pourquoi, je l'ignore, mais le fait est que cela me tracassait. Pendant toute la durée de ma course, je me gâmergeai.

Je fus d'abord porté à croire qu'il disait la vérité. Puis je me demandai pourquoi il avait mentionné Fosicker, dans un massif d'arbustes où la possibilité que l'on surprenne ses paroles n'était pas nulle. Anna avait vu quelqu'un craquer une allumette, lui, il était sorti avec une lampe pour voir qui se trouvait là, et par-dessus le marché il s'était défendu avec véhémence d'être Fosicker. Il me revint soudain en mémoire que le faisceau de sa torche électrique s'était posé brièvement sur mon visage par un espace dans les cyprès. Il s'agissait d'un espace infime, et je pensais qu'il ne m'avait pas vu, mais le doute m'assaillit.

Ces pensées ne me venaient pas sous forme de mots, mais s'affichaient dans ma tête telle une image sur l'eau. Puis tout se brouilla comme un reflet à la surface d'une mare où l'on a lancé un caillou. Dans mon dos, le policier donna un nouveau coup de sifflet ; il était loin derrière, mais au carrefour de Churt Row, un autre sifflet lui répondit, et juste à l'angle déboula le policier numéro deux.

Je cessai de m'interroger au sujet d'Arbuthnot Markham. Le deuxième agent n'était qu'à trente mètres. J'envisageai de le projeter à terre, mais s'il parvenait à s'agripper à moi, l'autre aurait le temps de me rattraper. J'eus une seconde pour me décider. Devant moi, les arbres s'avançaient si bas sur la rue qu'ils devaient m'arriver juste au-dessus de la tête. Je m'approchai du mur et cherchai à tâtons un rameau de taille correcte. Par chance, j'en saisis un épais comme mon poignet. Je tirai dessus et amenai ainsi à ma portée une plus grosse branche grâce à laquelle je grimpai au mur, non sans difficulté.

Alors que j'arrivais en haut, je me souvins du hérisson. Un vrai

calvaire à enjamber, mais l'arbre resta mon allié. J'attrapai une branche plus haute et franchis l'obstacle.

À cet instant, on braqua vers moi les faisceaux de deux lampes torches, et deux fortes voix de policier m'ordonnèrent de redescendre. Je lâchai prise et retombai en produisant un bruit sourd... mais pas de leur côté du mur.

Je me réceptionnai en douceur sur un tas de feuilles mortes et me relevai aussitôt. Je les imaginais mal tenter de gravir le mur. Moi-même, je n'aurais pas aimé devoir m'y attaquer engoncé dans un uniforme, la tête froide. Il leur faudrait faire le tour par le portail, et j'avais dans l'idée de couper par le jardin, escalader l'enceinte dès que possible et m'enfuir. Bien sûr, je ne savais pas s'il y aurait une rue derrière le jardin, ou le terrain d'une autre maison, mais peu importait.

Je traversai le massif de buissons, débouchai sur une pelouse et me mis à courir. À l'écart des arbres, il ne faisait pas aussi sombre. Aucune lumière artificielle n'éclairait les environs, mais le ciel n'était pas noir et je pus me diriger. Tout à coup, quelque chose se matérialisa devant moi. Je levai les bras à temps pour éviter de foncer tête la première dans une haie de houx. Je ne pus néanmoins échapper aux écorchures.

La chance semblait m'avoir abandonné... je défie quiconque d'escalader une haie de houx. Il me fallait décider par quel côté continuer. Par la gauche, la haie pouvait se dresser entre le mur et moi jusqu'au carrefour de Churt Row, voire plus loin, auquel cas je me retrouverais coincé. Je ne pouvais prendre ce risque. Je partis vers la droite et longeai la haie en courant, en direction de la maison... du moins était-ce ainsi que je visualisais les lieux.

Au bout d'un moment, je ralentis et tendis l'oreille. J'entendais quelqu'un se diriger d'un pas lourd vers la grille, et de temps à autre je percevais brièvement le faisceau d'une lampe. Il me semblait qu'un seul policier me cherchait, ce qui signifiait que l'autre surveillait la rue ou le portail. Je recouvrai mon souffle sans mal, mais m'inquiétai de mes vêtements. Déjà convaincu d'être dans un état de saleté lamentable, je savais en outre que je saignais de la main et que la jambe droite de mon pantalon était déchirée sous le genou. Dès que je regagnerais la voie publique, il me serait difficile de passer inaperçu.

Le houx bordait le mur jusqu'au bout de la pelouse, qui laissait place à du gravier. La haie se poursuivait sur une vingtaine de mètres avant de s'arrêter à l'entrée d'une cour d'écurie. Je franchis une arcade, puis foulai des pavés assez usés pour être presque lisses. Je ne voyais rien devant moi, mais je devinais la présence d'un endroit

fermé et sentais une odeur d'essence.

Je me figeai, car mon instinct me le dictait. Subitement, les phares d'une auto projetèrent deux traits de lumière éblouissants en travers de mon chemin.

CHAPITRE XL

Je restai immobile. Le faisceau de lumière le plus proche se trouvait à quatre mètres environ. Des ombres noires englobaient le pourtour de la cour. Je ne voyais pas la voiture, la large porte du garage ouvert me coupant la vue.

J'avançaï le plus silencieusement possible et me dissimulai derrière la porte, puis jetai un autre coup d'œil.

Hélas, me déplacer n'avait amélioré en rien ma visibilité, au contraire, car la porte formait un angle droit avec la façade du garage. Plaqué contre le bord, sans oser passer la tête de l'autre côté, je ne voyais que les traits de lumière aveuglants et brumeux, des pavés, et je distinguais l'arcade par laquelle j'étais arrivé.

À l'intérieur, quelqu'un essayait de faire démarrer l'auto, et lorsque le démarreur automatique eut toussé et échoué pour la troisième fois, on jura comme un charretier. Je reconnus la voix d'Arbuthnot Markham.

Je n'aime pas ceux qui s'emportent contre leur monture ou leur auto : la plupart du temps, ils sont eux-mêmes la cause du problème. À entendre Arbuthnot déverser sa bile contre sa batterie, je le classai dans la catégorie des crétins bornés, mais au bout d'un moment il descendit et actionna le moteur à la manivelle. Il alla ensuite au bout de la cour et revint muni d'une valise, ce qui m'intrigua au plus haut point. Lui qui avait insisté auprès d'Anna pour qu'elle reste avec lui et lui avait donné rendez-vous le lendemain à trois heures, voilà qu'il s'empressait de charger ses bagages aux environs d'une heure du matin. S'il comptait retrouver Anna, pourquoi s'y prendre tant à l'avance ?

Il ouvrit la portière arrière gauche, jeta sa valise sur la banquette, puis repartit dans la cour. À présent, je savais ce que je voulais : qu'on me dépose hors de la propriété, loin de la police. Il me fallait réfléchir vite.

Dès que je vis les phares lui illuminer le dos, je me faufilai à l'intérieur et allai me cacher derrière la voiture en entrouvrant la portière arrière droite au passage. Dans l'obscurité du garage, les probabilités qu'Arbuthnot remarque quelque chose étaient de cent contre un, à moins qu'il fasse le tour par le même côté que moi... et il fallait bien que je prenne quelque risque.

Il revint d'un pas pesant, jeta quelque chose de lourd sur la banquette, puis monta devant par le côté passager et se glissa jusqu'au volant.

Lorsqu'il enclencha la première, je me faufilai à l'arrière en prenant soin que mon poids pèse sur le marchepied au moment où la voiture démarrerait. Impossible de paraître aussi léger qu'une plume quand on pèse quatre-vingts kilos, mais je fis de mon mieux, et il ne remarqua rien.

Je rampai avec une infinie précaution. Les valises se trouvaient sur la banquette, ce qui m'arrangeait, car je voulais à tout prix rester au sol. J'avais laissé la portière entrouverte, et lorsque nous franchîmes l'arcade et tournâmes, il l'entendit cogner, jura et se retourna pour la claquer. J'avoue que je n'étais pas mécontent de moi.

Nous remontâmes lentement l'allée puis, à hauteur du portail, nous pilâmes. Plaqué contre le plancher et recouvert d'un plaid, je n'y voyais goutte, mais j'entendis Arbuthnot sortir, et je devinai que dans un excès de zèle la police avait refermé la grille. On la rouvrit, puis des voix s'élevèrent. Je ne percevais pas ce qui se racontait, mais c'était inutile. Le policier expliquait à Arbuthnot qu'il avait pourchassé un dangereux criminel qui s'était réfugié dans son jardin, et Arbuthnot l'envoyait balader... du moins ce fut ce que je pensai sur le moment, mais quelques instants plus tard Arbuthnot remonta en voiture et, à ma grande stupéfaction, il faisait assaut d'amabilités.

— Vous garderez un œil sur la maison, alors ? Je possède quelques tableaux de valeur qu'il me peinerait de perdre. Bonsoir, monsieur l'agent, ajouta-t-il, avant de lui adresser ses bons vœux.

Nous nous engageâmes dans la rue. Arbuthnot siffla entre ses dents, et depuis ma cachette, je le vis s'éponger le front de son mouchoir.

J'en conclus que cette rencontre avec la police l'avait secoué, et me demandai de nouveau si finalement je n'étais pas en présence de Fosicker.

Nous parcourûmes Churt Row et tournâmes à droite, puis rejoignîmes une artère principale. Peu après, je m'agenouillai avec précaution et regardai par la vitre. Je ne voulais pas qu'on rallonge mon itinéraire, moi qui comptais me rendre à Linwood. Je me demandai s'il partait pour Croydon. Si c'était le cas, mieux valait que je descende.

Je m'extirpai du plaid et me redressai.

— Merci beaucoup pour ce bout de chemin. Pourriez-vous me déposer ici ?

Je dois admettre qu'il fit preuve d'un sang-froid admirable. Il dévia d'à peine quinze centimètres, et resta silencieux plusieurs secondes. Il ralentit et se rangea contre le trottoir.

— Qu'est-ce que vous fichez dans mon auto ?

Je sortis et me postai devant sa vitre, qui était ouverte. Dans l'obscurité, je ne voyais de lui qu'une grosse ombre appuyée sur le volant.

— Allez-vous appeler la police ? demandai-je.

Esbroufe idiote de ma part, mais au moins je fus certain qu'il tenait autant que moi à les éviter.

— Fairfax ? C'est vous qu'ils sont en train de chercher dans mon jardin, n'est-ce pas ? En ce qui me concerne, ils peuvent bien continuer. Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous craquiez des allumettes près du mur il y a une demi-heure ? C'était vous, pas vrai ?

— Exact.

— Et qu'avez-vous entendu de notre conversation quand Anna et moi sommes sortis à votre recherche ?

— Oh... une bonne partie.

— Assez pour me féliciter ?

— Pour votre mariage ?

Il rit.

— Où étiez-vous ? Dans les cyprès ?

— Aux premières loges pour vous écouter.

Il se tourna vers moi.

— Vous allez à Linwood, je suppose ? Pourrez-vous transmettre un message de ma part à Anna ? Je n'ai guère envie de lui envoyer un câble ou de téléphoner.

— Je suis tout ouïe.

— Parlez-lui lorsqu'elle sera seule, déclara-t-il avec une autorité naturelle. Prévenez-la qu'elle devra traverser la Manche sans moi, finalement... je pars en avance. Dites-lui que quelqu'un l'attendra. C'est tout.

Il se retourna vers le volant, puis me regarda à nouveau.

— Anna a une dent contre vous. Vous devez être au courant...

Je répondis que je commençais à m'en rendre compte.

— Avez-vous déjà entendu parler d'une certaine broche de la reine Anne ? s'enquit-il.

Je ris.

— Si je ne m'abuse, elle est cousue dans la doublure de ma veste.

— Oh, vous le savez déjà ? répondit-il, surpris.

— Oui. C'est pour cette raison que je vais à Linwood.

Après quelques instants, il rit à son tour.

— Très bien... alors voilà... je voulais juste vous avertir. Confiez-vous mon message à Anna ?

— Oui, répondis-je avant de le regarder s'éloigner.

J'avancai jusqu'au réverbère le plus proche et réfléchis à ce que j'allais faire ensuite. J'avais assez d'argent pour me payer une chambre d'hôtel, mais je n'étais pas sûr qu'on m'accepterait dans cet état, crasseux, débraillé, les vêtements déchirés, et sans le moindre bagage. Si je devais tenter ma chance, c'était dans un hôtel de gare. Je cherchai mon portefeuille pour savoir de quelle somme je disposais.

Mon portefeuille avait disparu.

CHAPITRE XLI

Le Dr Monk passait un quart d'heure des plus désagréables. Assis à la table de la bibliothèque, il considérait son vieil ami Mr. Carthew, lequel le regardait d'un air qui n'avait rien d'amical. Anna Lang était debout à l'extrémité de la table, un bras posé sur le dossier du siège qu'elle venait de quitter. Elle était blême. Son autre bras pendait le long de son corps, la main blanche, dépourvue de bagues.

Mr. Carthew frappa du poing sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire à dormir debout ? tonna-t-il.

— Mon cher Carthew...

— Je viens de vous poser une question, Monk.

— Tout ce que je puis dire...

Le Dr Monk ne put terminer sa phrase.

— Et j'exige une réponse ! le coupa Mr. Carthew, qui donna un nouveau coup sur le bois.

Immobile, Anna Lang avait les yeux rivés sur le bord de la table.

— Si vous voulez bien me laisser parler... répliqua le Dr Monk, offusqué.

Mr. Carthew repoussa son siège et se rencogna d'un côté.

— Mais je vous en prie... allez-y, parlez donc ! Racontez-moi tout en détail, qu'on en finisse !

— C'était le soir du 17 septembre, dit le Dr Monk, le front plissé. Miss Lang m'a téléphoné et m'a dit que vous lui aviez fait une frayeur... elle vous avait trouvé étendu au sol, inconscient... d'après elle vous aviez eu une commotion. Elle m'a demandé de venir vous examiner. Je suis parti aussitôt, et dans la rue, en face de chez Turner, j'ai vu Cart Fairfax.

Mr. Carthew grogna.

— En pleine nuit ? demanda-t-il.

— C'est la vérité, Carthew ! Il tenait une lampe électrique à un homme qui réparait son moteur. Au moment où je suis passé, cet homme a saisi la lampe, et la lumière a éclairé le visage de Cart.

— Poursuivez, dit Mr. Carthew, qui semblait vouloir en découdre.

— Je suis arrivé chez vous. Miss Lang m'a prévenu que vous ne vous rappeliez rien de votre crise.

Nouveau grognement de Mr. Carthew.

— Si je ne me souviens de rien, c'est parce que je n'ai jamais eu de crise !

Anna ne quittait pas la table du regard.

Le Dr Monk, penché en avant sur ses accoudoirs, se racla la gorge et reprit :

— Lorsque je suis monté vous voir, vous dormiez à poings fermés...

Mr. Carthew partit d'un gros rire chargé de colère.

— ... mais Miss Lang était dans tous ses états. Elle avait trouvé la fenêtre de la bibliothèque ouverte. Je l'ai donc accompagnée ici pour voir si l'on avait volé quelque chose.

— Et ? aboya Mr. Carthew.

Le Dr Monk montra du doigt le grand secrétaire.

— Le tiroir du haut était ouvert. Quelqu'un avait fouillé dedans... les documents étaient sens dessus dessous, avec votre chéquier pardessus, ouvert.

— C'est tout ?

— Non, répondit le Dr Monk. Non... pas tout à fait. J'ai abaissé le rabat, et l'on avait mis le bazar à l'intérieur aussi. Tout était sorti des casiers, et vos clés reposaient sur le tas.

Mr. Carthew devint écarlate.

— Et pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt, je vous prie ?

Le Dr Monk lança un regard gêné à Anna, qui parla pour la première fois, d'une voix chétive, sans timbre.

— J'avais promis de vous en parler. Je l'avais promis au Dr Monk, répéta-t-elle après un court silence.

— Je croyais que Miss Lang vous avait averti, déclara le médecin.

Après un moment d'hésitation, il reprit :

— J'ai préféré éviter d'évoquer une... une affaire de famille pénible.

— Pénible ! s'exclama Mr. Carthew d'un ton courroucé. Une affaire de famille ! poursuivit-il, plus courroucé encore. Ma parole, Monk... Qu'est-ce qui vous a mis cette idée en tête ? Qu'est-ce qui vous a fourré ça dans la caboche ?

Le Dr Monk se renfonça dans son fauteuil. Ayant dit ce qu'il avait à

dire, il se réjouissait d'en terminer. Autant tout dévoiler.

— Le trouble de Miss Lang. Lorsque j'ai mentionné avoir vu son cousin... elle s'est montrée... euh... très affectée. Impossible de ne pas le remarquer, et impossible de ne pas en tirer des conclusions... surtout après qu'elle m'a prié de ne raconter à personne que j'avais vu Cart Fairfax.

Mr. Carthew se tourna vers Anna et pianota sur la table.

— Puis-je savoir pourquoi ? Pour quelle raison lui as-tu demandé cela ?

— Je ne sais pas, susurra Anna.

— Tu as pourtant demandé à Monk de ne raconter à personne qu'il avait vu Cart ?

— Oui.

— Pourquoi ? Tu dois bien le savoir ? Allons... crache le morceau, sapristi !

Anna poussa un long soupir et sembla frissonner de tout son corps.

— J'ai eu peur.

— De quoi ? De Cart ? s'enquit-il en poussant un rire moqueur. Tu ne t'attends pas à ce que j'avale ça, j'espère ?

— Non, pas de lui, mais *pour* lui.

— Doux Jésus ! Parle donc plus fort ! s'impacienta Mr. Carthew, que l'exaspération menaçait d'étouffer.

D'un geste théâtral, Anna se cacha le visage dans les mains.

— Oh ! fit-elle, la voix étranglée par un sanglot. J'avais peur... peur qu'il...

Elle se tut.

— Assez tergiversé ! tonna Mr. Carthew. Explique ce que tu craignais, qu'on en finisse maintenant !

— C'est impossible, répondit Anna, d'un ton à peine audible.

Le Dr Monk lança un regard chargé de reproche à Mr. Carthew. Éprouvants, ces tourments. Un godelureau dans une mauvaise passe. Une jeune femme fragile. Un vieil ami. Quelle situation fâcheuse !

Mr. Carthew se reprit, apaisa sa voix, et réprima une violente envie de secouer sa nièce par les épaules.

— Que craignais-tu ?

Anna eut un mouvement de recul mais ne prononça pas un mot.

— Tu as pris Cart pour un voleur ? Cart Fairfax... ton cousin... mon neveu... un voleur... et puis quoi encore ? C'est ce que tu as laissé entendre au Dr Monk ? Tu veux me faire croire que Cart a volé la broche de la reine Anne ? Nom d'un chien, réponds !

Anna laissa retomber ses mains ; elle avait le visage trempé de larmes.

Puis elle entendit du bruit derrière l'épais paravent de cuir qui masquait la porte. Quelqu'un entra. Elle fixa la fenêtre d'un regard vide.

William apportait un message.

— Qu'est-ce que c'est... que diable ! Je suis occupé, dit Mr. Carthew. Non, pas ici, s'exclama-t-il soudain... dans le bureau !

William se retira. Elle entendit Mr. Carthew se lever d'un bond.

— Je vais devoir vous laisser, Monk. Des affaires m'attendent, et mieux vaut que vous vous en alliez... Elle finira par retrouver sa langue.

Les deux hommes sortirent.

La stupéfaction vint chambouler les pensées d'Anna. Le regard toujours rivé vers le jardin, ses idées se firent plus claires. Le feu soutenu des questions de son oncle l'avait emplie d'une peur véritable. Elle avait atteint un point de non-retour. Anna Lang n'était plus. Jamais plus elle ne vivrait sous ce toit. Jamais plus elle ne reverrait Cart. C'était terminé. La vie allait continuer sans elle. Elle disparaîtrait de leur mémoire, rien ne la rappellerait jamais à eux. Cart l'oublierait une fois qu'il aurait épousé Isobel. Elle ne pouvait plus rien contre lui. Du plus profond d'elle-même monta le désir de l'atteindre, de lui faire du mal... de l'obliger à se souvenir d'elle. Une pensée s'abattit sur sa fièvre telle des gouttes glacées : « Je ne le reverrai jamais. »

La porte s'ouvrit dans le dos d'Anna, qui se retourna.

Cart Fairfax entra.

CHAPITRE XLII

Journal de Cart Fairfax :

Lorsque je me découvris sans un sou, il ne me restait plus qu'une chose à faire : me mettre à l'écart des rues, des pavés et des maisons, puis trouver un endroit où m'allonger un moment.

J'étais lessivé lorsque je dénichai enfin ce que je cherchais : une parcelle de bruyère, parsemée çà et là de bouquets d'arbres. Par chance, elle était sèche ; l'humidité qui une heure plus tôt avait rendu les toits glissants s'était levée. Je me couchai lourdement et sombrai dans un profond sommeil. Je ne dus ni rêver ni bouger, car je me réveillai dans la position exacte où je m'étais endormi.

J'ouvris les yeux et m'assis. Engourdi, je me sentais sale et mort de faim. J'avais dû dormir un bon bout de temps, car d'après la position du soleil on approchait des dix heures.

Il flottait une brume basse. Une partie de la bruyère était toujours en fleur, mais le reste était rabougri et roussi. Des bouleaux se dressaient par endroits, et de jeunes pins dépassaient de la brume. Le ciel était d'un bleu clair très agréable. Il devait être un peu moins de dix heures.

Je m'efforçai de me nettoyer. Mon costume était dans un état lamentable. Outre la déchirure au genou, j'en découvris une autre sur ma manche gauche. On avait l'impression que j'avais ramoné une cheminée à mains nues. Je me débarbouillai tant bien que mal dans ce qui restait d'une mare.

Lorsque à onze heures je sonnai à la porte de Linwood, je me sentais comme un clochard. Anxieux de savoir qui viendrait m'ouvrir, je fus ravi lorsque je vis William, car en mon absence, pour ce que j'en savais, on avait pu remplacer l'ensemble du personnel.

William n'avait pas changé d'un iota : mêmes cheveux roux, mêmes taches de rousseur, même nez busqué. Il parut enchanté de me voir.

Je songeai que je ferais mieux de transmettre le message d'Arbuthnot Markham à Anna avant toute chose, car elle allait sans doute prendre le train de midi quinze.

Je la demandai donc, et William me répondit qu'elle était dans la bibliothèque.

— Mr. Carthew vient de passer dans le bureau, monsieur. Dois-je

lui annoncer votre arrivée ? ajouta-t-il.

— Non, attendez. Je veux d'abord m'entretenir avec Miss Anna.

Je traversai le vestibule et ouvris la porte de la bibliothèque.

Anna était à la fenêtre. J'eus l'impression qu'elle s'était retournée en hâte, et je suis sûr qu'elle ne s'attendait absolument pas à me voir. Elle semblait avoir pleuré.

Je fermai derrière moi et allai jusqu'à elle.

— Bonjour, Anna.

Elle resta silencieuse quelques instants et me fixa du regard, tentant sans doute de paraître abasourdie... à moins que pour une fois ce ne fût pas du chiqué. Réflexion faite, ce dut être un sacré choc de me voir entrer ainsi, alors qu'elle s'imaginait débarrassée de moi, enfermé dans une cellule.

— Comment es-tu arrivé ici ? s'enquit-elle.

— À pied. J'ai un message pour toi.

— Toi ? Tu as un message ?

— Oui... de la part de ton mari.

Elle alla s'appuyer contre le grand fauteuil de l'oncle John.

— Tu vas devoir traverser la Manche seule, expliquai-je. Il a pris le départ en avance. Quelqu'un t'attendra. Voilà.

Je ne voulais pas m'attarder à lui parler, aussi repartis-je vers la porte. À peine eus-je parcouru un mètre qu'elle me rappela.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Non, c'est tout... il ne m'a rien confié d'autre. C'est le message qu'il t'adresse.

Elle me fixa du regard, sans me demander comment j'étais entré en contact avec lui. Elle avait les joues écarlates. Je n'avais qu'une hâte : en terminer.

— Un message ! s'exclama-t-elle d'une voix pleine de mépris. Et toi, tu n'as rien à me dire de plus personnel ?

— Je ne crois pas, Anna.

— Rien du tout ?

— Ou trop, rétorquai-je.

Elle repoussa le fauteuil.

— Alors vas-y, je t'écoute !

— À quoi bon ? Tu ferais mieux d'aller prendre ton train.

— Il n'y a pas le feu... nous avons le temps de discuter.

Je consultai ma montre.

— Pas tant que ça, si tu veux quitter Croydon à trois heures.

Mon intention n'était pas de la provoquer. Elle n'avait même pas encore commencé à s'habiller, et mieux valait qu'elle ne manque pas son train.

Elle le prit mal, bien sûr. J'ignore pourquoi, parce qu'elle se doutait forcément que je pensais pis que pendre d'elle.

— Oui, je pars de Croydon à trois heures. Je quitte l'Angleterre, je sors de ta vie, mais avant de partir...

La moutarde me montait au nez, et je l'interrompis.

— Nom d'un chien, Anna, mets donc ton chapeau et va rejoindre ton mari ! Cesse ce petit jeu insignifiant !

— Oh, tu me trouves insignifiante ? Insignifiante, je rêve ! C'est ce que tu penses de moi, hein ? Sans doute ai-je été insignifiante quand je t'ai fait chasser d'ici ! Il m'a suffi de glisser un mot à l'oncle John, et adieu, Cart... exclu de la maison, exclu de son testament, exclu de ses pensées... loin des yeux, loin du cœur. Voilà ce que j'ai fait ! Était-ce insignifiant ?

— Crois-tu le contraire ?

Elle rit.

— Je t'ai jeté aux ordures ! Et je n'en ai pas terminé. Je m'en vais, tu le sais... mais avant, tu vas voir à quel point j'ai été insignifiante. Quand tu as quitté Linwood, tu as trouvé un bon travail... n'est-ce pas ? T'es-tu jamais demandé pourquoi tu ne l'as pas gardé... et pourquoi tu as perdu le suivant, qui n'était pas aussi bon... et celui d'après... et ainsi de suite ?

Je m'étais souvent posé la question, mais je ne comptais pas le lui avouer.

— Inutile de t'interroger davantage. Je t'ai fait renvoyer de tous tes emplois. Quand un patron est prévenu par un membre de la famille de son employé que celui-ci est... peu fiable...

Elle marqua un temps d'arrêt. Je me demandai si elle avait peur, car elle s'écarta de moi de sorte que la table nous sépare.

— Je t'ai fait chasser d'ici, et je t'ai fait chasser de tous tes emplois ! Et quand je t'aurai fait jeter en prison... serai-je toujours... *insignifiante* ?

Moi qui me refusais à m'emporter, je commençais à bouillir. Ni elle ni moi n'avions entendu la porte s'ouvrir. Le paravent la cachait. Nous

ne vîmes pas mon oncle et quelqu'un d'autre entrer, aveuglés par la colère comme nous l'étions. Puis je décelai un changement sur le visage d'Anna, sentis la main de mon oncle sur mon épaule et l'entendis dire de sa voix la plus tonitruante :

— Nom d'un petit bonhomme, j'en apprends de belles !

CHAPITRE XLIII

Je me tournai vers lui, avec lenteur, car la surprise semblait m'avoir embourbé le cerveau. Je ne parvenais pas à me convaincre qu'il s'agissait de la main de mon oncle. Je me sentais étourdi, sans doute parce que j'avais l'estomac vide.

Après quelques instants, je recouvrai mes esprits. Mon oncle me donnait des tapes dans le dos et fulminait. Sa colère n'était pas dirigée contre moi, mais contre Anna.

— J'ai tout entendu... bonté divine ! Tu excelles dans l'art de mener les gens en bateau, mais tu ne pourras m'ôter de la tête ce que je viens d'apprendre. C'est impossible, quand bien même tu serais deux fois plus maligne que tu ne crois l'être ! Je n'en ai pas manqué une miette. Quel culot tu as de rester là à me regarder en face !

C'était en effet le cas. Elle le fixait du regard, ne touchant la table que du bout des doigts. Longtemps auparavant, j'avais vu un tableau représentant l'arrestation d'une nihiliste... intitulé *Le Mandat d'arrêt*, je crois. Je devais avoir une dizaine d'années, et cette œuvre m'avait beaucoup impressionné. On y voyait une jeune femme dans la même posture qu'Anna. De ses grands yeux foncés se dégageait une impression de terreur. À cet instant, Anna ressemblait comme deux gouttes d'eau à ce personnage. C'était sans doute saugrenu, mais je me demandai si elle aussi se rappelait cette peinture. Elle restait muette.

— Elle a essayé de me faire croire que tu avais volé la broche de la reine Anne, me dit mon oncle. Nous avons été cambriolés, et le bijou a disparu. Elle a voulu me convaincre que c'était toi le voleur.

— La broche est cousue dans la doublure de ma veste, déclarai-je.

Mon oncle recula. Il dut être rudement secoué. Si j'avais eu les idées plus claires, j'aurais sans doute pris des pincettes. Il me regarda, puis dévisagea Anna, qui rit.

Mon oncle frappa du poing sur la table.

— Et qui l'y a mise ? s'enquit-il.

Au lieu de lui répondre, j'allai chercher un canif dans le secrétaire. Il était grand temps que la broche de la reine Anne retrouve sa place dans le coffre. Je tranchai un point de couture, tirai sur le fil et ouvris l'ourlet. Je posai la broche près de la main de mon oncle. La monture et les diamants étaient ternis, mais les deux grosses émeraudes

brillaient d'un vert étincelant.

Le regard d'Anna s'attarda dessus. Elle devait penser qu'elles lui iraient bien. J'ignore si elle se rendait compte qu'à présent il ne lui serait jamais donné de les porter.

— Qui l'a cachée dans ta veste ? demanda mon oncle.

Furieux que je ne lui réponde toujours pas, il donna un nouveau coup sur la table.

— Nom d'un chien, tu ne sais pas coudre, si ? Quelqu'un l'a fourrée là, et j'exige de savoir qui !

Anna rit encore.

— Que tu es chevaleresque, Cart ! Ne sais-tu pas qui a cousu la broche dans ta veste ?

— Si. Et toi, n'as-tu pas un train à prendre, Anna ? rétorquai-je.

— Un train ? répéta mon oncle. Quel train ? Où va-t-elle ?

La porte s'ouvrit et William entra, en s'efforçant de se comporter comme si de rien n'était. J'eus de la peine pour lui... il a pour ambition d'être le majordome parfait, mais il n'a pas une tête de majordome.

— La voiture vous attend, miss, annonça-t-il avant de repartir en s'efforçant de ne pas nous regarder, brûlant de curiosité.

Anna saisit cette occasion de se retirer dignement.

— Je pars rejoindre mon mari, figurez-vous, déclara-t-elle de sa plus belle voix de tragédienne.

Mon oncle en resta bouche bée.

— Ton *quoi* ?

— Mon mari. Il y a quinze jours, j'ai épousé Arbuthnot Markham.

Mon oncle devint très rouge. Il commença une phrase, s'interrompit, et devint plus rouge encore.

Anna nous considéra tous les deux avec un grand dédain.

— Adieu, dit-elle.

Elle se dirigea vers la porte mais s'arrêta à mi-chemin et se tourna vers moi. Je crus qu'elle allait me parler, mais elle n'en fit rien. Elle sortit vite et ferma derrière elle.

Mon oncle fixa la porte du regard, en colère et troublé.

— Bonté divine ! Mariée ? Mariée, elle ? C'est stupéfiant !

Il eut un mouvement d'épaules comme pour se débarrasser d'un

vêtement encombrant.

— Pauvre homme, je lui souhaite bien du plaisir !

Je m'aperçus à cet instant seulement qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Je manquai sursauter, car cet homme semblait avoir surgi de nulle part. Cependant, après réflexion, je compris qu'il était entré en même temps que mon oncle. Si je n'avais pas remarqué sa présence, c'est parce qu'il se tenait derrière moi, mais Anna, elle, l'avait forcément vu. Plus tard, l'évidence me frappa : c'était pour cette raison qu'elle s'était abstenue de me parler avant de quitter la bibliothèque.

Je le considérai le temps de recouvrer mes esprits. C'était un homme de petite taille au cheveu clairsemé, bien coiffé, aux yeux gris perçants et au nez qui semblait conçu pour le pince-nez tant le sien s'ajustait à merveille. Il portait un costume très chic et des chaussures noires de toute petite pointure. Bien que je ne l'aie jamais vu auparavant, je le reconnus aussitôt.

— Bonjour, Mr. Fairfax, dit-il après avoir tripoté son pince-nez.

C'était Z. 10 Smith.

Mon soulagement fut tel que j'eus l'impression d'être soudain déchargé d'un fardeau d'une tonne. Le pire dans le cauchemar que je venais de vivre, c'était ma crainte que Z. 10 soit à la solde d'Anna. Jamais je n'étais parvenu à me débarrasser de cette peur. La présence de Z. 10 en compagnie de mon oncle prouvait que j'avais fait fausse route.

— Bonjour, Mr. Smith, répondis-je.

Mon oncle cessa de fixer la porte et me donna une autre tape dans le dos.

— Ça alors ! s'étonna-t-il. Comme ça tu le reconnais... hein ? Avais-tu deviné qu'il travaillait pour moi ?

— Non, répondis-je, assez agacé. J'aurais bien voulu !

Mon oncle partit d'un rire franc.

— C'était justement le but ! Tu ne devais pas t'en douter ! Il s'appelle Smith pour de bon, tu sais... de l'agence Smith & Wilkins, enquêteurs.

Il me prit par le bras, m'emmena de l'autre côté de la pièce et me parla d'une voix si basse que j'entendais à peine ses paroles.

— Inquiet à ton sujet... me doutais qu'Anna cherchait à m'embobiner... découvert plusieurs de ses mensonges... de quoi se demander si elle ne passait pas son temps à me mentir... nom d'un

chien !

Il me serra le bras avec force.

— Tu m'as manqué, mon garçon. Nous avons des caractères très affirmés, toi et moi... c'est de famille... nous avons tenu des propos qui n'ont pas facilité la réconciliation... pas vrai ?

Je regardai derrière nous et vis Z. 10 qui prenait discrètement congé, puis j'entendis la porte se refermer. Je ne crois pas que mon oncle l'ait remarqué. Il poursuivit, toujours agrippé à moi, marmonnant d'un ton où se mêlaient gêne et discrétion.

— J'ai voulu savoir comment tu t'en sortais... ne pouvais pas par moi-même... en ai chargé Smith... c'est Perkins qui me l'a recommandé... très efficace... et puis... discret... à cheval sur la confidentialité... dû beaucoup me confier à lui... concernant Anna... bon sang !

— Elle le savait, déclarai-je.

— Oui... Smith m'a prévenu... elle s'est mêlée de nos affaires... elle a chargé ce Markham de fouiner... est venue au rendez-vous qu'il t'avait fixé...

Il eut un petit rire et me donna une tape sur l'épaule.

— Comment l'a-t-elle appris ? demandai-je.

— En écoutant une de mes conversations téléphoniques. On n'imagine pas que ce soit possible... pas au sein de sa propre famille... mais c'est pourtant ce qu'elle a dû faire... m'espionner... et ouvrir des lettres, aussi, ça ne m'étonnerait pas !

Il claqua la langue de dégoût.

— Qui est ce type qu'elle a épousé ? Il va s'en mordre les doigts très vite...

— À moins que ce ne soit elle qui s'en morde les doigts.

Mon oncle me lança un regard plein d'espoir.

— Tiens donc ? Il serait de cette trempe ? Je l'espère... Dieu ce que je l'espère !

Il me lâcha et s'écarta.

— Tu ne m'en veux pas, mon garçon ? Il ne m'a pas semblé que tu m'en voulais, quand tu as parlé de moi.

— Quand j'ai parlé de vous ?

Il s'empourpra.

— Ce n'était peut-être pas tout à fait correct... de la triche... que veux-tu ? Enfin, je ne t'en aurais pas voulu si tu avais râlé.

J'ignorais où il voulait en venir. Il devint presque violet.

— L'autre soir ! tonna-t-il. Nom de Dieu ! Comment pouvais-je m'y prendre, hein ? Je voulais te voir... je n'ai pas trouvé de meilleur moyen... je tenais à connaître... tes sentiments à mon égard... moi aussi j'ai ma fierté, tu sais.

Je ne comprenais rien, et ma stupéfaction devait se lire sur mon visage.

— À l'arrière de la voiture, sapristi, dit-il. L'autre soir... à Olding Crescent... alors ?

Soudain je compris.

— Vous étiez sur la banquette arrière, l'autre soir, pendant que je parlais à Z. 10 Smith ?

Il fit oui de la tête et regarda dans le vague.

— Pourquoi avoir choisi Olding Crescent ? m'enquis-je, en partie pour apaiser sa gêne, et en partie par curiosité.

Je ne me rappelais pas ce que j'avais dit à Z. 10, et il me semblait préférable de changer de sujet.

Il parut soulagé par ma question.

— C'est l'endroit idéal. Un lieu isolé... sombre... pas de circulation... voilà.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

Il éclata de rire.

— Grâce à Anna... elle y avait dîné chez son Markham, et quand je suis passé la prendre en revenant de mon club, je me suis fait la réflexion qu'on ne trouverait pas endroit plus isolé à moins de quinze kilomètres de Londres.

Soudain, il cessa de rire.

— La voilà partie... bon débarras. Maintenant qu'elle n'est plus là, tu... tu vas revenir... n'est-ce pas, mon garçon ? La propriété a besoin qu'on s'en occupe. C'est trop de travail pour Jenkins. Il souhaite aller vivre chez sa fille et son gendre, à Londres. Chacun ses goûts... pas vrai ?

Je supposai qu'il m'offrait le poste du régisseur, mais il ne l'avait pas formulé concrètement. Je trouvais inutile de tourner autour du pot, aussi lui posai-je la question sans détour.

— À ton avis ? dit-il. Je veux que tu reviennes, et le poste est à toi s'il t'intéresse... ainsi que la gentilhommière d'à côté si tu veux te marier.

Je pensai à Isobel. Elle voulait y vivre depuis toujours, et moi j'avais répondu... j'avais affirmé que la seule demeure que nous aurions jamais serait un château imaginaire. Tout se bousculait dans ma tête, et je dus avoir un drôle d'air, car mon oncle me prit de nouveau par le bras.

— Allons bon ! dit-il. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— C'est... c'est très généreux de votre part.

— Ne raconte pas de sottises, voyons !

Il se moucha violemment.

— Tu aurais dû me prévenir. Quand Smith m'a raconté...

Il se moucha encore.

— Une histoire pareille... pouvais pas l'imaginer... tu aurais dû m'en parler, nom d'un chien ! Sacré Cart, quel orgueil !

Il se moucha une troisième fois.

J'entendis la porte s'ouvrir et allai à la fenêtre, car je ne me sentais pas d'humeur à me trouver face à William. Mais ce n'était pas William.

C'était Isobel.

— Je suis occupé, grommela mon oncle.

Lorsqu'il vit de qui il s'agissait, il s'avança vers elle.

Isobel ne me vit pas, car le rideau me cachait. Il émanait d'elle une telle joie que je me demandai ce qui s'était passé. Elle prit les mains de mon oncle.

— Cessez d'être occupé un petit instant, Mr. Carthew, car je suis venue vous annoncer que Cart et moi sommes fiancés.

Sur quoi elle lui donna un baiser... du moins ce fut l'impression que j'eus. Elle me soutient que c'est lui qui l'a embrassée.

Mon oncle se tourna vers moi et rugit.

— Quoi ? Sapristi ! Qu'est-ce que j'apprends ? Cart... nom d'une pipe ! Fiancé ? Bonté divine ! Viens donc ici l'embrasser toi-même ! Non mais !

J'allai embrasser Isobel.

CHAPITRE XLIV

De Corinna Lee à Peter Lymington :

Peter, mon chéri,

Mon séjour a été riche en événements. Quand tu auras lu cette lettre, tu comprendras pourquoi je t'appelle « mon chéri ». Si ça ne te plaît pas, envoie-moi un télégramme sur-le-champ, comme tu l'as fait pour m'assurer que tu n'étais pas marié à cette drôle de Fay. Tout d'abord, inutile de te gonfler d'orgueil à l'idée qu'elle t'aimait, car elle se souciait de toi comme d'une guigne. En réalité, elle était folle amoureuse de Cart Fairfax et a prétendu être ta femme pour qu'il prenne soin d'elle, ce dont il n'aurait rien fait s'il n'avait pas pensé que tu le souhaitais. C'est insensé, non ?

Peter, mon cœur, tout est rentré dans l'ordre. N'est-ce pas fantastique ? Tout s'est passé si vite que je dois encore me pincer pour vérifier que je ne l'ai pas rêvé. Le cousin John et Cart se sont réconciliés. Anna Lang s'est enfuie avec un homme affreux, un certain Arbuthnot Markham. Cart va épouser Isobel, et moi je vais t'épouser. Tu sais à présent pourquoi je t'appelle « mon chéri ».

Quand j'ai reçu ta lettre, il m'est apparu que tu tenais beaucoup à moi, et j'ai éprouvé le mal du pays et une grande solitude. J'ai alors envoyé un câble à Poppa, un très long câble... je ne te répéterai pas ce que je lui ai écrit. Je ne te répéterai pas non plus ce qu'il m'a répondu, mais en conclusion, toi et moi sommes fiancés.

J'espère que tu t'en réjouis. Isobel et Cart forment un couple parfait. Il la regarde comme s'il admirait la huitième merveille du monde. J'espère que toi aussi tu me regarderas ainsi. Si tu éprouves des sentiments semblables à mon égard, tu as tout juste le temps de m'écrire pour m'en faire part. Cart et Isobel se marient à la fin du mois d'octobre, et je rentre après les noces. J'ai failli écrire « je rentre chez nous », mais je me suis ravisée, car tu ne sais pas encore que nous sommes fiancés. Enfin si, maintenant que tu as lu ces mots, tu le sais, alors autant que je le dise. Peter, mon chéri, je rentre chez nous.

^{1} Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.
(*N.d.T.*)